

46

l'île de pâques **ALFRED MÉTRAUX**

# ALFRED MÉTRAUX

## l'île de pâques



F 3169 M594 1980



3 2356 01042 8199

1 Cylte  
F  
3169  
M594  
1980



**TEL** gallimard

# ALFRED MÉTRAUX

## l'île de pâques

Depuis sa découverte en 1722, l'île de Pâques a été entourée d'un mystère que voyageurs et explorateurs tentaient d'élucider. De nombreuses théories furent élaborées au cours des siècles. Alfred Métraux, en sociologue et ethnologue expérimenté, s'est attaqué à son tour aux énigmes de l'île de Pâques, et ses réponses, basées sur une étude qui a duré plusieurs mois, n'oublie aucun problème soulevé par cette civilisation magnifique et mystérieuse.



Alfred Métraux

# L'Ile de Pâques

*Édition revue  
et augmentée*

Gallimard



<i>Avant-Propos.</i>	7
Préface.	11
Chapitre I. — L'ÎLE DE PAQUES ET LE CONTINENT PERDU.	21
Chapitre II. — L'ÎLE DE PAQUES, TERRE POLYNÉSIEENNE.	25
Chapitre III. — LA TRAGIQUE HISTOIRE DE L'ÎLE DE PAQUES.	29
Chapitre IV. — COMMENT VIVAIENT LES PASCUANS.	48
Le problème de l'eau. Les animaux domestiques. La pêche. La cuisson des aliments. L'habitation. Le vêtement et la parure. Technique et arts.	
Chapitre V. — UNE SOCIÉTÉ CANNIBALE.	67
Les deux confédérations. La hiérarchie sociale. Le roi. Les prêtres. Les artisans. Les guerriers. Les gens du peuple et les esclaves. Rapports sociaux. Guerre et cannibalisme.	
Chapitre VI. — DE LA NAISSANCE AU TOMBEAU.	85
Naissance et enfance. Jeux et sports. Adolescence. La vie sexuelle et le mariage. Mort et funérailles.	
Chapitre VII. — RELIGION ET MAGIE.	100
Les grands dieux. Les chants de création. Le culte de l'homme-oiseau. Les tabous. La sorcellerie. Traitement des maladies.	
Chapitre VIII. — IMAGES D'ANCÊTRES.	121
Chapitre IX. — LES GRANDES STATUES.	124
La carrière du Rano-raraku. Les statues isolées. La signification des grandes statues. L'âge des statues. Le transport des statues. La fin des statues.	
Chapitre X. — LES FÊTES.	141
Les areauti. La fête du bateau.	
Chapitre XI. — POÉSIE, MUSIQUE ET DANSE.	146
Chapitre XII. — LE MYSTÈRE DES TABLETTES.	151
Chapitre XIII. — MYTHES ET LÉGENDES DE L'ÎLE DE PAQUES.	165
La guerre des longues-oreilles et des petites-oreilles. La grande guerre de la confédération de Tau contre celle de Hotu-iti. Second épisode de la guerre. Origine du tatouage.	
Conclusion.	176
<i>Bibliographie.</i>	183

*Cet ouvrage a initialement paru dans « L'Espèce humaine » en 1941, et a ensuite été repris dans « Idées », en janvier 1966.*

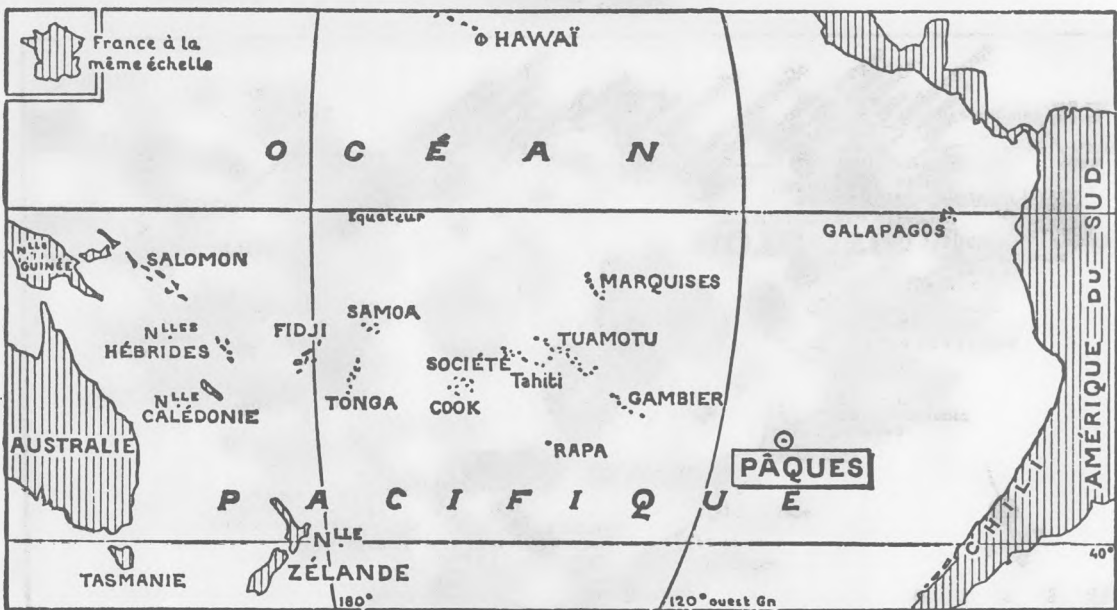
# L'Île de Pâques

Éditions  
Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1941.

265-469



Situation géographique de l'Île de Pâques



## AVANT-PROPOS

Dès le jour de sa découverte par les Hollandais, l'Île de Pâques, cette terre minuscule isolée dans les « immenses solitudes marines » du Pacifique sud, fut entourée d'un halo de mystère et d'étrangeté. Ses gigantesques statues lui ont valu une célébrité qui, pendant deux siècles, ne s'est jamais démentie. Les notions qui circulent à son sujet, même dans les milieux cultivés, méritent d'être rangées au nombre des thèmes folkloriques. Elle passe pour être le dernier vestige d'un continent englouti qui aurait été jadis le siège d'une brillante civilisation. Il est même question de « voies triomphales » qui la traverseraient pour aller se perdre dans la mer. Les habitants que les Européens y trouvèrent sont généralement classés comme des « sauvages » ou des « dégénérés » incapables d'avoir élevé les monuments au milieu desquels ils traînaient une existence misérable. Un lien a souvent été établi entre cette Île et les vieilles civilisations de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud et ses statues gardent, dit-on, le secret de migrations millénaires. Aux États-Unis, l'Île de Pâques a été associée à un certain continent de Mu dont un livre décrit les fastes disparus.

Des travaux de caractère plus scientifique parlent d'une civilisation mégalithique qui d'Asie, se serait étendue jusqu'à l'Île de Pâques et dont les vestiges imposants s'échelonnent à travers l'Indonésie et la Micronésie. Le gigantesque trilithe de Tonga, réplique lointaine des dolmens de Cornouaille, serait l'un des muets témoins du passage de ce peuple de bâtisseurs à travers les îles de la Polynésie. Pour ces hommes, épris du colossal, l'Île de Pâques n'aurait été qu'une étape. Ils auraient aussi abordé sur le continent américain où la porte monolithique de Tiahuanaco et les palais du Cuzco perpétueraient leur mémoire.

Ces interprétations des monuments de l'Île de Pâques impliquent une sorte de foi mystique en un âge d'or de l'humanité et trahissent le désir d'attribuer au lointain passé une auréole de grandeur et de mystère mais font peu de cas des données précises de l'archéologie et de l'ethnographie. Les statues et autres ruines de l'Île étant non du domaine mythique, mais de celui de la réalité, les problèmes qu'elles posent exigent une étude faite sur place et selon des méthodes scientifiques. En fait, les travaux de l'expédition anglaise menés sous la direction



de Mrs. C. Routledge, ont contribué à dissiper plus d'une légende et plus d'une erreur.

En dépit des résultats importants obtenus par Mrs. Routledge, une énigme subsistait, infiniment plus troublante que le poids ou la hauteur des statues géantes à la moue dédaigneuse. Quelques années après la catastrophe qui anéantit la civilisation de l'Île, les missionnaires y recueillirent des tablettes en bois couvertes de signes étranges. A première vue, ces rangées de symboles compliqués avaient toutes les apparences d'un système hiéroglyphique. Or, aucune île polynésienne ne paraît avoir possédé une écriture. Si, seuls en Polynésie, les habitants de cette Ultima Thule connaissaient l'art d'écrire et si seuls ils avaient su tailler et dresser de grandes statues, ils étaient en droit de se proclamer les représentants d'un passé grandiose et les fils d'une race privilégiée. Les visions de grandeur et de gloire qui flottaient autour de leur Île n'étaient peut-être pas toutes des fantaisies de cerveaux imaginatifs.

Cette hypothèse d'une Île de Pâques dont la civilisation se rattacherait à celle des vieux peuples de l'Asie, parut se confirmer il y a quelques années lorsqu'un Hongrois, M. Guillaume de Hevesy, signala des parallèles remarquables entre les symboles gravés sur les tablettes de l'Île de Pâques et les éléments d'une écriture qui venait d'être découverte dans la vallée de l'Indus et remontait sans doute à quelque 2.500 ans avant notre ère. Ces analogies paraissaient devoir jeter un jour tout nouveau sur l'origine des cultures océaniques et sur les migrations qui ont contribué à leur diffusion.

La théorie rebondit. Ce n'était plus simplement l'Inde qui était unie à la Polynésie par une communauté d'écriture, mais encore la Chine préhistorique. Le Dr. Heine-Geldern attira l'attention sur des ressemblances, en apparence fort étroites, existant entre certains caractères chinois archaïques de l'époque Chang et les « glyphes » de l'Île de Pâques. Ces rapprochements, joints à d'autres constatations du même ordre laissaient entrevoir un centre commun, situé en Asie, d'où divers éléments de civilisation, sinon des peuples entiers, se seraient détachés pour essaimer vers le Pacifique. Ces reconstructions de migrations hypothétiques se sont étendues à l'Amérique précolombienne qui, elle aussi, fut amenée dans l'orbite de ces vieilles civilisations asiatiques.

Les solutions audacieuses proposées pour résoudre les problèmes de l'Île de Pâques donnent une idée de l'importance qu'elle a prise dans l'histoire de la civilisation. C'est dans l'espoir d'apporter des faits nouveaux, susceptibles d'éclaircir cette énigme vieille de deux siècles, que, sur l'initiative du Dr Paul Rivet, Directeur du Musée de l'Homme, une mission scientifique fut organisée avec l'appui des Gouvernements français et belge. La direction des recherches archéologiques fut confiée à M. Charles Watelin et au Dr Henry Lavachery. L'auteur de ces lignes eut à sa charge les enquêtes ethnographiques et linguistiques.

M. Watelin entretenait des espoirs que je ne partageais pas. Indifférent

aux Pascuans modernes et aux traditions qui pouvaient encore survivre dans l'Ile, il comptait voir surgir sous sa pioche les murs de vieilles cités, semblables à celle de Mohenjo-daro. Il avait la certitude que les tranchées qu'il s'appropriait à ouvrir au pied des volcans allaient lui dévoiler une civilisation inconnue. Quant à moi, je dois l'avouer, j'étais attiré par ces quelques centaines de Polynésiens qui avaient survécu à tant de désastres et qui continuaient à parler leur ancienne langue et à se transmettre les légendes et les contes de leurs lointains ancêtres. Je n'ignorais pas leur état de décadence, leur oubli de la religion et des usages passés, mais j'espérais, malgré tout, que dans les rares techniques qui auraient pu subsister et dans les traditions connues encore de quelques vieillards, je pourrais entendre comme un faible murmure venu des temps anciens et m'aider de ces souvenirs pour reprendre l'étude des « mystères » de cette Ile.

La marine française prêta son concours à cette expédition en autorisant les membres de la mission à prendre passage à bord de l'avisos colonial Rigault de Genouilly qui, récemment sorti des chantiers navals, accomplissait sa première croisière.

Notre voyage dura cinq mois et se fit en plusieurs étapes. Ce fut tout d'abord le départ de Lorient par un jour de pluie, au son des fanfares et des cloches, au milieu des salves. Un prêtre bénit notre croisière du haut d'un clocher se dressant au bout d'un promontoire. On prenait congé de nous selon les vieilles traditions de la marine royale encore en honneur dans ce port breton. C'est tout naturellement que je donnai alors une pensée à M. de La Pérouse qui, comme nous, était parti jadis pour l'Ile de Pâques sur un navire de guerre dont le vent du large faisait claquer les flammes.

Nous visitâmes d'abord les ports de l'Afrique occidentale, puis ceux de l'Amérique du Sud. En quatre mois nous passâmes du Gabon aux glaciers de la Terre de Feu. C'est là que nous perdîmes Charles Watelin. Malgré son âge avancé, il avait su garder un esprit alerte et jeune qui avait fait de ce voyage une belle aventure. Il voulait tout voir et tout connaître. Au cours d'une partie de chasse en Patagonie, il contracta une pneumonie et s'éteignit en vue de la côte du Chili, après la traversée du Golfe de Penas.

Mon collègue, M. Henry Lavachery, aujourd'hui conservateur en chef des Musées royaux d'art et d'histoire, nous rejoignit à Lima. A partir de cet instant notre travail devint une entreprise commune, poursuivie dans un esprit de camaraderie qui demeure pour moi le plus beau souvenir de cette expédition.

Nous arrivâmes à l'Ile de Pâques le 27 juillet 1934 et nous la quittâmes le 2 janvier 1935, à bord du bateau-école belge, le Mercator, qui nous conduisit à Pitcairn, à Tahiti, aux Tuamotu, aux Marquises et aux îles Hawaiï.

Le but de cet ouvrage est de donner un tableau de la vieille civilisation

pascuane à l'aide des matériaux recueillis par notre Mission. Ce passé n'aurait pu être reconstitué sans les éléments de comparaison que nous fournissent l'ethnographie et l'archéologie des archipels voisins qui furent habités par des peuples de même langue et de même race.

Pour évoquer cette civilisation morte depuis bientôt un siècle, je n'avais à ma disposition que des épaves. Dans l'interprétation de cet assemblage de documents disparates et médiocres, j'ai été secondé par deux éminents spécialistes de la Polynésie, le Dr. Peter Buck (Te Rangi Hiroa) et le Dr. Kenneth Emory. Tous deux, lors de mon séjour au Bishop Museum d'Honolulu, se consacraient à la résurrection de la civilisation de Mangareva (Iles Gambier) dont les traditions et l'histoire nous sont beaucoup mieux connues que celles de l'Île de Pâques.

On lira souvent dans ce livre le nom de deux indigènes qui furent parmi nos principaux informateurs, Juan Tepano et Victoria Rapahango. Tepano n'a connu la civilisation de ses pères qu'à travers quelques souvenirs d'enfance et les récits de vieillards. Victoria Rapahango, femme d'environ trente-six ans, nous initia à ce petit monde clos et cancanier qu'est le village moderne de Hanga-roa.

Ce livre ne s'adresse ni aux archéologues ni aux ethnographes. Les faits détaillés qui les intéressent figurent dans une volumineuse monographie publiée en 1940 par le Bernice P. Bishop Museum sous le titre de *Ethnology of Easter Island*<sup>1</sup>. Les conclusions présentées ici apparaissent sans les textes indigènes qui les ont inspirées et sans l'appareil scientifique qui aurait pu rebuter le lecteur non spécialiste d'ethnographie polynésienne.

Si je m'étais résigné à regarder les problèmes de l'Île de Pâques comme insolubles, j'aurais été accusé à juste titre d'avoir suivi une voie facile et paresseuse. Les solutions de nombreux « mystères » que nous proposons ici, risquent de déplaire à ceux qui préfèrent l'attrait des énigmes aux explications raisonnables pouvant en être données. Mais, il faut avoir aussi le courage de déclarer que certains problèmes de l'Île de Pâques ne sont qu'à moitié éclaircis et resteront peut-être à tout jamais indéchiffrables.

Il m'est arrivé parfois d'avoir recours à des arguments psychologiques pour expliquer le déploiement d'énergie dont les Pascuans ont fait preuve. Le miracle de l'Île de Pâques réside dans cette audace qui a poussé les habitants d'une petite île, dénuée de ressources, à dresser sur l'horizon du Pacifique, des monuments dignes d'un grand peuple.

1. *Ethnology of Easter Island*. Honolulu, 1940, VII-432 p. illustr., pl., cartes (Bernice P. Bishop Museum, Bulletin 160). Bibliography, p. 421-429.

## PRÉFACE

L'Ile de Pâques nous est apparue par un jour pluvieux de l'hiver austral, à la fin de juillet 1934. Je revois encore les hautes falaises de la presqu'île de Poike estompées dans la brume, la masse arrondie des volcans et ce récif noirâtre, tordu, hérissé d'arêtes et d'aiguilles rocheuses auxquelles se déchirent les vagues. Les prairies qui s'étalent au loin vers l'intérieur, les collines aux contours mous et réguliers ont quelque chose de profondément paisible et champêtre. Par endroits, leur teinte d'un vert tendre, comme lavé, fait songer à la côte de la Skanie. La ressemblance avec la Suède serait parfaite n'était ce premier plan de rochers farouches, étranges, diaboliques.

Le Commandant de l'avisos nous avait convoqués sur la dunette pour nous faire part d'une mauvaise nouvelle : la mer du côté de Hanga-roa était démontée et il ne pouvait garantir le débarquement de nos quatre-vingt-dix caisses qui encombraient ses cales. Comme ses instructions ne spécifiaient pas l'endroit de l'Ile où il devait nous laisser, il avait décidé de nous déposer, nous et nos provisions, sur un point quelconque du rivage.

Le *Rigaut-de-Genouilly* mouilla cependant devant la baie de Hanga-roa, le seul village de l'Ile, où vivent les derniers Pascuans. Peu d'instants auparavant, devant les falaises et le littoral lacéré de la côte nord, j'avais songé à la lointaine Suède ; maintenant cette impression première était accentuée par les maisons indigènes que nous distinguions à la jumelle, dispersées non loin du rivage et mal dissimulées derrière des figuiers. Si nous avions caressé le rêve de voir surgir ici la silhouette classique d'une plage polynésienne, nous aurions été vivement déçus. La capitale de la légendaire Ile de Pâques s'est présentée à nous comme un humble hameau européen par une pluvieuse journée d'automne.

Ce premier jour à l'Ile de Pâques restera à jamais gravé dans notre souvenir. Le vent, qui soufflait par rafales, faisait courir vers la terre de gros rouleaux et, près des récifs, la barre prenait des proportions de plus en plus inquiétantes. Les indigènes massés sur le rivage ne semblaient pas, au premier abord, disposés à venir à notre rencontre. L'annonce de notre arrivée s'était répandue dans le village et, sur tous les sentiers qui conduisaient à la mer, des cavaliers accouraient

à toute bride. Sur la plage, près des « maisons des bateaux », se tenait une palabre dont nous suivions les péripéties, impatients et alarmés de sa longueur. Si les indigènes renonçaient à aborder notre bateau, c'était pour nous l'obligation désagréable de retourner au nord de l'île, à l'abri du vent, mais loin de tout site peuplé. Aussi c'est avec soulagement que nous vîmes venir vers nous une, puis deux, puis trois barques indigènes. Dans la première, conduite par le Gouverneur de l'île, des Pascuans habillés en marins chiliens, ramaient en parfaite cadence. Les autres barques faisaient preuve de plus de fantaisie. Elles étaient pleines à sombrero d'indigènes arborant presque tous des guenilles européennes. La seule note exotique était fournie par quelques casques de plumes qui, loin d'être des survivances d'un autre âge, constituaient des articles de troc, presque de bazar, destinés à exciter la convoitise des marins et à activer la vente des « curios » dont ces embarcations étaient surchargées.

Chaque fois que j'emploie le terme « indigènes » pour parler des habitants actuels de l'île de Pâques, j'éprouve la même hésitation que j'ai ressentie lorsque, penché sur le bastingage, je les ai contemplés pour la première fois. Ce mot qui évoque un teint sombre, des traits peu familiers ne convient guère à ces visages si européens. Combien de nations n'ont-elles pas mêlé leur sang à celui des vieux Maoris ! C'est l'histoire de bien des escales que l'on pouvait lire sur ces faces qui se tournaient vers nous. La vieille Polynésie, l'ancienne race de marins et de prêtres savants, où était-elle ? Certainement dans le nez busqué d'un homme de barre, dans la barbiche en pointe d'un jeune homme à la figure émaciée, dans le front bombé d'un marchand de statuettes. Elle était aussi dans la douceur du langage, dans ces regards pétillants de malice, dans cette animation et dans cette gaieté facile. Ils nous interpellaient en anglais, en espagnol et en français. « Du savon, du savon, capitaine, lieutenant, du savon. » « Deux morceaux de savon pour ma statuette et ajoutes-y une miché de pain. » « Ton savon est trop petit, le savon chilien est plus grand. Ajoute encore un savon. Vous êtes des *rakerake*, des ladres. Quand vous viendrez à terre, souvenez-vous de moi, j'ai un bon cheval pour vous conduire au volcan ! »

Au milieu de tout ce brouhaha, une grande mélancolie m'étreignit. Les sculpteurs des statues géantes, les prêtres qui avaient peuplé le ciel et la terre de divinités aux symboles subtils, s'étaient-ils perpétués dans cette pègre levantine ?

Sur le pont s'entassaient des statuettes grotesques, des cannes et des sabres de bois. Ces « curios » me navraient tout autant. Ils avaient remplacé les belles images d'autrefois, taillées avec patience et art dans de pauvres morceaux de bois. Ce n'étaient plus que des marionnettes ridicules que l'on échangeait, au milieu de rires moqueurs, pour des pantalons et des savons.

Un assez beau garçon, Pedro Atam, ayant appris que nous nous propositions de rester dans son île, nous demanda le motif de notre séjour. Nous lui expliquâmes que nous étions des archéologues en quête de choses anciennes. Il nous comprit sans peine et déclara d'un ton détaché : « Des objets anciens, il n'en est plus beaucoup et il faudra du temps pour les chercher. Mais soyez sans inquiétude, on vous en fabriquera autant que vous en voulez. Tout ce que vous souhaitez, on vous le donnera. Chez vous, personne ne verra la différence. » Pedro, avec sa moustache et sa belle prestance, nous apparaissait au seuil de ce monde nouveau comme Satan venu nous induire en tentation. Nous déclinâmes son offre, tout en formulant le vœu que les pièces que ses compatriotes nous offriraient fussent *réellement* anciennes.

Laissant les Pascuans se démêler avec les matelots, nous allâmes faire la connaissance du Gouverneur, ou Subdelegado, pour lui donner son vrai titre. Il était en grand uniforme et semblait fort ahuri par notre visite. En quelques mots nous lui fîmes part de nos ennuis et du refus du Commandant du *Rigault-de-Genouilly* de débarquer nos caisses à Hanga-roa. Il nous promit de tout arranger avec la collaboration des indigènes et nous invita à prendre place dans son canot.

Une fois descendus, nous nous rendîmes compte de l'état de la mer. Nous fûmes jetés de-ci, de-là et aspergés par les vagues qui nous attaquaient de tous côtés. Le calme et l'assurance des rameurs, il est vrai, nous enlevaient tout sentiment de danger, mais les choses se gâtèrent à hauteur de la barre. Nous eûmes soudain la sensation d'être soulevés au-dessus des flots, puis d'une lutte entre les muscles de nos rameurs et les vagues qui nous tiraient en arrière, enfin d'une descente en toboggan. En quelques minutes, nous étions à l'abri, le long d'une jetée en pierres. Notre inquiétude ayant été brève, nous nous sentîmes disposés à examiner la maçonnerie du môle, fait des débris d'anciens mausolées. C'est tout ce qui restait des monuments décrits par Cook et La Pérouse. Des mains vigoureuses nous poussèrent sur la jetée et, en un instant, nous fûmes environnés d'une foule composée en majeure partie de femmes et d'enfants qui nous interpellaient en pascuan, en espagnol et en anglais. Mouillés jusqu'aux os par la pluie et les vagues, encore quelque peu étourdis par notre traversée, nous ne savions que dire ni que faire. Notre désarroi venait aussi de l'émotion que nous éprouvions à fouler le sol de cette île à laquelle nous n'avions cessé de penser pendant ces longs mois de navigation.

Comme tout à l'heure, en voyant le village de Hanga-roa sous la pluie, nous nous refusions à nous croire en Polynésie au milieu de cette cohue de femmes, laides pour la plupart, couvertes de vêtements décolorés et collés sur des corps peu gracieux.

Un incident vint interrompre ces instants d'incertitude. Une jeune femme s'était approchée de mon collègue et lui avait demandé une cigarette. Machinalement il lui tendit un paquet dont elle s'empara d'un mouvement furtif et s'enfuit à toutes jambes. Ce larcin nous fit plaisir. Nous étions du coup transportés dans l'ancienne atmosphère de l'Île telle qu'elle se dégage des récits des premiers navigateurs. Tout comme les marins de Cook ou de La Pérouse, au même endroit, nous devons nous prémunir contre le goût du vol que les Pascuans montrèrent dès leur premier contact avec les blancs. Nous saluâmes l'incident comme étant d'heureux augure et nous nous sentîmes plus enclins à nous réconcilier avec les gens et les choses de ce petit univers dans lequel nous venions de tomber si inopinément.

La curiosité avec laquelle femmes et enfants se pressaient autour de nous pour nous contempler ne laissait aucun doute sur le succès du spectacle que nous offrions. La vie est monotone sur cette île et l'arrivée d'un bateau est un événement qui alimente les conversations pendant des mois.

Nous vîmes s'avancer vers nous un petit gnome hirsute avec des vêtements manifestement trop longs pour lui. Cet être bizarre tendant une pauvre main de vieillard fatiguée à remuer la terre, nous dit en français : « Bonjour, messieurs ». Je reconnus alors Vincent Pons dont on m'avait parlé au Chili et que d'autres voyageurs avaient mentionné dans leurs récits. Il y avait soixante ans que Pons, après avoir navigué sur des goélettes dans toutes les Mers du Sud, s'était établi à l'Île de Pâques où il prit femme. Il est aujourd'hui l'aïeul de toute une lignée de solides garçons qui passent pour les plus mauvaises têtes de l'Île. Malheureusement le vieux Pons ne s'était jamais beaucoup soucié des usages de sa famille indigène et il ne fut que de peu de secours dans nos enquêtes.

Suivis de notre cortège de femmes et de marmots, nous avançons lentement vers la Subdelegación — la maison du Gouverneur. Au milieu de la confusion, nous eûmes le temps d'entrevoir un visage complètement enfariné : c'était l'une des plus jolies filles de l'Île qui s'était copieusement enduite de poudre de riz pour se rendre plus attrayante.

Près de la « résidence » du Gouverneur, deux hommes nous attendaient : Mr. Morisson et Mr. Smith, les administrateurs de la Compagnie. En quelques mots courtois, ils nous invitèrent à nous établir à Mataverí, la ferme de la Compagnie Williamson et Balfour à laquelle l'Île appartenait. Nous acceptâmes avec reconnaissance, sachant à l'avance tout ce que cette hospitalité nous réservait de confort et de sécurité. A l'entrée de la Subdelegación, Madame la Gouverneur, jeune femme assez belle, mais aux traits tirés, nous attendait avec un bébé malingre dans les bras. Elle sourit faiblement, absolument indifférente à l'invasion de sa maison par une bande de gens mouillés

jusqu'aux os. Un homme bouffi, en pyjama et pantoufles, à la barbe mal rasée, se présenta à nous. Ce personnage disgracieux était un commerçant chilien en faillite qui s'était réfugié dans l'Ile où il exerçait la double fonction de maître d'école et d'écrivain public. Pendant tout notre séjour, nous lui verrons le même pyjama et le même visage hirsute.

De plus en plus mouillés et en outre exaspérés par le débarquement de nos caisses qui nous causait de grands soucis, nous sentions fondre notre courage et nos espoirs. Était-ce là la fameuse Ile de Pâques : ces faces un peu vulgaires, ces airs obséquieux et facilement insolents ?

L'arrivée de Victoria Rapahango, vêtue de blanc, ses longs cheveux ondulés flottant sur ses épaules, suffit cependant à recréer un peu de cette atmosphère polynésienne dont nous nous sentions de plus en plus éloignés. Une longue amitié ne devait pas détruire cette première impression. Par la distinction de ses manières, par son humeur enjouée, par sa douceur un peu triste, cette femme de la tribu royale des Miru perpétuait au sein de la culture décadente de son milieu, le charme des vieilles aristocraties océaniques.

Après une accalmie, la pluie se mit à redoubler. Toute l'Ile disparaissait sous une brume épaisse et notre champ de vision se bornait à une plage boueuse et à des rochers rébarbatifs. Nos caisses furent acheminées au milieu de la foule qui n'avait pas quitté la jetée. On ne cessait de nous répéter qu'il fallait veiller à ce que rien ne disparût, car « ces gens sont si voleurs ». Les protestations d'honnêteté faites à tout instant par les indigènes n'étaient guère rassurantes. Nous restâmes donc en faction, observant les gens de notre équipe et les spectateurs. Quelques femmes s'approchant de nous d'un air gêné nous demandèrent à voix basse si nous avions du savon. Enhardies par une réponse amicale, elles firent alors allusion aux étoffes imprimées et à la « Pompeia », ce parfum vulgaire si estimé dans l'Ile.

A la tombée du soir, nous nous dirigeâmes vers Mataveri, la ferme de l'administrateur anglais, en suivant un chemin en pente, bordé de mûriers et d'un mur bas en pierres sèches. Cette allée champêtre que nous apprîmes à aimer, nous désolait alors par tout ce qu'elle évoquait de prosaïquement européen. Lorsque nous ouvrîmes le portail qui donne accès au plateau de Mataveri, une ombre s'approcha de nous : un personnage dégingandé, à l'allure traînante, nous glissa dans la main quelques objets en pierre que nous reconnûmes immédiatement être des pointes de lance en obsidienne. En nous les remettant, il nous dit d'un air mystérieux : « Regalo » (Cadeau). Ce fut là notre premier cadeau, notre entrée dans un cycle dont nous ne devons plus sortir. En acceptant ces modestes présents, nous jetions les bases de ce réseau subtil d'obligations réciproques qui, pendant notre séjour, allait nous lier à tant d'êtres inconnus.



Nous entrâmes sous un bois d'eucalyptus de belle venue qui donne à la ferme une ombre que l'on trouve rarement sur cette île désolée. Mrs. Smith, à l'hospitalité affairée et charmante, nous reçut dans une grande salle à manger. Nous fîmes connaissance d'un bébé blond qui venait de naître au milieu du Pacifique, et qui était sans doute le premier blanc ayant vu le jour dans le voisinage des grandes statues. Ces voix anglaises, la lampe sur la table, le bébé blond, Mrs. Smith formaient un monde à part, aussi loin de l'Île de Pâques que l'Écosse l'est des Mers du Sud. Entre ces deux univers, aucun lien de sympathie, de compréhension ou même d'intérêt. Ici c'était un milieu simple et honnête, là-bas un grouillement de gens un peu inquiétants.

Il me tardait de connaître exactement les rapports entre la Compagnie et les indigènes. Durant notre séjour au Chili, on nous avait prévenus contre elle et on nous avait dénoncé sa brutalité et son égoïsme envers les Pascuans. Plusieurs Chiliens nous avaient dépeint en termes pathétiques le sort des indigènes cantonnés dans un coin de leur île et qui se voyaient refuser le droit de parcourir librement la terre de leurs ancêtres. Nous avons aussi été informés des bas salaires payés aux rares indigènes employés par la Compagnie. Une longue expérience de l'Amérique du Sud m'avait familiarisé avec la malveillance systématique qui entoure toute entreprise anglo-saxonne, mais d'autre part je savais que les Compagnies ne sont pas toujours généreuses envers la main-d'œuvre indigène. Pour être fixé, je posais la question à M. Smith qui m'apprit que la Compagnie payait ses ouvriers quatre pesos par jour et leur allouait en plus une ration quotidienne de viande. A l'époque de la tonte, les femmes et les jeunes gens qui sont embauchés pour l'occasion sont payés à la pièce, c'est-à-dire selon le nombre de moutons qui passent entre leurs mains.

Le taux de ces salaires était à cette époque (1934) supérieur à celui des peons chiliens. Lorsque je répétais à mon hôte les propos que j'avais entendus au sujet des bénéfices réalisés par le magasin de la compagnie, il s'en montra indigné et m'assura que les produits y étaient vendus au prix de gros, en dépit des frais de transport et que la marchandise y était meilleur marché que sur le continent, à telle enseigne que les équipages des bateaux chiliens en profitaient lors de leur séjour dans l'Île.

Les indigènes se plaignaient néanmoins des prix imposés par la Compagnie et du renchérissement constant des articles qu'ils y achetaient. Ils étaient sans le savoir, les victimes de la crise économique qui sévissait au Chili.

Ayant fait allusion au cantonnement forcé des indigènes dans le village de Hanga-roa et dans ses environs immédiats, l'administrateur de l'Île me fournit les explications suivantes : « L'Île de Pâques appartient au Chili, mais est en fait la propriété privée de la Compagnie

Williamson et Balfour qui y élève des moutons et dans une faible mesure, du bétail et des porcs. Les pâturages et le climat de l'île sont très favorables aux moutons qui s'y multiplient et sont aujourd'hui au nombre d'environ 40.000. Ce ne sont pas des animaux comparables à ceux de la Nouvelle-Zélande, mais ils produisent d'assez bonne laine. Le soin des troupeaux serait facile sans les indigènes qui ne cessent de nous piller. Ils se sont emparés sans façon des premiers moutons apportés par leurs missionnaires, et ils auraient continué à faire de même, si nous n'avions pris nos précautions. A cet effet, nous avons séparé le village et les territoires attenants par un réseau de fils de fer barbelés et nous avons organisé une police indigène qui se compose des éléments les plus honnêtes et les plus dévoués. Personne, après le coucher du soleil, n'est autorisé à franchir les barrières des champs sans autorisation spéciale. En dépit de ces mesures, nous avons perdu l'année dernière 3.000 moutons. Deux jours avant votre arrivée, ils sont entrés dans la ferme et ont volé tous les béliers. Nous connaissons les coupables, la police est informée de tous les détails du raid, mais personne n'a été pris sur le fait. Tous nos policiers sont apparentés de près ou de loin avec les voleurs et les liens du sang les empêchent de dénoncer les coupables ou de les arrêter au moment opportun. Si nous nous plaignons au gouverneur, il s'indigne, menace, promet de punir les coupables et ne fait absolument rien. Au fond il est ravi de nos ennuis et ne fait rien pour les éviter. Les indigènes sont des fripons invétérés. Au début de l'année, ils ont crocheté la porte de notre magasin et l'ont mis au pillage. Nous n'avons plus ni sucre, ni tabac, ni savon et il nous faut attendre six mois la venue du prochain bateau. Il n'est pas un enfant dans le village qui ne connaisse les coupables, mais comment sévir ? Nous n'avons aucune preuve et ceux-là mêmes qui sont venus dénoncer les voleurs, jureront n'avoir rien dit, ni rien vu. Le Gouverneur cette fois-ci a été quelque peu alarmé, car il avait aussi besoin de nos produits, mais après avoir juré et tempêté, il a renvoyé l'affaire à *mañana*. »

« Ce qui nous indigne, ajouta M. Smith, ce n'est pas tant l'attitude des indigènes envers nous, que l'hypocrisie dont nous sommes victimes. Le Chili ne se soucie pas des indigènes — il s'en désintéresse même complètement. Nous cherchons à remplir nos engagements loyalement ; nous voulons être humains et le résultat est que l'on nous accuse d'abus que nous désirons éviter. »

Le lendemain matin, nous descendîmes vers le village de Hanga-roa. Sur notre chemin nous rencontrâmes des groupes qui nous saluaient du *ia-o-rana* tahitien. Nous croisions aussi nos marins chevauchant les haridelles minables qu'ils avaient louées à raison d'une chemise et d'un pain de savon. Près du môle, nous fîmes la connaissance de l'homme qui allait devenir pour nous le lien entre le présent et le

passé, l'oracle que pendant cinq mois nous ne cessâmes d'interroger, notre informateur Juan Tepano. La première chose qui nous frappa en lui fut son air malicieux. Il se tenait assis sur un rocher, un bonnet de coton sur la tête, la pipe au bec, tout comme un marin d'estampe romantique. Rien de très Polynésien dans le visage. Nous lui trouvâmes quelque ressemblance avec certains vieux artistes parisiens dont il avait un peu le caractère. D'ailleurs Tepano se considérait comme un sculpteur habile, bien que ses créations fussent bizarres et assez éloignées des traditions de son peuple.

La réputation de Juan Tepano comme autorité en matière ethnographique s'était étendue jusqu'au Chili où on me l'avait désigné comme devant être ma meilleure source d'informations. Mrs. Routledge en parle déjà avec estime et Macmillan Brown avoue lui devoir le plus clair de son livre, assez naïf, sur le Pacifique. La veille, les indigènes qui avaient été mis au courant de nos intentions avaient répété son nom à plusieurs reprises. Il était l'histoire vivante, le Baedeker de l'Île.

Après avoir écouté avec un large sourire de satisfaction quelques compliments que nous lui adressâmes sur son savoir et sa réputation, Tepano de sa voix sentencieuse, nous dit : « Vous autres vous allez tout connaître de l'Île et de son passé. Ceux qui sont venus avant vous n'ont pas su garder les paroles, mais vous les recevrez toutes. Moi je sais. » Il continua : « Les paroles des anciens ont été tordues, mais vous, vous les recevrez droites. » En le regardant pendant qu'il nous parlait, nous fûmes frappés par son air relativement jeune et vigoureux. Nous nous enquîmes de son âge, chose toujours difficile dans une communauté où l'état civil est d'introduction récente. Tepano se lança alors dans une explication confuse d'où il ressortait qu'il devait être à peu près octogénaire. « Je suis l'homme le plus âgé de l'Île », ne cessait-il de répéter. Plus tard nous apprîmes que notre première impression ne nous avait pas trompés et que Tepano devait tout juste approcher de la soixantaine, mais ce jour-là il avait tout intérêt à se faire vieux, aussi vieux que les sculpteurs des statues.

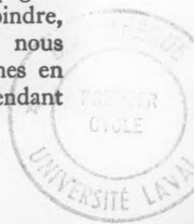
Il nous invita à aller visiter sa maison et en sa compagnie nous entrâmes dans le village de Hanga-roa. Nous suivîmes une allée de mûriers pour aboutir à une petite place en face de l'église et décorée de bancs en ciment. La plupart des maisons étaient en bois et couvertes de tôle ondulée. Partout le même aspect pauvre et banal. Sans la pluie, on aurait pu se croire dans un port du sud du Chili. Nous arrivâmes finalement devant la maison de Tepano qui, à la différence des autres, avait des murs en pierres sèches, « comme les huttes anciennes », nous dit Tepano non sans fierté, lorsqu'il nous invita à y pénétrer. A dire vrai, si la maison était en pierres, c'est qu'il était trop indolent pour acquérir les planches qui lui auraient permis de bâtir une maison en bois. Il nous fit entrer dans une chambre

banale, garnie de deux lits de fer et d'une méchante table. Dans la pièce voisine, nous attendait un spectacle plus pittoresque. Autour d'un feu brûlant à même le sol, des femmes s'affairaient devant des marmites, entourées d'une marmaille chassieuse et hurlante. Dans un coin sombre nous distinguâmes une vague forme humaine. C'était celle d'un être étrange, une sorte de monstre, aux mille rides, accroupi sur de la paille, et qui tendait vers nous une main griffue. Cette momie vivante était Viriamo, la mère de Tepano, née « au temps des rois », et tombée en enfance. Son fils qui nous la présentait comme une pièce de musée ou un animal dans un jardin zoologique nous apprit qu'elle était déjà mariée en 1864 lorsque les missionnaires arrivèrent dans l'Ile. Il nous obligea à admirer ses cuisses entièrement tatouées et nous assura que jadis elle avait coutume de s'entretenir avec les « diables ». Enfin, il nous déclara tenir d'elle le plus clair de son savoir.

Si nous étions venus quelque vingt ans plus tôt, cette femme aurait encore pu nous raconter la vie quotidienne dans les huttes de jonc. Elle nous aurait décrit les fêtes sur les *ahu*, les rites de l'hommeoiseau et peut-être se serait-elle souvenue des chants psalmodiés par les prêtres. Mais la pauvre femme était maintenant comme l'Ile de Pâques elle-même, un corps sans âme.

La nouvelle de notre venue s'étant répandue dans le village, la pièce où nous nous tenions fut envahie par une bande de jeunes gens qui riaient et se poussaient du coude comme des villageois timides et moqueurs. Nous fûmes harcelés de questions sur les marchandises que nous apportions. Le moment était venu d'annoncer notre intention de payer en vêtements tout objet ancien qui nous serait offert. Quelques instants après des hommes revinrent avec des hameçons en os. Ce même soir, dans le plus grand secret, une femme nous glissa dans la main un splendide hameçon en pierre pour lequel elle demanda une pièce de tissu. Une fois le marché conclu, nous nous aperçûmes que le magnifique exemplaire était un faux. L'incident nous servit de leçon, car pendant tout notre séjour, les Pascuans nous offrirent des objets contrefaits avec un tel art, qu'en dépit de toutes nos précautions, nous ne pûmes parfois éviter d'être induits en erreur. Ces imitations de pièces anciennes étaient souvent si fidèles et leur patine si authentique qu'elles méritaient les paiements que les faussaires reçurent pour leur peine.

Tel fut notre premier contact avec l'Ile de Pâques. Une plus longue intimité avec elle ne modifia guère la première impression que nous avons reçue. Quelques jours plus tard, en compagnie de Tepano et de sa famille à laquelle Pacomio était venu se joindre, nous établîmes notre premier camp à l'*ahu* Tepeu. Nous nous déplaçons lentement, faisant des séjours de plusieurs semaines en chaque point de l'Ile où les monuments étaient nombreux. Pendant



que mon collègue, le D<sup>r</sup> Lavachery, mesurait et décrivait les ruines, Tepano me dictait les légendes et les traditions attachées aux divers sites que nous explorions. Les deux derniers mois furent passés à proximité du village de Hanga-roa pour compléter notre documentation ethnographique. Le D<sup>r</sup> Drapkin, médecin de notre Mission, se consacra à soigner les indigènes et à réunir des données démographiques ou d'anthropologie physique.

Quelques semaines après, nous connaissions presque tous les indigènes et nous étions fidèlement tenus au courant des commérages de l'île. Nos informateurs nous parlaient espagnol, mais au bout de deux mois, nous étions à même de les comprendre lorsqu'ils s'adressaient à nous en pascuan. La recherche du passé qui constituait le principal objet de notre mission ne nous laissa pas le temps nécessaire pour faire une étude exhaustive de la population actuelle de Hanga-roa. Ce travail se révélera sans doute fort important car il permettra de déterminer ce qui dans la vie moderne de l'île appartient à l'héritage culturel de la Polynésie et ce qui a été modifié par des années de métissage et de contacts avec des éléments divers venus d'Europe et du Chili. Une telle enquête doit être entreprise par un ethnographe familier avec la Polynésie et qui saura découvrir le vieux fonds indigène sous le vernis européen.

## CHAPITRE PREMIER

### L'ILE DE PAQUES ET LE CONTINENT PERDU

Il est dans l'histoire peu d'exemples d'indifférence comparable à celle dont fit preuve en 1687, le flibustier Edward Davis lorsque, emporté à 500 lieues à l'ouest de Copiapo par les vents et les courants du Pacifique, il arriva en vue d'une plage sablonneuse derrière laquelle se profilaient de hautes montagnes. Sans même chercher à vérifier s'il était la victime d'une illusion d'optique ou le découvreur d'une nouvelle terre, il mit aussitôt cap à l'est pour reprendre sa course dans les eaux péruviennes.

Cette « Terre de Davis », qui beaucoup plus tard fut identifiée avec l'île de Pâques, confirma les cosmographes de l'époque dans leur conviction qu'il existait dans ces parages, un continent faisant en quelque sorte contrepoids à l'Asie et à l'Europe. Les pics vaguement entrevus par Davis jetèrent dès lors une ombre démesurée sur les Mers du Sud. Plusieurs générations de navigateurs espèrent vainement les voir surgir à l'horizon. Mais le rivage de ce monde austral se dérobaient sans cesse. En lieu et place du continent cherché, on découvrit, éparpillées sur la mer, des îles innombrables dont les habitants noirs et bruns semblaient offrir l'image de l'humanité en son enfance.

Aux grands navigateurs du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle succédèrent les équipages des baleiniers qui, pendant plus de soixante-dix ans, parcoururent en tous sens le Pacifique Sud. Eux non plus, dans leurs courses en zigzag, ne furent jamais arrêtés par la barrière d'un continent inconnu.

On finit donc par peindre en bleu sur les cartes les espaces sur lesquels s'étaient autrefois les contours de la « Terra australis incognita ».

Mais comment se résigner à la perte d'un continent ? Certains esprits avides de mystère projetèrent dans un passé fabuleux l'existence de ce monde qui aurait connu le règne d'une humanité étrange et une civilisation millénaire. De cette terre australe, il ne serait resté que des sommets de montagnes, qui forment aujourd'hui les

archipels ou les îles égrenés entre l'Asie et l'Amérique. Par un hasard heureux, l'Île de Pâques aurait conservé intacts les monuments qui attesteraient la splendeur d'une civilisation partout ailleurs submergée dans quelque gigantesque cataclysme. Telle est encore l'explication donnée couramment du Mystère de l'Île de Pâques<sup>1</sup>.

Mais les bateaux eurent beau sonder les eaux du Pacifique ils n'y ont trouvé que des fosses profondes. A 10 milles de l'Île de Pâques s'étend un gouffre de 1.145 brasses ; aucune terre n'a pu disparaître récemment, en laissant derrière elle une telle dépression.

Tout comme Tahiti, les Marquises ou les Îles Hawaï, l'Île de Pâques, loin d'être le toit d'un monde effondré, est née il y a quelques dizaines de milliers d'années, à la suite d'éruptions volcaniques. L'analyse microscopique de ses roches n'a pas révélé la moindre particule minérale arrachée à une formation continentale. Son sol et ses volcans sont entièrement composés de masses fondues ou pulvérisées par les anciens cratères.

Tous ces volcans sont aujourd'hui éteints et ils avaient probablement cessé de cracher leur lave et leurs scories quelques milliers d'années avant qu'aucun être humain les aperçût au ras de l'horizon.

On objectera : ces éruptions sous-marines qui créent des îles, ne peuvent-elles pas les anéantir avec la même soudaineté ? En d'autres termes, l'Île de Pâques, bien que volcanique, peut fort bien n'être qu'un débris d'une terre plus vaste que l'activité des volcans aurait mutilée ? Pour preuve de ce cataclysme, on montre la plaine centrale couverte de pierres de toutes tailles qui semblent avoir été projetées par les anciens cratères. Ces matériaux épars qui rendent si pénible la marche à pied dans l'Île, créent l'illusion d'une catastrophe capable d'avoir anéanti la vieille civilisation de l'Île. On a aussi attribué la chute des statues des mausolées à quelque tremblement de terre accompagnant ce déchaînement de feux souterrains. Une fois encore, la géologie nous rappelle à la raison : ces amoncellements de pierres basaltiques sont le résultat d'une désintégration millénaire de la croûte de lave soumise aux agents atmosphériques. Aucun feu, aucun bombardement volcanique n'est venu forcer les sculpteurs à abandonner leur œuvre.

Par contre les flots dont l'Île de Pâques est sortie cherchent à la reprendre. Chaque année les vagues la rongent un peu plus, effritent ses falaises de cendres, comblent ses cratères et, dans quelques centaines de siècles, il ne restera plus d'elle qu'un récif battu des vagues et fréquenté, tels Salas et Gomez, par les oiseaux de mer.

Ce lent grignotement du rivage nous a été démontré de façon particulièrement nette par l'état de l'*ahu* Ohau qui est l'une des plus belles plates-formes funéraires de l'Île. Sa façade est faite de dalles

1. Brillhon-Courtois, 1934.

polies, délicatement ajustées. Sur son plan incliné gisent quelques statues, le visage enfoui dans les décombres. Il est peu probable que ce monument dresse encore sa silhouette austère sur la falaise qu'il dominait. Car, lorsque nous le visitâmes en 1934, une fissure béante en avait déjà détaché l'aile droite et quelques pluies violentes auront suffi pour précipiter le mausolée dans la mer, d'une hauteur de 200 mètres.

Cet effritement des falaises pourrait à la rigueur être interprété comme la continuation d'un travail d'érosion qui au cours des millénaires, par la multiplication des diaclases aurait réduit une vaste contrée à des proportions minimales. Mais il n'en est rien. Loin de suggérer une longue antiquité, ces effondrements servent à établir le caractère plus ou moins récent de la civilisation pascuane. Une simple promenade autour de l'île montre de toute évidence que les mausolées ont été intentionnellement élevés autour du rivage. S'ils avaient été bâtis il y a de nombreux siècles, la plupart d'entre eux auraient déjà été la proie des flots.

Bref, tout tend à prouver que lorsque les Polynésiens débarquèrent pour la première fois à l'île de Pâques, sa surface ne différait guère de ce qu'elle est aujourd'hui : alors, comme à notre époque, c'était un îlot insignifiant dont la forme triangulaire rappelle la Sicile, mais une Sicile en miniature dont la surface serait de 19.000 hectares et dont chacun des trois côtés aurait respectivement 24, 18 et 16 kilomètres de longueur.

Une autre hypothèse a été offerte par Mr. Macmillan Brown, esprit à la fois naïf et fantaisiste. L'île de Pâques aurait été jadis le centre d'un archipel riant, habité par une race industrielle, mais trop aride pour être occupée de façon permanente, elle aurait servi de cimetière collectif aux populations des îles voisines. A la suite d'un mouvement de l'écorce terrestre, ce royaume insulaire se serait volatilisé, laissant comme seul témoin de son existence, cet îlot pelé, couvert de monuments funéraires.

Cette hypothèse ne repose sur rien. Macmillan Brown dit bien que la terre de Davis était précisément son archipel qui aurait sombré entre 1687 et 1722 ; mais tout semble indiquer que Davis a eu la berlue, à moins qu'il n'ait découvert Mangareva, à l'ouest de l'île de Pâques. Et par quel miracle les indigènes qui ont pieusement conservé la légende des migrations ancestrales et des guerres tribales, auraient-ils perdu la mémoire d'un événement aussi grave survenu peu d'années avant la découverte de l'île ?

Par elle-même, l'idée d'une île des morts pour les habitants d'un archipel est passablement romanesque. Les grands-parents des habitants actuels de l'île de Pâques utilisaient encore les mausolées dont on veut faire des reliques millénaires. Selon Macmillan Brown, les monuments de l'île n'ont pu être conçus et érigés par une poignée



d'hommes ; seule la population d'un vaste archipel en était capable. Mais, comme nous le verrons plus tard, les 620 habitants actuels de l'Ile ne représentent que le septième ou le huitième de la population au moment de la découverte. L'Ile de Pâques a certainement nourri suffisamment d'hommes pour réaliser ces chefs-d'œuvre de la statuaire primitive.

Une monstrueuse pierre ponce, une énorme scorie, telle est la meilleure définition que l'on puisse donner de l'Ile de Pâques. Elle est toute perforée de cavernes qui s'ouvrent à flanc de falaises ou qui béent sous les pas lorsqu'on se promène au milieu de ses pierres noirâtres. Les anciens habitants ont tiré parti de ces fissures et de ces galeries souterraines soit pour y déposer leurs morts, soit pour s'y réfugier en temps de guerre, soit pour y cacher leurs trésors.

Que de récits ne nous a-t-on pas faits au sujet de ces grottes ! L'une d'elles, nous a-t-on dit, au pied de la haute falaise de Poike, s'ornerait de deux statues géantes taillées à même la roche. Nous aurions voulu en faire l'exploration, mais aucun guide ne s'offrit pour nous y conduire. Sans doute cette caverne est, comme bien d'autres merveilles de l'Ile, un mythe. Cependant, lorsque à bord du *Mercator* nous fîmes le tour de l'Ile, nous vîmes l'entrée d'un grand nombre de ces énormes trous que les indigènes tour à tour peuplent de démons ou remplissent de trésors archéologiques inaccessibles.

## L'ILE DE PAQUES, TERRE POLYNÉSIEENNE

Les recherches généalogiques entreprises par notre Mission révélèrent une incroyable variété de métissages au cours de ces cinquante dernières années. Les habitants de Hanga-roa descendent en partie de Chiliens, de Français, d'Anglais, d'Allemands, d'Italiens et même d'Américains qui ont séjourné dans l'île ou y ont fait escale. Ces mélanges ont souvent été heureux et ont produit de beaux spécimens d'humanité, en particulier quelques splendides Anglo-Pascuans. Les indigènes qui se disent de pure origine pascuane — environ 200 — ne le cèdent pas pour la vigueur et la belle prestance à l'autre moitié de sang mêlé.

Les navigateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle trouvèrent les Pascuans peu différents des autres Polynésiens. Ils avaient le teint clair, des cheveux droits ou ondulés et portaient la barbe. En un mot, ils ressemblaient fort à des Européens.

Quelques anthropologues du siècle dernier, se fondant sur des indices incomplets ou des statistiques peu sûres, déclarèrent que les crânes pascuans se rapprochaient beaucoup de ceux de la Mélanésie. Volz et Dixon allèrent jusqu'à parler d'un élément australien dans la composition raciale de l'île. Même si des caractères négroïdes se manifestaient dans le type pascuan, ils ne pourraient être utilisés comme preuve de deux occupations successives par des indigènes de races différentes. Les Polynésiens ne constituent pas une population homogène et au cours de leurs migrations, ils ont absorbé des groupes négroïdes dont certains traits héréditaires se sont conservés très nettement dans quelques îles.

Les mensurations faites par le Dr. Harry Shapiro, en 1935, sur des sujets purs de tout mélange, donnèrent des résultats qui, tout en détruisant l'hypothèse de l'origine mélanésienne, mirent en évidence les étroites affinités du type pascuan avec celui d'autres Polynésiens. Sur un point cependant ils occupent une place à part : leur tête est en moyenne plus longue que partout ailleurs en Polynésie. Cette particularité de leur indice céphalique en fait

peut-être les représentants les plus purs d'une couche ethnique qui fut remplacée en Polynésie centrale par des envahisseurs au crâne plus court et qui se serait maintenue à la périphérie de son ancien domaine. A mesure que l'on s'éloigne de Tahiti vers l'est, la longueur du crâne augmente sensiblement jusqu'à l'Île de Pâques.

La pigmentation sombre de la peau et les cheveux crépus qui sont les signes les plus persistants d'une hérédité négroïde sont plus rares à l'Île de Pâques que dans d'autres îles habitées par les Polynésiens. Il en est de même du nez et des lèvres de type « mélanésien ».

La linguistique ne contredit pas les données de l'anthropologie physique. Le parler de l'Île de Pâques est un pur dialecte polynésien, sans éléments empruntés à une autre famille linguistique, et il est proche du Mangarevien et du Marquisien dont il semble représenter une forme archaïque.

On a fait remonter à une très haute antiquité les débuts de la civilisation pascuane, sans tenir aucun compte des listes des grands chefs qui ont été recueillies à diverses époques. Elles vont du roi Hotu-matua qui découvrit l'île et la colonisa, au petit Gregorio qui mourut à la mission des Pères du Sacré-Cœur en 1866. Ces nomenclatures ne concordent pas toujours et incluent souvent le nom de divinités ou même d'épouses de certains rois. Un sérieux triage s'imposait donc. Il nous permet de fixer à une trentaine environ le nombre des *ariki-mau* ou chefs sacrés qui se sont succédé depuis les temps mythiques jusqu'à notre époque. En donnant, selon la coutume admise en ethnographie polynésienne, une moyenne de 25 années pour chaque règne, le voyage de Hotu-matua se place au cours du XI<sup>e</sup> siècle. Cette date est précisément celle de la période à laquelle les Polynésiens essayèrent des Îles de la Société et des Marquises pour s'établir aux Gambier, aux Îles Hawaï et en Nouvelle-Zélande.

A supposer donc — ce qui est peu probable — que les premières statues aient été dressées peu après le débarquement de Hotu-matua, les plus anciennes n'auraient guère que 700 ans. Il y a loin de ce chiffre aux millénaires qui leur sont attribués avec quelque légèreté.

Les lointaines migrations des Polynésiens sont un des chapitres les plus singuliers de l'histoire humaine. On en a même nié la possibilité avec les moyens de navigation dont disposaient les Polynésiens et pour expliquer la vaste dispersion de ce peuple, on a fait surgir des terres imaginaires au milieu du Pacifique. Ces fantaisies ne sauraient dépouiller les Polynésiens de la gloire d'avoir découvert sur leurs canots jumelés toutes les îles, hautes et basses, dispersées dans cet immense espace triangulaire qui va de la Nouvelle-Zélande à Hawaï et d'Hawaï à l'Île de Pâques.

Pour bien comprendre un événement historique, il ne suffit pas d'en connaître les causes ou le développement, il faut encore en retrouver le climat psychologique. La chose n'est plus possible pour l'Île

de Pâques, mais les annales de Mangareva, pieusement recueillies par le P. Laval, apportent des détails précieux sur les circonstances diverses qui ont accompagné les migrations des Polynésiens dans les archipels voisins de l'Île de Pâques.

Émigrer n'était pas seulement une nécessité physique imposée par un vainqueur à un groupe vaincu, c'était aussi la seule solution honorable pour des gens de cœur qu'une défaite avait dépouillés de leur prestige et de leurs terres. Un jeune chef mangarevien hésitait à suivre sur la mer son suzerain qui avait pris le parti de quitter son île ; pour l'encourager et lui faire honte de ses hésitations, sa mère improvisa la chanson suivante :

*O Tupou ! O mon roi !*

*Les sourds gémissements des récifs se font entendre sous le vent derrière Hararuru. C'est pour toi qu'ils mugissent.*

*O Tupou ! O mon roi !*

*Hélas ! Tu as disparu avec sept pirogues.*

*O Tupou ! O mon roi !*

*Il en est encore une qui reste, c'est la pirogue double de Mapukutaora. Que va-t-elle faire ?*

*O Tupou ! O mon roi !*

Le jeune chef obéit à la voix des vagues et partit en quête de Tupou, son roi.

Un autre chef vaincu, Mata-puku, alla se réfugier avec son fils chez sa fille mariée dans une autre tribu. Là, on ordonna aux fugitifs d'aller chercher du poisson : « Quand Mata-puku vit son fils faire office de serviteur, conduire la pirogue et recevoir des vagues sur le visage, il fut pénétré de douleur à la pensée qu'ils se trouvaient l'un et l'autre dans un état de servitude. Ils décidèrent de chercher une autre île où la honte d'être vaincu ne pèserait plus ostensiblement sur eux. Ils demandèrent une pirogue qui leur fut immédiatement accordée, car, d'après les préjugés du pays, l'on ne pouvait demeurer sans se venger ou sans se confier à la merci des flots. »

« A la merci des flots ». Aucune expression ne peut rendre plus exactement le caractère de ces aventures maritimes. Les émigrants voguaient au hasard, droit devant eux, dans l'espoir d'arriver à quelque île au delà de l'horizon. Des centaines de chefs polynésiens ont dû errer sur la mer jusqu'à ce que leurs canots ne fussent plus que des épaves, pleines de morts et de mourants. D'autres périrent dans les tempêtes, mais quelques-uns abordèrent dans les « oasis de la mer », qu'ils conquièrent pour l'homme.

Ces flotilles primitives, qui partaient pour des terres inconnues, quittaient la patrie dans un joyeux tumulte, de fête. Divers récits nous évoquent les lamentations de ceux qui restaient, et les recommandations suprêmes qu'ils s'adressaient les uns aux autres. Ceux qui

s'en allaient tenaient à honneur d'affecter un « air de triomphe et de joie » pour étaler leur confiance en un destin meilleur.

Au moment du départ, tous se paraient de leurs plus beaux ornements et couvraient leurs cheveux de guirlandes de fleurs. Dans ce décor de fête, les pirogues s'éloignaient lentement ; sur l'arrière, un des prêtres chantait en dansant les « derniers adieux à la patrie » et saluait d'avance la terre « qu'ils cherchaient au delà de l'horizon ».

De quel nom Hotu-matua salua-t-il l'île qu'il avait découverte ? Rapa-nui est le nom que les indigènes modernes donnent à leur patrie ; ce nom, que Pierre Loti trouvait si mélancolique et qui évoquait à ses oreilles la Nuit des âges, est d'origine toute récente. Il signifie la Grande Rapa et a été donné à l'Île de Pâques par des marins tahitiens frappés de certaines ressemblances entre l'Île de Pâques et Rapa.

Te-Pito-te-henua, « le nombril du monde », est pour beaucoup le nom ésotérique de cette île dont ils veulent faire le centre d'un empire. Cette éphémère glorieuse donnée à ce petit rocher triangulaire n'est pas, comme on pourrait le croire, une invention ou une fantaisie. Le mot que l'on traduit par « nombril » signifie aussi « la fin, le bout ». Pito-te-henua désignerait simplement, comme notre Finistère, l'un des trois caps de l'île.

Un troisième nom, Hiti-ai-terangi, a été proposé. C'est ainsi, dit-on, que les Pascuans que l'on rapatriait du Pérou, désignèrent leur île aux autres Polynésiens, à bord du bateau. Cependant, ce nom semble avoir été ignoré de la population indigène.

Ces divergences d'opinions sur un sujet aussi simple peuvent pour le moins paraître étranges. En fait, l'île qui fut baptisée par Roggeveen d'après le jour où il la découvrit, n'avait probablement jamais eu de nom. Chacune de ces baies ou de ces rochers en portait un, mais l'ensemble de l'Île n'en avait pas. Isolés sur elle, comme s'ils étaient seuls au monde, les Pascuans n'avaient probablement jamais éprouvé le besoin d'un nom pour distinguer leur patrie d'autres terres dont ils n'avaient pas connaissance.

## LA TRAGIQUE HISTOIRE DE L'ILE DE PAQUES

Le destin semble s'être acharné sur l'île de Pâques pour nous priver des données qui auraient rendu possible la solution de ses énigmes. Elle fut baptisée avec le sang de ses enfants et, comme si ce massacre avait déchaîné une fatalité, elle fut au milieu du siècle passé le théâtre d'un des attentats les plus affreux que les blancs commirent dans les Mers du Sud.

Le dimanche de Pâques 1722, le navigateur hollandais Roggeveen, à bord de l'*Arena*, découvrit une île qu'il prit pour la Terre de Davis. Cependant rien dans son aspect ne correspondait à la brève description laissée par le fameux boucanier. A mesure que l'on s'en approchait, divers signes indiquaient la présence d'habitants. Ce ne fut cependant que le lendemain que les premiers contacts eurent lieu entre insulaires et Hollandais. Un indigène monta à bord de l'air le plus naturel, sans paraître étonné le moins du monde. Sa bonne mine et la grâce de ses gestes lui attirèrent la sympathie générale. Quant à lui, il paraissait s'intéresser surtout au bateau et à son grément. Il arpentait le pont, tâtait les cordages et contemplait avec curiosité les mâts et les canons. Il n'avait rien du « sauvage » terrifié par des êtres surnaturels, mais se comportait en homme préoccupé par de nouveaux problèmes techniques. Il ne perdit contenance que lorsqu'il aperçut son image dans un miroir. D'un mouvement instinctif il se précipita pour saisir le compagnon qu'il soupçonnait s'être subrepticement glissé devant lui. Les Hollandais se livrèrent à d'autres expériences sur lui dans l'espoir de s'amuser à ses dépens. L'orchestre du bord exécuta un air pour mettre à l'épreuve son sens de la musique. Aux premières notes, le Pascuan se mit à danser. Tant de confiance et de bonne humeur lui valurent de nombreux présents qu'il emporta avec lui lorsqu'il s'en retourna à la nage.

Son exemple et ses récits encouragèrent les autres et bientôt le bateau fut envahi par une bande bruyante de visiteurs. Ils riaient, s'amusaient de tout et s'entendaient à merveille avec les Hollandais, lorsque soudain on entendit un bruit de poursuite et de plongeurs.

Quelques indigènes, après avoir dépouillé des matelots de leurs chapeaux avaient sauté par-dessus bord avec leur butin. Puis ce fut la nappe du capitaine qui disparut par la fenêtre de sa cabine. Ces premiers larcins inaugurèrent, dans les rapports entre indigènes et visiteurs étrangers, une tradition qui ne s'est pas perdue.

L'après-midi, les Hollandais débarquèrent. La foule massée sur le rivage se comporta de la façon la plus incohérente. Alors que les uns faisaient des gestes amicaux et semblaient se réjouir de cette visite, d'autres montraient des figures hostiles et ramassaient des pierres. Ces attitudes violentes et contradictoires caractérisèrent l'attitude des indigènes chaque fois que par la suite les Européens prirent pied dans leur île.

La compagnie de débarquement avançait avec calme, quand soudain, on entendit un cri : « Tirez, c'est le moment ». Une décharge de mousqueterie crépita et lorsque la fumée se fut dissipée, quelques indigènes râlaient sur le sol, et parmi eux, le joyeux compagnon qui s'était risqué le premier à bord. Que s'était-il passé au juste ? Sans doute un soldat, exaspéré par un menu vol ou affolé par un geste menaçant, avait cédé à la peur et provoqué ce massacre inutile. La foule qui s'était dispersée revint, mais cette fois-ci timide, humble, implorant son pardon pour un crime dont la nature lui échappait. Des étendards furent présentés aux étrangers en signe de respect. Mais ces derniers avaient peur et se sentaient mal à l'aise sur ce rivage qu'ils venaient d'arroser de sang. Ils jetèrent un coup d'œil sur les huttes en branchage, ramassèrent quelques tubercules et se retirèrent en toute hâte sur leurs bateaux.

Au milieu du tumulte et de la confusion, les Hollandais avaient aperçu des monuments étranges dont ils s'entretenaient longuement par la suite. Ils se demandèrent comment des « sauvages nus » avaient pu dresser ces colosses et finirent par décider que ces « idoles » devaient être en argile. Ce fut la première solution offerte au mystère de l'île de Pâques.

L'île découverte par Roggeveen fut oubliée pendant cinquante ans. Les navigateurs continuaient à chercher la Terre de Davis, ce continent austral qui semblait se dérober à mesure que le Pacifique dévoilait ses mystères. L'Espagne, inquiète pour ses colonies d'Amérique, sortit de sa léthargie et envoya des bateaux annexer ces terres voisines de ses domaines d'outre-mer.

L'île de Pâques fut découverte une seconde fois en 1770 par Felipe Gonzalez y Haedo, qui s'y arrêta plusieurs jours et en fit dresser une carte fort exacte. Avant de quitter l'île, une troupe de débarquement en grande tenue, précédée de prêtres chantant des litanies, dressa trois grandes croix sur les collines de Poike. Il n'y eut pas d'échauffourée. Les indigènes se livrèrent bien à divers larcins, mais compensèrent ces méfaits par la liberté qu'ils laissèrent à leurs

femmes. Des jeunes filles vinrent tranquillement s'offrir aux Espagnols qui furent grandement indignés du cynisme que manifestèrent les hommes en cette occasion.

L'annexion de l'île au royaume d'Espagne, sous le nom de San Carlos, fut consignée dans un acte dont on donna lecture aux indigènes. Selon une vieille tradition espagnole datant de la conquête de l'Amérique, ceux-ci furent invités à apposer leurs marques au bas du document en signe de consentement. Les Pascuans ne firent aucune difficulté pour acquiescer à cette demande. Ils griffonnèrent quelques traits sur le papier, sans doute pour imiter l'écriture du manuscrit. Cependant l'un d'eux dessina un oiseau du même style que celui des tablettes et des pétroglyphes.

La réception que les Pascuans firent quatre ans plus tard au Capitaine Cook (1774) fut peu différente de celle qu'ils avaient réservée à ses prédécesseurs. Ils furent pétulants, amicaux, malhonnêtes avec bonne humeur et audace. Les paniers de patates douces qu'ils offrirent en troc étaient lestés de cailloux et ils escamotaient les marchandises dont ils avaient reçu le prix pour les revendre une seconde fois. Ces petites friponneries n'allèrent pas toujours sans risque pour eux ; un officier impatienté tira un coup de fusil sur un indigène qui lui avait dérobé un sac. Plus craintives, les femmes distribuaient leurs faveurs pour de menus présents, « à l'ombre jetée par les statues géantes ».

Ce bref séjour du Capitaine Cook a apporté à l'île de Pâques la renommée universelle dont elle n'a cessé de jouir depuis lors. Dans le récit de son voyage, le grand explorateur nous dépeint les statues géantes debout ou renversées sur des mausolées dont les pierres disjointes laissaient voir la blancheur des squelettes. En termes vigoureux, il définit le contraste entre ces vestiges grandioses et cette petite terre, pelée, couverte de scories et habitée par une population peu nombreuse et appauvrie.

En 1786, ce fut une expédition française, sous le commandement du comte de La Pérouse, qui débarqua à l'île de Pâques. Elle ne s'y arrêta que vingt-quatre heures, le temps d'attacher à cette terre étrange et rébarbative un peu de la grâce tendre et ironique du siècle finissant. La Pérouse était une âme sensible. En vrai fils d'une époque amie des bons sauvages, cet aristocrate français, courtois et cultivé, estimait qu'un chapeau ou qu'un mouchoir volé ne valait pas la vie de pauvres enfants de la nature qui les dérobaient avec tant d'ingénuité. Il jugeait aussi fort raisonnablement qu'il ne pouvait en quelques heures s'occuper de parfaire leur éducation ; le mieux, pensait-il, était de rire des ruses que les insulaires déployaient pour le piller. Afin d'ôter tout prétexte à des violences toujours à craindre avec un rude équipage de matelots, il annonça qu'il ferait remplacer les chapeaux enlevés. Les indigènes profitèrent de l'aubaine. Avaient-



ils remarqué l'intérêt que ces étrangers marquaient pour les femmes ? Le fait est qu'ils tirèrent tout le parti possible des faiblesses de leurs hôtes. Pendant que les jeunes filles agaçaient les marins, les hommes débarrassaient ceux-ci de leurs chapeaux et de leurs mouchoirs. La Pérouse usa de bons procédés et distribua des médailles à ceux qu'il croyait être des chefs, mais qui en réalité étaient précisément les plus insignes voleurs et quoiqu'ils eussent « l'air de poursuivre ceux qui enlevaient leurs mouchoirs, il était facile de voir que c'était dans l'intention la plus décidée de ne pas les joindre ». Le pillage alla si loin que les Français furent parfois obligés de tirer à blanc ou avec de la grenaille.

La Pérouse fit plusieurs observations qui ne manquent pas de finesse et demeurent vraies pour les Pascuans modernes : « Il est certain, dit-il, que ces peuples n'ont pas sur le vol les mêmes idées que nous ; ils n'y attachent vraisemblablement aucune honte ; mais ils savent très bien qu'ils commettent une action injuste, puisqu'ils prenaient la fuite à l'instant. Leur physionomie n'exprimait pas un seul sentiment vrai : celui dont il fallait le plus se défier était l'Indien auquel on venait de faire un présent, et qui paraissait le plus empressé à rendre mille petits services ». La Pérouse remarqua leur esprit curieux et ouvert et le vif intérêt qu'ils prenaient aux choses de la navigation. Ceux qui montèrent à bord examinèrent les câbles, les ancres, la boussole et la roue du gouvernail. Ils revinrent ensuite avec une ficelle pour prendre les mesures du bateau ; sans doute avaient-ils eu quelque discussion à terre à ce sujet et des doutes leur étaient-ils restés.

Un dessin célèbre, paru dans les *Voyages* de La Pérouse, représente les indigènes assis au pied des grandes statues et soutirant les effets des officiers et marins français. Ce fut la seule vengeance des visiteurs. Nous montrâmes une reproduction de cette image aux Pascuans modernes. Leur réaction ne manque pas d'intérêt : tout d'abord, ils trouvèrent les exploits de leurs ancêtres extrêmement comiques et les nigauds qui se laissaient voler fort ridicules. Ce qui cependant les frappa le plus, fut la bonne mine des femmes que le dessinateur avait traitées selon les conventions de son temps. Ils y virent la confirmation de leur pessimisme racial : les femmes du temps jadis étaient plus blanches et avaient les seins plus fermes et le « nombril plus profond » que celles d'aujourd'hui. Ces remarques furent autant d'indications sur l'idéal de la beauté féminine existant dans l'île. Souvent, par la suite, des femmes venaient nous demander de leur montrer les portraits de leurs grand-mères. Elles les regardaient longuement et ajoutaient généralement : « Combien aujourd'hui nous sommes devenues laides et noires ».

En 1808 un crime, lointain avertissement du sort qui, un demi-siècle plus tard attendait le reste de la population, fut commis à l'île de

Pâques. Un bateau américain, le *Nancy*, enleva de l'île après un sanglant combat, douze hommes et dix femmes. Ces malheureux furent descendus dans la cale et mis aux fers. L'intention du traitant était de les débarquer dans l'île de Masafuera où il espérait les employer comme esclaves pour la chasse aux phoques. Quand le bateau fut à trois jours de distance de l'île, il fit monter ses captifs sur le pont et enleva leurs chaînes. Sitôt libres de leurs liens, hommes et femmes sautèrent à l'eau et se mirent à nager avec une vigueur désespérée. Le commandant, s'imaginant que les vagues les feraient revenir à bord, arrêta son bateau, et observa de loin la discussion qui s'éleva entre eux sur la direction à prendre ; ne pouvant se mettre d'accord, certains s'éloignèrent vers l'île de Pâques, d'autres vers le nord. On mit des embarcations à la mer pour les repêcher, mais ils se refusèrent à y monter et plongèrent chaque fois que l'on était sur le point de s'emparer d'eux. De guerre lasse on les abandonna à leur sort.

Il ne faut pas s'étonner si les autres bateaux qui visitèrent l'île de Pâques après cette date furent accueillis avec hostilité. Cependant la curiosité et la confiance reprénaient le dessus et au milieu de manifestations agressives, les indigènes ne pouvaient s'empêcher de donner libre cours à leur gaieté et à leur désir naïf de s'entretenir avec les étrangers. L'arrivée du navigateur russe Kotzebue en 1816 fut le prétexte de scènes extraordinaires. Le premier canot qui vint à terre fut entouré d'un groupe désireux de troquer des tubercules contre des clous. Le marché se fit parmi le désordre et la confusion, dont plus d'un Pascuan prit occasion pour voler tout ce qui était à portée de sa main. Quand les autres embarcations se risquèrent sur le rivage, l'excitation des indigènes fut à son comble : « Ils hurlaient, bondissaient et faisaient les gestes les plus étranges ». Tout en riant et en plaisantant, ils bloquèrent la seule petite plage où les Russes pouvaient débarquer et les contraignirent à s'éloigner. Leur caquetage faisait un bruit assourdissant, tous parlaient à la fois et se livraient à des plaisanteries qui provoquaient des éclats de rire dans la foule. Finalement ils se lassèrent de ce jeu et commencèrent à lancer des pierres aux marins ; un coup de fusil les ayant dispersés « comme une bande de moineaux », les Russes débarquèrent. Le brouhaha devint alors si intense que les officiers devaient hurler pour se faire entendre de leurs hommes. Les bonds et les danses sauvages des guerriers peints en rouge et en noir faisaient un spectacle terrifiant qui épouvanta le chef de la compagnie de débarquement. Il avoua plus tard qu'il s'était cru entouré d'une bande de singes. Il donna l'ordre de tirer à blanc. Aux premières salves, les indigènes se réfugièrent derrière les rochers, « mais le bruit passé, quand ils reconnurent n'avoir point de mal, ils sortirent de leur cachette, en riant, et en se moquant des étrangers. »

Kotzebue, lui non plus, ne voulut pas d'abord « se venger des plaisanteries de ces grands enfants », mais estima prudent de battre en retraite et même de faire tirer à balles quand il fut atteint d'une pierre. Quelques heures plus tard le *Rurik* quittait les eaux de l'Île de Pâques. Sans ces incidents l'Île de Pâques aurait peut-être laissé une marque dans la littérature allemande, car parmi les compagnons de Kotzebue, se trouvait Adalbert von Chamisso, le poète romantique.

Le navigateur anglais Beechey reçut à l'Île de Pâques un accueil semblable à celui dont Kotzebue fut l'objet, mais quelques éléments pittoresques colorent son récit du charme particulier aux « Mers du Sud ».

Beechey envoya à terre deux canots ; des grappes de nageurs se disputaient pour s'en approcher et jetaient des présents aux matelots. Ignames, bananes, cannes à sucre tombaient pêle-mêle avec des images en bois et des filets de pêche. Les nageurs accrochés aux avirons et au gouvernail étaient si nombreux que les baleinières en étaient immobilisées. Tous voulaient y monter, les femmes surtout. Il n'est agacerie et coquetterie dont elles ne firent preuve pour convaincre les marins de les laisser prendre place à leurs côtés. Un canot finit par être si surchargé qu'il faillit couler ; les marins durent user du bâton contre cette foule aquatique qui revenait sitôt qu'elle avait été chassée. Le contenu des embarcations fut mis au pillage sans que personne pût arrêter les voleurs qui plongeaient dans l'eau comme des marsouins. Les femmes ne commettaient aucun larcin, mais étaient de connivence avec les voleurs ; elles étaient chargées de distraire les rameurs par leurs caresses et leurs attitudes suggestives. Les Anglais enfin se décidèrent à prendre des mesures énergiques : aucune femme ne fut admise dans les embarcations, sauf une toute jeune fille qui nageait moins bien que les autres et que son père jeta dans l'un des canots. Avec bonté, l'officier lui permit de s'asseoir à son côté. Pour tout vêtement, la Pascuane avait un petit pagne d'herbe ; jugeant son vêtement insuffisant dans cette nouvelle situation, elle s'empara sans façon de la veste d'un officier, puis elle se mit à chanter. Nullement jalouse du traitement de faveur qui lui était réservée, la jeune fille cherchait à aider ses amies en les pêchant dans l'eau par leurs cheveux, jusqu'au moment où on lui interdit de continuer, dans la crainte de voir encore une fois le canot chavirer.

« Il est difficile, écrit Beechey, de donner une idée du tableau offert par cette foule qu'aucune autorité ne retenait, pas plus d'ailleurs que le respect pour leurs visiteurs. Tous hurlaient de toute la force de leurs poumons et se pressaient autour des canots avec toutes sortes de grimaces et de gesticulations ». Ajoutez à cela les peintures et les tatouages qui rendaient les hommes semblables à des clowns ou à des démons.

Les indigènes se montrèrent obligeants au moment du débarquement, mais tout en aidant leurs visiteurs, ils les dévalisaient. Un officier fit tirer un coup de fusil pour dégager la plage, mais la détonation eut moins d'effet que l'eau versée sur les gens du premier rang par ceux qui étaient derrière, impatients de jouir du spectacle. Le tumulte sur la rive dépassa tout ce que l'on pouvait imaginer. Les indigènes présentaient aux Européens des sacs vides dans l'espoir qu'ils leur seraient rendus pleins de présents. Aux premiers signes d'hostilité, la compagnie de débarquement battit en retraite. Ce mouvement fut-il pris pour un signe de timidité ou d'hostilité? Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment, les choses se gâtèrent. Des volées de cailloux s'abattirent sur les matelots dont beaucoup furent sérieusement blessés. La jeune Pascuane assise dans le canot et qui connaissait l'adresse de ses compatriotes, ne manifesta aucun trouble; un officier dut la jeter par-dessus bord pour la mettre à l'abri. Finalement les matelots tirèrent à balles et un chef fut atteint. Profitant de la panique, les Anglais purent dégager les canots et regagner leur bord.

Ainsi se termina la dernière visite que l'Île de Pâques reçut d'un navigateur européen conservant encore les traditions d'humanité des grands voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'amiral Du Petit-Thouars passa au large de l'Île de Pâques en 1838. Il ne s'arrêta que le temps de recevoir à bord quelques indigènes qui amusèrent l'équipage par une démonstration de danse. Parmi les visiteurs, une femme s'était munie à l'avance d'un panier pour y mettre ce qu'elle attendait de la générosité des matelots. Quelques années auparavant, Moerenhout se rendant du Chili à Tahiti s'était arrêté près de l'île et avait reçu la visite d'un indigène qui, une fois à bord, avait invité l'équipage à venir folâtrer avec les femmes sur le rivage.

Entre temps, un autre attentat avait été commis. Le baleinier *Pindos* était arrivé en vue de l'Île de Pâques en 1822. Des embarcations qu'on avait envoyées à terre pour se procurer des femmes et des légumes frais, revinrent avec autant de jeunes filles qu'il y avait d'hommes à bord. Le lendemain, on les fit partir dans les mêmes embarcations, et on les força à se jeter à l'eau quand elles furent assez près de la terre. « Les embarcations restèrent là, pour regarder ces malheureuses, nageant d'une main en s'efforçant de tenir, de l'autre, au-dessus de l'eau les bagatelles qu'elles avaient reçues pour se prostituer, et portant d'ailleurs peut-être avec elles le germe d'un mal qui pouvait leur coûter la vie. Arrivées à terre, elles furent reçues par des groupes rassemblés en foule sur le rivage, et c'est alors que Waden, sans provocation aucune, et apparemment pour le seul plaisir d'assassiner, prit son fusil, tira au milieu d'eux, en forme d'adieux, avec l'adresse des hommes de son pays; et l'on reconnut de suite, à la confusion régnant autour d'un pauvre indien qui tomba,

que le coup avait porté. Il ordonna ensuite de ramer, et s'éloigna, le sourire aux lèvres, en s'applaudissant de la justesse de son coup d'œil... »

L'année 1862 fut décisive dans l'histoire de l'île de Pâques. Elle vit la fin de sa civilisation dont la plupart des aspects devaient nous devenir, en plein XIX<sup>e</sup> siècle, aussi lointains et imprécis que si nous en étions séparés par la nuit des temps.

En 1859, l'exploitation des gisements de guano sur la côte du Pérou constituait une entreprise fort prospère, qui ne rencontrait d'autre obstacle que le manque de main-d'œuvre. La fatigue, l'alimentation défectueuse et les épidémies décimaient les malheureux travailleurs asservis à cette dure besogne sur des îlots arides et brûlés par le soleil. Les Compagnies recrutaient leurs ouvriers à l'aide d'aventuriers qui recouraient, selon les circonstances, à la force ou à la ruse. Ces chasseurs d'esclaves d'un nouveau genre entreprirent une expédition en règle contre l'île de Pâques qui était, de toutes les îles polynésiennes, la plus proche du Pérou. Une flottille arriva devant la baie d'Hanga-roa le 12 décembre 1862. Les quelques insulaires, qui sans défiance, étaient montés à bord, furent aussitôt saisis, enchaînés et jetés à fond de cale. Comme personne ne se présentait plus, les négriers péruviens débarquèrent et à coups de fusil rabattirent vers le rivage tous les indigènes qu'ils purent atteindre. Dans leur épouvante, ceux-ci n'offrirent qu'une faible résistance.

Une autre version de la razzia donne des détails différents : les traitants péruviens auraient attiré les Pascuans vers le bord de la mer par un étalage de présents, puis, à un signal donné, les auraient massacrés et capturés en grand nombre. En 1914, lors du voyage de Mrs. Routledge, il y avait encore quelques vieillards qui se souvenaient de ces scènes. Ils décrivaient les coups de fusil, la fuite des femmes et des enfants et les lamentations des captifs maintenus contre le sol, pendant qu'on les ligotait comme des bêtes. En un mot, toute l'horreur des razzias d'esclaves en Afrique noire. Au nombre des prisonniers se trouvaient le roi Kamaköi et son fils Maurata.

Ce misérable chargement de chair humaine arriva au Pérou et fut immédiatement vendu aux Compagnies d'exploitation de guano. En quelques mois, les maladies, les mauvais traitements et la nostalgie réduisirent les 1.000 ou 900 indigènes emmenés en servitude à une centaine. Grâce à l'intervention de Mgr Jaussen, le Gouvernement français fit au Pérou des représentations auxquelles les Anglais s'associèrent. Des ordres officiels furent donnés pour le rapatriement de la poignée de Pascuans qui avaient survécu à ces mois de travaux forcés. Ils furent mis à bord d'un bateau qui devait les ramener dans leur île, mais la plupart moururent en cours de route de la tuberculose ou de la petite vérole. Une quinzaine seulement regagna l'île pour le plus grand malheur de la population qui y était demeurée :

peu de temps après leur retour, la petite vérole dont ils portaient les germes, se déclara dans l'île et la transforma en un vaste charnier. Les cadavres étaient si nombreux que, ne pouvant être ensevelis dans les mausolées familiaux, ils étaient jetés dans les fissures de rocher ou traînés dans des couloirs souterrains. Les ossements épars que nous trouvâmes dans quelques grottes semblent avoir été ceux de malheureux, morts à cette époque.

A cette épidémie meurtrière, s'ajoutèrent les guerres intestines : l'ordre social fut sapé, les champs restèrent sans propriétaires et l'on se battit pour s'en assurer la possession. Puis ce fut la famine ; la population tomba à environ 600 individus. La plupart des membres de la classe sacerdotale disparut en emportant les secrets du passé. Quand, l'année suivante, les premiers missionnaires s'établirent dans l'île, ils n'y trouvèrent plus qu'une civilisation agonisante : le système religieux et social était détruit et une lourde apathie s'était emparée des rescapés de ce désastre. Ce peuple sans passé et sans avenir, brisé physiquement et moralement, allait être gagné au Christianisme sinon sans efforts, du moins en peu de temps. Dans le cimetière de Hanga-roa, il est une dalle portant l'inscription suivante :

L'ILE DE PAQUES  
AU FRÈRE EUGÈNE EYRAUD  
QUI D'OUVRIER MÉCANICIEN  
DEVINT OUVRIER DE  
DIEU ET EN FIT LA  
CÔNQUÊTE POUR JÉSUS-CHRIST

Cette brève inscription résume toute la vie de l'apôtre des Pascuans. C'est une singulière carrière que celle de ce jeune homme sérieux, profondément religieux, qui s'exila en Argentine pour pouvoir payer les études de son frère destiné au sacerdoce. Il était ouvrier mécanicien de profession, mais les dures nécessités de l'émigration l'obligèrent à exercer bien des métiers jusqu'au moment où il franchit les Andes pour s'établir au Chili. Il y mena une vie exemplaire, se dévouant à sa famille dont il assurait le bien-être. La destinée de son frère, missionnaire en Chine, enflammait son imagination et il aurait voulu le rejoindre et partager ses travaux. Un jour, voyant passer deux prêtres qu'il reconnut à leur allure comme étant Français, il les invita dans son échoppe et apprit d'eux qu'il pouvait se consacrer aux œuvres d'évangélisation sans avoir reçu les ordres. Il entra comme novice chez les Pères du Saint-Esprit et, en 1862, quitta le Chili en compagnie d'autres missionnaires pour entreprendre la conquête spirituelle de l'île de Pâques.

La petite troupe se rendit d'abord à Tahiti où elle apprit le raid dont l'île de Pâques venait d'être victime. Devant l'étendue du désastre, les missionnaires hésitèrent à s'engager dans une entreprise

devenue sans objet. Eyraud ne se laissa pas décourager ; s'il le fallait, annonça-t-il, il irait s'établir tout seul dans l'île parmi les survivants, pour frayer la voie aux prêtres qui le rejoindraient. La proposition fut acceptée et une goélette l'emporta vers l'île de Pâques avec des outils de menuiserie, un baril de farine, des boutures d'arbres, cinq moutons et une cloche, ce dernier objet lui paraissant peut-être le plus important. Eyraud avait avec lui un Pascuan du nom de Pana qui avait été enlevé à son île par des négriers, mais avait réussi à se libérer. Eyraud arriva à destination le 2 janvier 1864. Pana voulait que l'on débarquât dans la baie d'Anakena où il était né, mais le commandant de la goélette préférait celle de Hanga-roa. Un Mangarevien fut envoyé à terre pour prendre langue. Il en revint en proie à une profonde terreur. Il affirmait avoir vu sur le rivage un millier de démons, le visage peint en rouge et en noir, qui, en hurlant et en bondissant, le menaçaient de leurs armes. Se précipitant vers Eyraud, il lui déclara d'une voix haletante : « Je ne retournerai pas à terre pour mille piastres. Ce sont des gens horribles à voir. Ils sont menaçants... puis la petite vérole fait des ravages dans l'île... Il ne faut pas songer à aller à terre, on s'exposerait à perdre le canot et à gagner la maladie... Le capitaine vous ramènera gratuitement à Tahiti. » Ces propos décousus semèrent la panique à bord. Tout le monde fut d'avis de s'en retourner sans retard. Eyraud seul s'y opposa et exigea son débarquement. La chaloupe fut envoyée une seconde fois à terre pour l'y déposer ainsi que les indigènes qui l'accompagnaient. Une foule trépidante les attendait. Dans le tumulte qui se produisit au moment du débarquement, Eyraud vit les effets de ses compagnons mis au pillage. Il avait été convenu avec le capitaine qu'il se rendrait à pied à Anakena où ses bagages seraient déposés le lendemain, mais la foule s'opposa à son départ et chaque fois que lui et Pana tentèrent de s'enfuir, ils furent ramenés de force au milieu de la cohue. Pana obtint l'appui des guerriers et sous leur protection Eyraud put atteindre Anakena après une course épuisante à travers les champs de lave et les hautes herbes.

Le lendemain, la goélette, après avoir tiré des bordées en vue d'Anakena sans s'approcher, disparut à l'horizon. Ce fut pour Eyraud un moment de profond désespoir. Le navire emportait tous ses biens et, qui plus est, « un catéchisme tahitien pour enseigner aux Canaques les prières et les premières vérités de la religion ».

Le soir, heureuse nouvelle. Les effets du missionnaire avaient été portés à terre dans la baie d'Hanga-roa. Pour éviter leur perte, Eyraud dut reprendre la traversée de l'île au milieu des champs de pierres. Avant de se mettre en route, il inaugura son ministère : devant l'assistance et avec toute la solennité possible, il dit une prière en langue canaque.

La première chose qu'il vit en arrivant à Hanga-roa fut son cha-

peau sur la tête d'un guerrier et sa redingote sur le dos d'un autre. Les indigènes réunis autour de sa hutte portative se livraient à une vive controverse, les uns prétendant que les montants étaient des pièces d'un bateau, les autres, que c'étaient des objets différents. Comme la discussion devenait vive, Eyraud y vit l'occasion de rentrer en possession de ses biens. Il s'offrit en médiateur et proposa de donner une démonstration publique de l'usage réel de ces morceaux de bois. A l'ébahissement de tous, il monta sa maison. Ce même soir, il avait un gîte et ce qui n'avait pas été pillé se trouvait en lieu sûr.

Eyraud fait preuve de finesse lorsqu'il nous donne à entendre dans ses lettres que la tolérance dont il jouissait venait surtout du spectacle gratuit qu'il offrait à la curiosité populaire. Il était à lui seul un cirque et un jardin zoologique. Les indigènes venaient en groupe pour l'observer et chacun de ses mouvements provoquait des rires ou des commentaires interminables. Désabusé, il écrit : « Je suis l'étranger, le *papa*, que tout le monde voudra connaître, voir travailler et surtout exploiter ». Néanmoins, cette indiscrétion des indigènes le servait. Il avait constamment autour de lui un auditoire prêt à l'écouter et il en profitait pour semer la bonne parole. Il avait même des élèves pour qui ses leçons étaient un amusement inédit. Il en convenait avec bonne humeur : « Soyez prêt ou ne le soyez pas, Monsieur le Professeur ou mon Frère catéchiste, voici venir les écoliers. On frappe à la porte ; si je sors immédiatement, c'est bien, on commencera la classe sur l'herbe en face de la case. Que si je tarde un peu, ou si, croyant apercevoir chez mes élèves plus d'envie de s'amuser que d'apprendre, je veux les renvoyer à plus tard, ils ne manqueront pas l'occasion. Après avoir frappé à la porte, on frappera tout autour de la maison, puis on s'assied à distance et l'on s'amuse à jeter des pierres, d'abord des petites, puis des plus grosses pour soutenir l'intérêt. »

Que le catéchiste soit de bonne humeur ou non, il faudra bien qu'il se montre. « Je sors donc armé de mon catéchisme et m'asseyant sur l'herbe je leur dis : « Voyons, approchez, nous allons apprendre des prières. Non, répondent les élèves, approche plutôt, toi, viens ici ». Le plus simple, c'est d'y aller. »

La classe réunie, on y répétait en chœur des prières ou les réponses du catéchisme. On ne saurait douter que cet enseignement purement mécanique ne fût bien accueilli des Pascuans. Le nouveau venu se conformait à la tradition des *rongorongo* ou chantres païens qui enseignaient les psalmodies rituelles. D'ailleurs Eyraud n'était-il pas un prêtre d'un nouveau genre, qui leur enseignait d'autres formules magiques ? La classe n'était pas toujours docile. Les élèves se fatiguaient vite et souvent Eyraud se trouvait seul sur la plage. Mais ces désertions étaient de courte durée car, comme il le fait observer lui-même, « il y a peu d'occupations, peu de distractions, on frappera



bien vite à la porte du *papa* en disant : Enseigne-nous à prier ».

N'en doutons pas : ceux qui avaient assimilé les prières se sentaient plus forts grâce aux formules magiques qu'ils avaient apprises et leur confiance en Eyraud s'en trouvait singulièrement accrue.

Un jour qu'un bateau passait au large de l'île, Eyraud entra dans sa hutte pour écrire une lettre. Tout le monde fut convaincu qu'il avait envoyé son esprit vers ses compatriotes et le plus sérieusement du monde on lui demanda les nouvelles apportées par le navire.

Au bout de quelques mois, plusieurs Pascuans pouvaient épeler, cinq ou six étaient capables de lire et un certain nombre d'adultes et d'enfants savaient prier. Le Frère Eyraud avait le droit d'être satisfait de son œuvre : « Il avait survécu et on l'écoutait. »

La vie dans une île polynésienne où la paix règne est douce et agréable, mais si les familles ou les tribus se dressent les unes contre les autres, il devient difficile de rester en dehors du conflit et de ne pas encourir quelque désagrément.

Eyraud fut annexé par un *matato'a*, un chef de guerre de l'île. Il nous raconte lui-même comment la chose arriva. Un chef d'une baie voisine était venu lui offrir trois poules. Au moment où il allait les recevoir, un homme de forte carure s'approcha de lui, et, sans plus de façon, s'en empara « pour le débarrasser ». « Il m'en débarrassa, ajoute Eyraud non sans malice, et pendant mes neuf mois et neuf jours de séjour à l'île de Pâques, le drôle continuera avec une persévérance à toute épreuve à me débarrasser de tout ce que j'avais apporté et qui ne me gênait guère ».

L'homme qui venait de faire irruption dans la vie du Frère Eyraud était Torometi, « son mauvais génie », comme il le définit. « Mauvais génie » ? Pas entièrement, car Torometi en échange de ses menus larcins offrit sa protection et celle des siens au Frère Eyraud. Ses mobiles nous sont obscurs : sans doute, agissait-il ainsi par cupidité, mais des raisons politiques ne sont certainement pas étrangères à son comportement car il devait être avantageux pour les gens de sa tribu de disposer de la personne de ce prêtre plus puissant que ceux qui existaient dans l'île.

Dès le lendemain de ce jour mémorable, Eyraud dut ouvrir toutes ses malles et exhiber ses trésors. Torometi eut d'ailleurs la discrétion de se contenter d'une petite hache. Pour consoler son protégé de sa perte, il lui dit d'un ton détaché : « D'ailleurs je te la prêterai... » Torometi convoitait la cloche, mais il consentit à se montrer raisonnable et s'empara uniquement d'une clochette dont le tintement « lui valut dans la suite l'applaudissement universel et réjouit tous les échos de l'île ».

Il n'était pas toujours aisé d'échapper à ce tyran constamment avide de nouveaux présents. Eyraud lui fermait-il sa porte ? Torometi allait tranquillement s'asseoir près de la case et bientôt sa femme, ses

voisins, les passants s'unissaient à lui. Un affreux charivari commençait ; on jetait des pierres contre les murs et Eyraud, non sans raison, jugeait plus prudent d'abandonner l'objet convoité par Torometi plutôt que de le laisser démolir sa cabane ou « attendre qu'on y mit le feu ».

Torometi entre autres choses suggéra à Eyraud de faire le tour de l'île pour visiter ses élèves dispersés dans les différentes baies. A peine Eyraud eut-il quitté Hanga-roa, qu'on vint l'avertir que sa maison était au pillage. Il retourna sur ses pas en toute hâte et rencontra Torometi qui, de l'air le plus naturel du monde, lui annonça que si sa fenêtre avait été forcée et si quelques-uns de ses biens avaient disparu, la faute en revenait... au vent. Eyraud était réellement le *kio*, le serviteur du *matato'a* Torometi. Essayait-il de planter des légumes, ils lui étaient volés. Voulait-il fabriquer des briques, Torometi faisait disparaître la paille pour chauffer les pierres de son four.

En septembre eut lieu la fête de l'homme-oiseau. La tribu de Torometi était menacée par des rivaux jaloux et Torometi, se sachant incapable de résister aux autres *matato'a*, décida d'abandonner Hanga-roa. Mais il ne voulait pas pour cela perdre son « serviteur » ni ses richesses. Il somma Eyraud de l'accompagner dans sa retraite. Celui-ci se refusa à subir cette dernière humiliation. Torometi, pour ne pas perdre du moins les biens de son « protégé », entra avec effraction dans la maison et la mit au pillage. C'était la première fois que Torometi recourait ouvertement à la force. Eyraud, à bout de patience, résolut de s'enfuir. Quelques indigènes s'offrirent pour l'escorter, mais Torometi et ses gens se lancèrent à sa poursuite et après une longue et pénible discussion, jetèrent Eyraud par terre, le saisirent par les bras et par les pieds. Ils le traînèrent ainsi pendant une demi-lieue, jusqu'au moment où, à moitié écartelé, Eyraud leur promit de les suivre. Quelque temps après, les menaces qui pesaient sur Torometi prirent corps. Une bande de guerriers s'assembla devant sa hutte, en arracha le chaume et y mit le feu ; le pauvre Eyraud passa alors au pouvoir des vainqueurs.

Torometi, humilié, s'apprêtait à demander l'hospitalité à quelques tribus de la côte sud unies à lui par les liens de sang. Les vainqueurs auraient voulu garder Eyraud, mais, mû par un sentiment que nous nous expliquons mal, celui-ci choisit de suivre l'homme qu'il nous dépeint comme son tortionnaire. A peine avait-il fait quelques pas que, pressé de toutes parts et abasourdi par le tapage, il sentit qu'on lui enlevait son chapeau. Ce geste fut le signal d'une ruée vers lui. En une minute, on le débarrassa de son paletot, de ses souliers et ses vêtements furent mis en lambeaux. Quelques instants plus tard Eyraud était aussi nu qu'un Pascuan. Une pierre lancée à toute volée mit le comble à sa misère. Le soir, Torometi le força à retourner dans sa case pour en rapporter les rares objets qui n'avaient pas été volés.

Eyraud fut assez heureux de trouver une mauvaise paire de souliers et une vieille couverture dans laquelle il se drapa. La même nuit il s'enfuyait à Vai-hu.

Eyraud fit alors preuve d'une grande force d'âme. Insensible à son dénuement, il continua tranquillement ses leçons dans une grotte du rivage. Huit jours après, il entendit la *karanga*, la rumeur qui annonce un événement grave. « *Pahi, pahi...* le bateau ». La nouvelle lui fut presque indifférente. Des navires avaient passé au large de l'île, mais aucun ne s'était arrêté. Le lendemain, pourtant, une goélette mouillait devant Hanga-roa et Eyraud, la barbe hirsute, enveloppé dans sa couverture, suivit les indigènes, qui, dans leur excitation en avaient oublié leurs querelles. La goélette amenait deux Pères du Chili qui étaient venus s'enquérir du sort du Frère Eyraud et lui porter secours.

L'impatience des indigènes était à son plus haut point : ils se jetèrent à l'eau et nagèrent autour du bateau. Une femme montée à bord, fit le signe de la croix en guise de salutation et récita le Credo. Ce geste et cette prière furent accueillis presque comme un miracle par les prêtres que cette foule hurlante ne laissait pas d'inquiéter. On s'enquit du Frère Eyraud, mais la question, mal comprise, donna lieu à des dénégations indignées : les Pascuans s'étaient imaginé qu'on leur demandait s'ils avaient égorgé leur hôte. Une baleinière fut descendue et se dirigea vers le rivage. La foule offrait alors le même spectacle qu'au temps de Kotzebue et de Beechey. Les hommes hurlaient et s'agitaient comme s'ils avaient été saisis d'une folie collective. Quelque chose cependant avait changé : au milieu de cette masse vociférante se trouvait un blanc qui avait vécu six mois dans l'île. L'équipage de la baleinière faisait des signes pour qu'on vint l'aider à débarquer. Torometi, interprétant mal le désir des matelots, prit Eyraud sur ses larges épaules et l'emporta ainsi jusqu'à eux. Les rameurs que l'attitude des indigènes avait frappés de terreur saisirent Eyraud et s'éloignèrent aussi rapidement qu'ils le purent. Après avoir fait à bord le récit de ses aventures, le missionnaire demanda à être reconduit à terre. Le capitaine s'y opposa et le soir même, la goélette faisait voile vers le Chili. Bien avant qu'elle eût levé l'ancre, un grand silence était tombé sur Hanga-roa ; la foule, regrettant l'homme qu'elle avait tourmenté ou craignant peut-être quelque vengeance de sa part, maintenant qu'il avait rejoint les siens, s'était dispersée, laissant la plage déserte. Seule une petite maison de bois abandonnée marquait l'aube d'une ère nouvelle.

Le Frère Eyraud n'avait déserté ni son île ni sa tâche. Dix-sept mois plus tard, en compagnie du Frère Hippolyte Roussel et de trois Mangareviens, il revint à l'île de Pâques. Rien n'y était changé. Mais cette fois-ci, par précaution, Eyraud avait emporté une case en tôle ondulée. C'est à l'abri de ces murs ininflammables que furent

déposés les trésors si convoités des indigènes. Ceux-ci entreprirent le siège de la maisonnette ; dans leur dépit de ne pouvoir y pénétrer, ils lancèrent des pierres contre elle. Le bruit de la tôle leur fut une révélation. Dans ce moment « tout ce monde de grands enfants entourait la cabane, chantant, criant, tambourinant sur les planches de zinc, et faisant pleuvoir de temps à autre une grêle de pierres sur la toiture ». Il fallut tout fermer hermétiquement et pendant deux mois, les missionnaires furent obligés d'allumer leur lampe en plein midi pour lire leur bréviaire. Pour sortir de chez eux, ils devaient traverser une foule dont « l'attitude faisait assez connaître les intentions et qui épiait le moment où ils pourraient les surprendre et les détrouser ». On leur faisait des niches ; souvent il leur était impossible d'ouvrir la serrure de la porte qui avait été remplie de gravier. Mais, en dépit de tout, la mission s'organisait. Des maisons en bois se dressaient non loin de la plage d'Hanga-roa, dans le jardin de la mission, des orangers, des figuiers et des mûriers poussaient vigoureusement. Les indigènes s'habituèrent à la présence de ces étrangers inoffensifs et bienveillants et ils venaient de plus en plus nombreux apprendre les prières et les chants. Le dimanche, l'église était pleine.

La période des incidents n'était pas cependant entièrement close. Un jour que le Frère Eyraud travaillait au fond d'un puits, un indigène vint le sommer de lui donner son pantalon séance tenante, s'il ne voulait pas être écrasé dans son trou. Il ne put se sortir de cette pénible situation que grâce à l'intervention opportune du Frère Roussel.

Les chefs étaient seuls à offrir encore quelque résistance pour une raison qui a beaucoup contribué à retarder les progrès du christianisme chez les peuples pratiquant la polygamie. Ils hésitaient à se séparer des épouses qui avaient partagé leur vie et auxquelles ils étaient souvent fort attachés. Parfois aussi ils craignaient de ne pouvoir maintenir leur rang s'ils perdaient les femmes qui les assistaient dans leurs fonctions et contribuaient à maintenir leur prestige. Mais eux aussi finirent par céder. Le *matato'a* de Hotu-iti reçut les missionnaires avec une solennité qui nous donne quelque idée de l'étiquette et du raffinement de la vieille société païenne.

La connaissance de la nouvelle doctrine se répandait rapidement. Elle avait atteint les criques les plus lointaines et le moment était venu d'administrer les eaux lustrales. Comme jadis aux temps de l'Europe barbare, le baptême fut accordé à des centaines de catéchumènes réunis au pied de l'autel.

Le 14 août 1868, veille de l'Assomption, les derniers païens furent reçus dans le sein de l'Église. Quelques jours plus tard, le Frère Eyraud, l'humble mécanicien « devenu ouvrier de l'Évangile », se mourait. Ses dernières paroles furent : « Sont-ils tous baptisés ? »

« Tous », lui répondit-on. Et, en bon artisan qui a fini sa tâche, il s'endormit à tout jamais pour reposer sur cette plage où, premier Européen, il était venu vivre et mourir.

Derrière le missionnaire qui brise les résistances indigènes et les pousse à la soumission par des promesses de bonheur, arrive toujours cet autre représentant de la civilisation européenne : le trafiquant. Un aventurier français, Dutroux-Bornier, s'établit dans l'île avec la permission des missionnaires. Le portrait que les missionnaires font de lui et le souvenir qu'il a laissé à l'Île de Pâques sont peu engageants. L'homme semble avoir été violent, cupide et sans scrupules. Il était cependant entreprenant et ambitieux. Il acheta des terrains pour quelques cotonnades, accrut ses biens par la force et finit par jeter les bases d'une belle exploitation agricole à Mataveri. Il était entouré d'une garde indigène dont le chef était Torometi, désireux de prendre sa revanche sur ceux qui l'avaient jadis expulsé de Hanga-roa. Il rêvait toujours de devenir un grand chef et d'avoir pour esclaves « les vaincus de Hanga-roa et de Vai-hu ».

Les indigènes groupés autour de Bornier et de Torometi entreprirent des coups de main contre Hanga-roa. Des cases furent brûlées, des coups de fusil échangés, et, dominant le tumulte, un petit canon placé à Mateveri lança quelques boulets, dont les détonations n'ont pas encore été oubliées par la population moderne. Il y eut des blessés et même des morts. Une balle avait sifflé très près de l'oreille du Frère Roussel. Les missionnaires, exaspérés par ces outrages, se plaignirent à l'associé de l'aventurier, Mr. Brander, de Tahiti, qui vint à l'Île de Pâques pour se rendre compte de la situation, mais il n'y vit que des débris calcinés. Pris de peur, il s'enfuit sans rien avoir décidé. A partir de cet instant, la situation devint si intenable pour les missionnaires et pour leurs ouailles que l'évêque de Tahiti donna l'ordre d'évacuer l'Île. Tous les indigènes cependant ne suivirent pas leur pasteur aux Gambier où on leur offrait un asile. Trois cents se laissèrent embaucher par Brander et furent transportés à Tahiti où leurs descendants forment un des quartiers de la ville de Papeete. Ils n'ont pas oublié leurs origines et aujourd'hui encore, échangent à longs intervalles des lettres avec leurs parents restés dans l'Île. Nous fûmes, en 1935, les intermédiaires bénévoles entre quelques-unes de ces familles séparées depuis soixante-cinq ans.

Toute l'Île aurait été évacuée par ses habitants si Bornier, craignant de se trouver sans main-d'œuvre, n'avait fait en sorte que cent onze indigènes restassent. Le capitaine les débarqua avant de lever l'ancre, « malgré leurs sanglots ».

Les six cent vingt-huit indigènes qui vivent encore sur l'Île de Pâques sont les descendants de cette poignée de Pascuans, qui, contre leur gré, furent obligés de rester à terre, Dutroux-Bornier

allait expier ses brutalités. Coups de main et rapt de femmes avaient accumulé des haines farouches chez les indigènes qui l'entouraient. S'étant un jour rendu coupable d'un nouvel excès, il fut assassiné. Deux ou trois jours après ce meurtre, un bateau français mouillait devant l'île. Rien ne transpara de l'événement et les visiteurs partirent convaincus que Bornier était mort d'une chute de cheval. Sa femme, Koreto, se fit passer pour reine et impressionna ses hôtes par son air altier et son désir évident de copier les usages européens.

Mr. Brander établit comme gérant dans l'Île un sang mêlé du nom de Salmon qui était apparenté par sa mère à la famille royale de Tahiti. Salmon vécut près de vingt ans dans l'île avec une équipe de Tahitiens qui contribuèrent beaucoup au changement des traditions locales et même introduisirent de nombreux termes tahitiens dans la langue pascuane. Les indigènes de l'île s'attachèrent à ce Tahitien qui les comprenait et ne les maltraitait pas. L'île fut ensuite annexée au Chili et cédée à la Compagnie anglaise Williamson et Balfour. Le petit royaume polynésien ne fut plus qu'une vaste ferme administrée par des éleveurs de moutons écossais, sans grande imagination, et par de vagues officiers chiliens exilés pour une raison ou une autre dans cette minuscule colonie. Les Pascuans de jadis se vêtirent à l'européenne et s'efforcèrent d'oublier le passé. Ils ne conservèrent de leur ancienne civilisation que la langue. Cependant, les méthodes d'agriculture et de pêche sont toujours celles du passé. Quelques personnes âgées connaissent encore des contes et des légendes de l'époque païenne et les enfants savent encore psalmodier des petites compositions scandées lorsqu'ils font des jeux de ficelle. Quelques usages matrimoniaux et funéraires se sont conservés plus ou moins altérés et le soir on craint toujours la venue des *akuaku* ou esprits des morts. La sculpture sur bois qui fait la gloire de l'art pascuan est encore florissante, mais ses produits sont d'une désespérante vulgarité. Ce sont des « curios » de bazar dans toute leur horreur. Il règne sur l'île une telle misère que l'on ne saurait parler de transition d'un état primitif à notre civilisation. L'Île de Pâques, négligée par les Chiliens, ou désastreusement influencée par les éléments qu'on y envoie, n'est pas tombée en décadence, elle a simplement pourri au milieu d'une misère sans issue.

Au cours de ce siècle, l'Île de Pâques figura pour quelques instants dans la presse mondiale. En 1914, la flotte de von Spee, en route pour son tragique destin, y relâcha. Personne n'y avait encore appris la déclaration de guerre et le gérant anglais de la firme Williamson et Balfour approvisionna les bateaux allemands en moutons et réclama un chèque au lieu de l'or qui lui était offert au comptant. Le *Prinz-Friedrich Eitel* y fit une brève apparition et coula au large de la côte le cargo français *Jean*, dont l'équipage resta sur l'île.

En 1918, c'est à l'Île de Pâques que vint s'achever la guerre de

course de l'équipage du *See Adler* commandé par von Lückner. Quelques officiers et un groupe de marins échoués sur un atoll dans les Iles de la Société, avaient réussi à capturer une goélette française. Ils l'emmenèrent à l'île de Pâques où elle coula dans des circonstances mystérieuses. Le bruit court encore qu'elle fut sabordée par ses marins, las de tant d'aventures. Les officiers furent logés à Mataveri et menèrent pendant plusieurs mois une existence paisible jusqu'au jour où, apercevant une voile à l'horizon, ils essayèrent de s'en emparer à la façon des flibustiers, mais c'était un bateau chilien, et abandonnant leur projet, ils acceptèrent d'être transportés par lui à Valparaiso.

Il semblerait que la grande inquiétude du monde ne voulût pas laisser en paix cette petite terre qui, plus que toute autre, mériterait le silence et l'oubli. La crise économique du Chili vers 1928 provoqua une période de révolutions. Quelques politiciens compromis dans un coup d'État furent déportés à Hanga-roa. Ils y apportèrent un esprit d'agitation qui fut néfaste à la tranquillité publique. Entre marins et soldats s'élevèrent des querelles violentes auxquelles les indigènes prirent part pour s'affronter comme au temps des *matato'a*.

L'île, pendant cette période troublée, avait été témoin d'un autre événement dont la presse mondiale se fit l'écho. Nous en tenons le récit du héros en personne. Un groupe de politiciens d'opposition (dont le fils du président Alessandri), avait été exilé à l'île de Pâques sous la surveillance de Mr. Cumprido, qui fut nommé gouverneur de l'île.

Au bout de quelques mois on vit arriver une goélette, que les amis des déportés avaient frétée pour venir les délivrer. Mr. Cumprido avait suffisamment de gendarmes pour pouvoir résister, mais connaissant l'instabilité des passions politiques, il mita sur l'avenir et non content de donner la liberté à ses captifs, il partit en leur compagnie. Ses calculs s'avèrent judicieux et Mr. Cumprido n'eut pas à se repentir de sa décision.

En 1935, date de notre séjour, l'île de Pâques était sans doute la plus malheureuse des colonies du Pacifique. Tous les autres Polynésiens se sont adaptés à la vie moderne et une espèce de *statu quo* s'est établi entre eux et leurs conquérants. L'île de Pâques était abandonnée à elle-même et ne recevait d'autre aide que celle que les agents de la Compagnie voulaient bien donner à ses employés. Au Chili, son nom ne servait qu'à aviver de sordides querelles.

La Mission franco-belge eut pour effet d'attirer l'attention du gouvernement chilien sur le sort des Pascuans. Au cours de ces dix dernières années, quelques progrès ont été réalisés. Un missionnaire, le P. Sebastien Englert, y est établi à demeure et a utilisé les loisirs que lui laissait son ministère pour recueillir des textes ethnographiques et folkloriques d'un grand intérêt. A Hanga-roa, on a bâti un dispensaire et l'un des infirmiers du nom de Pakomio, fut parmi

nos informateurs. Des sœurs ont ouvert une école et presque tous les enfants apprennent à lire et à écrire. Le Gouvernement chilien a accordé de nouvelles terres aux indigènes dont le nombre est passé de 456 à 628, entre 1935 et 1946. Les jeunes gens font preuve d'un grand désir de quitter l'île pour venir au Chili et y apprendre un métier. Comme une loi absurde leur interdit l'émigration, à chaque visite d'un bateau, des jeunes gens se cachent à bord comme passagers clandestins, et un certain nombre d'entre eux ont réussi ainsi à atteindre le Chili. L'Île de Pâques change lentement. Ces transformations ne doivent pas être regrettées. Elles ne détruiront rien qui n'ait déjà été ruiné, car la vieille civilisation de l'Île de Pâques est morte entre 1862 et 1870. Après cette date, elle n'attendait plus qu'un devoir d'humanité : que la personne et la dignité des descendants des hommes qui ont taillé les grandes statues fussent respectées par les maîtres de l'île.



## CHAPITRE IV

### COMMENT VIVAIENT LES PASCUANS

L'Ile de Pâques est trop souvent décrite sous le jour le plus sombre : île pelée, champ de pierres volcaniques, terrains ingrats incapables de nourrir une population de quelque densité, telles sont les expressions le plus fréquemment employées pour la dépeindre. Par quel étrange phénomène une civilisation brillante a-t-elle pu se développer sur ce rocher soi-disant stérile ? Peut-on imaginer le transport des grandes statues sans les arbres nécessaires pour construire des traîneaux ou des rouleaux ? De quoi vivaient « les armées d'esclaves » qui les halaient sur les champs de laves et le long des crêtes volcaniques ?

Si l'image d'une Ile de Pâques au sol infécond se trouvait être conforme à la réalité, le mystère subsisterait tout entier ; dès lors, il n'y aurait qu'à accepter l'opinion de ceux qui regardent ce lambeau de terre comme le vestige d'un continent englouti. Il reste cependant une autre possibilité : celle d'attribuer à un cataclysme l'anéantissement de la flore de l'Ile et la décadence d'un peuple qui connut des jours meilleurs.

L'aspect aride de l'Ile de Pâques est cependant trompeur. Roggeveen la jugea si fertile qu'il la qualifia de « paradis terrestre ». Le jardinier de M. de La Pérouse se déclara enchanté de la nature du sol et convaincu que trois jours de travail par an suffiraient à assurer le maintien de la population.

Une telle inférence était naturellement toute gratuite, mais il n'en est pas moins exact que la richesse de la terre volcanique de l'Ile de Pâques a mérité les éloges d'un botaniste moderne.

Les jardins des indigènes sont souvent loués dans les descriptions que nous en font les premiers visiteurs de l'Ile. Les produits leur parurent non seulement variés, mais d'excellente qualité.

Jadis, comme aujourd'hui, les versants des volcans étaient des prairies verdoyantes ; les rivages offraient aux regards une succession de jardins et de bananeraies. Seuls les arbres manquaient à ce paysage riant. Les espaces inhabités étaient parsemés d'arbustes rabougris,

dont les branches basses et tordues ne pouvaient être d'une grande utilité aux habitants. Roggeveen, Gonzalez, Cook et La Pérouse furent intrigués par cette absence d'arbres de grande taille qui, selon eux, aurait dû empêcher le développement d'une culture dont ils admiraient par ailleurs toute la sauvage grandeur. Lorsque les premiers colons polynésiens abordèrent dans l'île, ils y trouvèrent, sans doute, une sorte de parc naturel plein de bosquets de toro-miro (*Sophora toromiro*). Cet arbuste rabougri leur fournit pendant des siècles le bois dans lequel ils taillèrent la plupart de leurs fameuses statuettes et leurs objets cérémoniels. Il a disparu de l'île pendant la seconde moitié du siècle dernier sous la dent des moutons et des chèvres, à l'exception d'un spécimen unique qui a survécu à l'intérieur du volcan Rano-kaeo, dans un site d'accès difficile. Lors de notre séjour, les indigènes en surveillaient la croissance d'un œil jaloux, en attendant le moment propice pour l'abattre et le débiter en statuettes et autres « curios ».

La légende veut que tous les arbres de l'île : le *hau* (*Triumfeta semitriloba*), le *marikuru* (*Sapindus Saponaria*), *makoi* (*Thespesia populnea*), le bois de santal — aient été introduits par le roi Hotu-matua lorsqu'il émigra de sa mystérieuse patrie de Maraë-renga. En soi, une telle tradition n'a rien d'in vraisemblable, car les Polynésiens, dans leurs migrations, se munissaient des semences ou des plants d'arbres utiles, en particulier de mûriers dont l'écorce leur fournissait les tissus en tapa. Cependant, parmi les espèces énumérées plus haut, certaines ont devancé l'homme. Elles arrivèrent sur l'île apportées soit par les vents, soit par les oiseaux, soit enfin par d'autres agents encore inconnus qui ont présidé à la dispersion de la flore du Pacifique. On ne saurait douter que Hotu-matua et ses gens n'aient eu à leur bord des noix de coco et des semis d'arbre à pain, mais quand ils les plantèrent à l'Île de Pâques, ils durent éprouver la cruelle déception de voir dépérir dans un climat plus froid ces deux arbres, dont les fruits dans leur pays d'origine leur étaient un aliment essentiel. Dans cette « Ultima Thule » de la Polynésie, il ne pousse aujourd'hui que deux cocotiers qui ont été introduits à une époque récente et qui sont devenus stériles.

Les anciens Pascuans avaient apparemment gardé le souvenir des noix de coco (*niu*) dont se nourrissaient leurs ancêtres, car elles figurent parmi les fruits et les plantes dont un hymne religieux célèbre l'origine. Voici la strophe en question : *Atua-metua ki ai kiroto kia Riri-tuna-rai, ka pu te niu.* (« Le Dieu ancestral en s'unissant à l'anguille furieuse produisit la noix de coco »). Elle serait incompréhensible pour qui ne l'interprète comme une allusion au vieux mythe polynésien selon lequel le cocotier est issu d'une tête d'anguille enfouie en terre par un dieu. Les indigènes modernes donnent le nom de *niu* aux graines du *makoi* (*Thes-*

*pesia populnea*) qui ont effectivement l'apparence de petites noix de coco.

On ne pouvait guère tirer des arbustes qui poussaient à l'Île de Pâques que des statuettes, des épieux et des manches d'herminette. Heureusement pour les indigènes, les courants leur apportaient parfois des bois flottés. C'était pour eux des trésors inestimables qu'ils attribuaient à la faveur de quelque ancêtre. Souvent un père de famille sur le point de mourir promettait à ses enfants de leur envoyer un arbre du royaume des ombres.

Le climat pascuan, si peu propice aux cocotiers et aux arbres à pain, fut plus favorable aux taros, aux patates douces, aux ignames, aux bananiers, aux cannes à sucre, aux ti (*Cordyline fructicosa*) et aux Curcuma (safran d'Inde) que les premiers colons y apportèrent. Ces plantes y prospérèrent et permirent à la population de s'accroître. Bien que chacune d'elles soit représentée dans l'île par une seule espèce, les Pascuans distinguent un nombre impressionnant de variétés qu'ils désignent de noms différents. Cette classification, vainement subtile, est fondée sur des détails infimes tels qu'une tache de couleur sur les feuilles, la teinte particulière de certains tubercules ou du fruit ou quelque anomalie dans la croissance. Une telle minutie dans la nomenclature est signe d'une grande familiarité avec le monde végétal et l'indice d'une longue tradition agricole. Elle est aussi l'expression de cet esprit d'observation et d'analyse que les peuples, dits primitifs, apportent souvent dans leur vision de la nature.

A moins d'un kilomètre de l'*ahu* Te Peu, la croûte de basalte est craquelée comme un pain bis que le boulanger aurait trop laissé lever. Sous cette écorce de lave s'ouvrent de vastes cavités aujourd'hui occupées par une riche végétation. Il suffit de quelques mètres pour quitter une plaine rocailleuse et noirâtre et se plonger dans un fouillis de verdure d'où, comme d'une serre, monte un relent de pourriture et de sève. C'est dans ces jardins de profondeur que les indigènes, ainsi qu'aux temps anciens, cultivent les bananes et celles de leurs plantes qui craignent la violence des vents marins.

L'Île de Pâques a été cultivée et habitée sur presque toute son étendue à l'exception peut-être de la presqu'île de Poike et de quelques zones de l'intérieur.

Aux temps anciens, elle a pu facilement nourrir de 4.000 à 5.000 habitants puisque les 628 indigènes qui forment sa population actuelle peuvent vivre à l'aise dans un district d'environ 2.500 hectares, autour du village de Hanga-roa.

La terre de l'Île de Pâques est donc fertile, mais à en louer la bonté, on risque d'oublier le labeur du fermier pascuan. Sa tâche était lourde. Il devait enlever de son champ les pierres superflues, dresser un monticule de terre pour chaque patate ou taro qu'il plantait et lutter contre l'invasion des mauvaises herbes. Ses instruments

agricoles étaient rudimentaires ; sa houe était faite d'un échelas aiguisé ou, à son défaut, d'une pierre longue et pointue. Dans cette île sans rivière ni ruisseau, il lui fallait encore conserver l'humidité de la couche végétale et empêcher le soleil de brûler les récoltes. A cet effet les champs étaient recouverts d'un mince tapis d'herbes. Quelques plantes exigeaient des soins particuliers. On faisait « souffrir » les taros en les plantant au milieu des pierres qui protégeaient leur tubercule du soleil et retenaient l'humidité. Ces sites en apparence ingrats profitaient à la plante qui devenait plus grosse et meilleure. Des sillons tracés au travers des pentes des volcans arrêtaient pour quelques instants les eaux de pluie.

Quelques plantes telles que les mûriers à papier, étaient cultivées dans des enclos en pierres sèches construits près des maisons. Ces puits plus ou moins profonds sont fréquents dans l'île. Les détritux végétaux accumulés au cours des âges ont formé un humus sur lequel s'est développée une végétation abondante. Nos guides indigènes y récoltaient des taros et des tubercules de *ti* (*Cordyline fruticosa*) qui y poussaient sans soins.

« Corps plein d'eau » était, dit-on, une grave insulte que, par jalousie, on adressait à ceux qui tiraient orgueil de la belle apparence de leurs jardins. Les implications de ce terme sont obscures, mais les Pascuans de jadis ne les considéraient pas moins comme une injure sérieuse dont ils étaient prêts à tirer vengeance dans le sang. Les circonstances qui déterminaient son emploi témoignent d'un sentiment qui se manifeste aussi sous d'autres formes : l'amour de la terre. On ne saurait en douter en lisant dans les vieux récits de voyages ces nombreuses allusions à l'ordonnance régulière des champs, à la symétrie des sillons et à leur méticuleuse propreté. Les bananeraies en quinconce offraient, semble-t-il, un spectacle tout particulièrement plaisant. Les travaux des champs n'étaient pas une corvée monotone. Ils prétaient à des joyeuses réunions entre parents et amis qui venaient offrir leur concours au chef de famille qui, à la tombée du jour, leur offrait pour leur peine un copieux repas sorti tout fumant des fours souterrains. Ce festin se terminait par des chants et des danses. Avec la venue des blancs, les Pascuans ont perdu cet élément de joie qui se mêlait harmonieusement aux tâches que la nature impose à l'homme.

Les futures récoltes étaient préservées contre le vol ou même contre l'impatience et la gourmandise de leurs propriétaires par un tabou prononcé par le roi lui-même ou par quelque prêtre de la lignée royale. Toute violation de l'interdit entraînait la mort soudaine ou une maladie qui faisait du transgresseur un objet de pitié et d'horreur. Un petit tas de pierres, quelques branches disposées d'une certaine façon prévenaient les passants du danger.

Au moment des récoltes, le tabou était levé par le haut personnage

qui l'avait imposé et les fruits des champs étaient restitués au monde profane lorsque les prémices en avaient été offertes aux dieux.

#### LE PROBLÈME DE L'EAU.

La question de l'eau potable a toujours été un problème difficile pour les indigènes. L'Île de Pâques ne possède pas de rivière et les petits ravins qui sillonnent les pentes de ses collines sont d'origine volcanique. La pluie s'infiltré rapidement dans le sol poreux et forme des nappes souterraines qui se déversent dans la mer au niveau du rivage. A plusieurs endroits de la côte on peut voir de minces filets d'eau qui exsudent des rochers. Malheureusement ces ruisseaux affluent si près de la mer que l'eau en est saumâtre. Les ancêtres des indigènes modernes ont cherché à éviter ce mélange d'eau douce et salée en dressant des murs qui forment des sortes de réservoirs ; ces précautions cependant n'ont guère amélioré la qualité de l'eau qui s'accumule au pied des parois. Les Pascuans n'y font pas attention et ils se désaltèrent dans ces points d'eau du rivage à la grande surprise des premiers navigateurs, qui s'imaginèrent que, tels des albatros, ils buvaient de l'eau de mer. Aux endroits où la côte est basse, les indigènes ont aussi creusé des puits revêtus de pierres, aujourd'hui à sec ou en partie comblés par de la boue.

Les plus grandes réserves d'eau douce sont constituées par les lacs au fond des cratères ; toutefois l'accès en est difficile et même dangereux. Aujourd'hui comme autrefois, les indigènes n'y viennent puiser de l'eau que sous l'empire d'une extrême nécessité. Seuls quelques points d'eau naturels, situés en de rares endroits (Punamarengo, Vai-tara-kai-ua), présentaient des conditions tout à fait favorables pour l'établissement de villages ; ailleurs les indigènes devaient se contenter des ruisseaux saumâtres de la côte ou de l'eau de pluie qui s'emmagasinait dans les creux des rochers ou était recueillie dans desalebasses. Des dépressions taillées artificiellement dans le rocher sont, au dire des indigènes modernes, de petits réservoirs dans lesquels leurs ancêtres captaient l'eau de pluie.

#### LES ANIMAUX DOMESTIQUES.

Le porc, le chien et la poule sont les trois animaux domestiques que les Polynésiens emportèrent avec eux dans leurs migrations. Ils ne réussirent pas toujours à les mener à bon port. Les premiers colons

de l'Ile de Pâques ont dû se trouver dans ce cas, car leurs descendants n'avaient d'autre espèce domestiquée que la poule et se montrèrent surpris et effrayés par les chiens et les porcs que les navigateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle leur montrèrent. Les poules constituaient donc une ressource alimentaire importante pour une population dont la nourriture était essentiellement d'origine végétale. Elles semblent avoir été un symbole de richesse et l'instrument d'échange par excellence dans ce système d'obligations réciproques et de cadeaux rituels qui caractérisaient l'ancienne société pascuane. Chaque nuit, les poules étaient enfermées par leurs propriétaires à l'intérieur de niches aménagées dans des plates-formes en pierres sèches, où ces volatiles étaient à l'abri du vol. Pour s'en emparer il aurait fallu déplacer les pierres de ces poulaillers, opération qui n'aurait pas manqué de donner l'alarme. Au siècle dernier, lorsque furent abandonnés la plupart des villages de l'Ile, les poules, redevenues sauvages, s'installèrent au fond des cratères, qu'elles emplissaient de leur caquet.

Le rat n'est pas un animal domestique, mais, comme la volaille, il fut introduit à l'Ile de Pâques par ses premiers colonisateurs qui s'en montraient friands. Les Pascuans modernes se souviennent encore du goût que montraient pour ces rongeurs quelques vieillards qu'ils ont connus jadis. Ils en éprouvent une certaine honte et l'épithète « mangeurs de rats » évoque, comme celle de « cannibales », l'époque barbare à laquelle ils se flattent d'avoir échappé. Les rats noirs qui envahirent l'île en même temps que Hotu-matua et ses gens ont aujourd'hui disparu devant les rats gris venus avec les bateaux européens. Cette engeance pullule dans l'île où elle fait la guerre aux poulets et dévore les provisions. Les innombrables murs en pierre sèche leur servent de repaires et ils poussent l'effronterie jusqu'à se montrer en plein midi.

## LA PÊCHE.

Les eaux autour de l'Ile abondent en poissons, notamment autour des rochers de Motu-nui et Motu-uti qui, pour cette raison, sont fréquentés par des milliers d'oiseaux de mer. Les indigènes actuels sont loin de tirer parti de toutes ces richesses et préfèrent aux poissons leur éternelle viande de mouton. Pendant notre séjour dans l'île nous n'eûmes que rarement l'occasion de manger du poisson, mais il est vrai que c'était l'hiver, saison considérée comme peu favorable à la pêche. Aux temps anciens le poisson faisait l'objet d'un tabou pendant tous les mois de l'hiver austral. La pêche aux thons jouit encore de quelque faveur et se pratique en haute mer pendant

l'été. Elle est la spécialité de quelques individus qui possèdent deux barques en commun. Les autres comptent sur leur générosité ou sur les obligations réciproques qui contraignent les pêcheurs à distribuer leurs prises.

Si la pêche n'occupe actuellement qu'une place secondaire dans l'économie moderne de l'île, il n'en était pas de même dans le passé. Preuve en est le nombre de contes et de légendes qui ont des pêcheurs pour héros, l'abondance des hameçons que l'on trouve dans les grottes et la fréquence des représentations de poissons et autres espèces marines parmi les pétroglyphes recueillis par notre mission. Pour importante que la pêche fût pour les Pascuans, elle ne l'était cependant pas autant que chez les Tahitiens ou les Marquisiens. L'Île de Pâques n'est pas entourée comme beaucoup d'autres îles polynésiennes, d'un récif de corail qui attire les poissons et facilite leur capture. Le manque de bois qui limitait le nombre de canots dont ils pouvaient disposer réduisait forcément le champ d'action des pêcheurs. Le plus souvent ils se bornaient à attraper les poissons du haut des récifs ou à faible portée du rivage. Les gros poissons étaient pris à l'aide d'hameçons en pierre dont plusieurs nous sont parvenus intacts. Leur élégance de forme et la perfection de leur polissage en font des chefs-d'œuvre de l'art néolithique. La découverte de plusieurs spécimens inachevés nous permet de reconstituer les différentes phases de leur fabrication. On cherchait un galet dont la taille et la forme naturelle suggéraient le futur hameçon. Il était alors soumis à un long et minutieux polissage jusqu'à ce qu'il eût atteint son contour définitif. La partie centrale était éliminée par le forage d'un énorme trou constamment élargi de sorte qu'à la fin il ne restait que le crochet et la hampe de l'hameçon. Cette partie de l'opération était la plus délicate et il arrivait qu'à ce moment la pierre se cassât, anéantissant ainsi des semaines d'efforts. Les nombreux hameçons brisés que nous avons recueillis près des anciens villages prouvent que de tels accidents n'étaient pas rares.

Les gros poissons se laissaient prendre à ces crochets de pierre, mais le menu fretin ou simplement les espèces de taille moyenne ne mordaient qu'à des hameçons plus délicats.

Selon la légende, les premiers habitants de l'Île, se servaient uniquement d'hameçons de pierre, avec lesquels ils ne prenaient que des thons. Les autres poissons tournaient autour de l'appât sans y toucher. Les prises étaient rares et les pêcheurs ne s'expliquaient pas leur malchance. Un héros à l'humeur fantasque, Ure, eut un rêve. Son âme se rendit dans une hutte à Tirakoka où il vit un hameçon en os pendu à un mur. L'âme retourna dans le corps qu'elle avait quitté provisoirement et lorsque au matin Ure se réveilla, il se mit en quête d'ossements humains, dont il fit un hameçon. Il rejoignit dans la journée les pêcheurs qui depuis l'aube lançaient en vain

leurs hameçons de pierre. Le succès de Ure fut immédiat. A chaque coup il ramenait un poisson, si bien que les autres pêcheurs, surpris et jaloux, le pressèrent de questions pour connaître son secret. « Comment t'y prends-tu ? lui demandaient-ils. Quel est ton appât ? » Ure répondait avec modestie : « Mais je pêche comme vous avec un hameçon de pierre ». En fin de compte, soupçonnant quelque secret, ses compagnons s'emparèrent de lui et découvrirent l'hameçon en os. Indignés de ses mensonges ils le rouèrent de coups et le laissèrent tout sanglant dans son canot.

Dans ce petit univers polynésien où les morts devenaient dieux et où tout outrage à leurs dépouilles était infligé au groupe entier, cette façon d'utiliser les ossements représentait la plus odieuse humiliation. Les fragments de fémur ou d'humérus à moitié sciés que l'on recueille dans les grottes font entrevoir un arrière-plan de guerres sanglantes, de vengeances et de profanations. L'hameçon taillé dans les os d'un ennemi participait encore de son *mana*, c'est-à-dire de son pouvoir mystique. Le guerrier qui s'en servait pouvait s'imaginer que sa victime était devenue son esclave et l'aidait à pourvoir à son alimentation, accroissant ainsi sa force. Ces effluves mystiques attiraient le poisson et créaient entre la nourriture et le mort cette étrange association qui, pour un Polynésien cannibale consacre la déchéance d'un homme ou d'un esprit.

Les pêcheurs de thons se servaient comme appâts de petits poissons appelés *ature* qu'ils broyaient entre deux pierres. La chair triturée était attachée à une pierre faisant office de plomb. Lorsque l'hameçon avait atteint la profondeur voulue, le pêcheur, d'un coup sec, dégageait l'appât et la pierre. Les thons attirés par la chair fraîche accouraient autour de l'hameçon et finissaient par se faire prendre. Parfois le pêcheur utilisait simultanément deux hameçons, l'un, petit, appâté avec de la chair d'*ature*, l'autre, plus gros, avec un *ature* entier. Une ligne était attachée à sa ceinture, l'autre à une traverse du canot par un nœud que le poisson défaisait en tirant sur la ligne. Le pêcheur lui laissait prendre du large avant de l'amener vers lui.

Ils avaient aussi une grande variété de filets, depuis les petites épuisettes jusqu'aux grandes seines, longues de 30 à 40 mètres. Selon leurs types et leurs dimensions, ils étaient destinés à attraper différentes espèces de poissons. Pour les *atures* ils se servaient de vastes poches dans lesquelles ils attiraient ces poissons en éparpillant des petits crustacés à l'orifice.

Les filets étaient faits en fibres de mûrier à papier, comme l'a révélé l'analyse microscopique d'une seine ancienne conservée au Musée national de Washington. Ce détail a son importance car il nous apprend de quelle matière étaient faites les cordes qui servaient à haler les grandes statues.



La pêche au filet a perdu beaucoup de son importance. Le manie-  
ment des grandes seines demande le concours d'un grand nombre  
d'individus et la société pascuane est trop morcelée aujourd'hui pour  
maintenir l'esprit d'équipe. C'est une des raisons pour lesquelles la  
pêche individuelle a pris le pas sur les entreprises collectives du passé.  
Ces Pascuans attrapent les langoustes qui abondent autour de l'île,  
soit de jour en plongeant le long des récifs soit de nuit à la lueur des  
torches.

Les rivages et le pied des falaises étaient visités journellement  
par les femmes ou les jeunes filles qui venaient ramasser des oursins,  
des crabes, des coquillages et des bûches de mer. Elles s'y risquaient  
aussi la nuit alors que les poissons dormaient dans les roches pour  
les attraper avec une baguette appointie. Cette pêche riveraine était  
surtout l'apanage des femmes et c'est lorsqu'elles s'éloignaient de  
la maison pour se rendre sur les récifs que leur survenaient la plupart  
des aventures que les contes et les légendes nous rapportent.

Les tortues sont devenues rares, mais plusieurs pétroglyphes les  
représentent et les légendes en font souvent mention. Nous avons  
découvert dans une grotte des ornements en écaille qui confirmèrent  
les détails que nous avons reçus à leur sujet. Quand des tortues  
étaient signalées au large de l'île, les indigènes se lançaient à leur  
poursuite dans des canots, plongeaient derrière elles et les refoulaient  
vers un filet aux mailles solides. Les Pascuans attachaient un tel  
prix aux tortues que certains édifices en pierre sèche qui se dressent  
sur le rivage étaient, dit-on, des tours de guet sur lesquelles des gar-  
diens se tenaient nuit et jour. Les chambres attenantes à ces tours  
leur servaient d'habitation.

Les ressources alimentaires des anciens Pascuans comprenaient  
donc des tubercules variés, des bananes, des cannes à sucre, du poisson  
et de nombreux mollusques.

Les bateaux des anciens Pascuans étaient construits sur le même  
modèle que ceux des autres Polynésiens, mais faute de bois, ils n'en  
avaient ni les dimensions ni la solidité. Ils étaient faits de planchettes  
cousues ensemble au prix de beaucoup de patience et d'efforts.  
La stabilité en était assurée par un balancier d'un type peu fréquent  
en Polynésie, mais qui se retrouve aux Marquises. Le flotteur était  
directement attaché à deux baguettes assujetties sur le plat-bord du  
canot. La proue et la poupe, en becs de canard, se dressaient au-dessus  
de l'eau, à la façon des bateaux de la Polynésie orientale. Ces canots  
transportaient tout au plus deux ou trois personnes. Les pagaies  
étaient d'un type très particulier : elles se composaient d'une lourde  
palette avec une haute crête médiane attachée à un manche.

A l'époque où le Frère Eyraud vint à l'île de Pâques, les indigènes  
n'avaient pas entièrement perdu le souvenir des longues pirogues  
dans lesquelles leurs ancêtres avaient traversé la mer. En 1860, leur

contact avec les Européens ayant réveillé chez eux le désir de naviguer, ils souhaitèrent pouvoir se lancer sur les vagues sans craindre de chavirer ou sans avoir à vider constamment leur esquif. C'est pourquoi ils exigèrent de leur missionnaire qu'il leur construisît sur-le-champ une grande barque. Eyraud se recusa en alléguant le manque de bois. « Du bois, s'écrièrent les indigènes, nous en avons plus qu'il ne nous en faut ». Ils se dispersèrent dans l'Ile et revinrent déposer aux pieds du charpentier, malgré lui, tous les morceaux de bois droits, tordus ou pourris sur lesquels ils avaient pu mettre la main. « Au bout de quinze jours, raconte Eyraud, les sauvages purent voir quelque chose qui ressemblait à une barque faite de cent morceaux. Je n'avais qu'une crainte, ajoute-t-il, c'était d'être choisi pour commander le nouveau et dangereux navire ».

Se rappelant que les embarcations qui s'étaient quelquefois approchées de l'Ile avaient des rameurs vêtus de chemises et de pantalons, les Pascuans songèrent à se mettre en uniforme. Naturellement, Eyraud dut fournir les costumes et ce fut là une nouvelle occasion de le dévaliser. Voici, conté par lui, le récit du lancement de cette barque nationale :

« Traînée brutalement à travers les pierres, la barque arriva bien vite sur le bord de la mer. C'était le moment décisif. Chacun veut mettre la main à l'œuvre et contribuer à l'opération si longtemps attendue. Mais hélas... à mesure que la barque entrait dans la mer, la mer entrait dans la barque... Adieu promenades, excursions et expéditions de tout genre... La pirogue nationale avait sombré. »

Les cinq ou six canots que les indigènes de Hanga-roa possédaient au XVIII<sup>e</sup> siècle leur permettaient de gagner certains endroits en mer qu'ils déterminaient grâce à des points de repère sur le rivage. L'un d'eux était la statue en pierre Pou-haka-nononga que le *Mercator* enleva à la fin de notre séjour et qui aujourd'hui orne l'une des salles du Musée royal du Cinquantenaire à Bruxelles. Un lien d'ordre magique existait entre cette statue et les bancs de thons vers lesquels elle guidait les pêcheurs, ce qui faisait dire à l'un de nos informateurs que la statue était la « divinité des thons ».

#### LA CUISSON DES ALIMENTS.

La pénurie de bois pose le problème du feu. On s'est demandé d'où les indigènes tiraient le combustible nécessaire à la cuisson des aliments. Tout comme aujourd'hui, les anciens Pascuans brûlaient des brindilles, des tiges de canne à sucre, des feuilles et des troncs secs de bananier. Ils produisaient le feu par la méthode classique en Océanie : une baguette, à laquelle on imprimait un mouve-

ment de va-et-vient dans une rainure ouverte le long d'une pièce de bois tendre. Après une ou deux minutes, la sciure accumulée à l'extrémité du sillon commençait à fumer et à luire. Il suffisait alors d'en approcher une matière aisément inflammable.

Les aliments étaient cuits à la mode polynésienne dans un *umu*, c'est-à-dire une fosse dans laquelle on allumait un feu. On y faisait chauffer des pierres que l'on retirait lorsqu'elles avaient atteint une haute température. Le fond de la fosse était alors tapissé de feuilles de bananier et on y déposait les aliments que l'on couvrait d'abord de pierres, puis de feuilles et enfin de terre. Quelques heures plus tard, les aliments étaient déterrés. Ils étaient cuits à point sans que les viandes n'aient rien perdu de leur suc. Les anciens fours fort nombreux près des sites archéologiques, sont revêtus de quatre à cinq dalles qui évitent le contact direct de la fournée avec le sol.

L'*umu* figure dans toutes les descriptions de banquets et de fêtes. C'est dans de tels fours que l'on préparait les quartiers de viande prélevés sur les cadavres des ennemis.

Le goût des aliments cuits ainsi à l'étouffée est excellent et a souvent été vanté par les voyageurs, mais la cuisine pascuane, comme celle de beaucoup de Polynésiens, se ressent du manque de sel. Les indigènes, qui absorbent le sel nécessaire à leur organisme dans l'air marin ou dans les algues qu'ils mangent crues, n'éprouvent pas le besoin d'assaisonner leurs mets.

Le P. Zumbhom, l'un des premiers missionnaires, nous a fait le récit d'un banquet offert suivant l'étiquette ancienne. Il y avait été convié par un des grands chefs d'Hotu-iti qui, en dépit de son hostilité envers le Christianisme, ne voulait pas faire moins que les autres chefs.

Quelques jours auparavant, l'hôte avait envoyé une partie de ses gens à la pêche et d'autres aux champs pour en rapporter des patates, des bananes, des cannes à sucre et des poulets. Il avait fait creuser un grand four qu'on alluma le matin du jour où la fête devait avoir lieu. L'étiquette exigeant que les invités prissent place sur des pierres autour du four, ils durent s'y conformer malgré leur désir de se reposer à l'ombre. L'hôte leur demanda s'ils étaient prêts à commencer et sur leur réponse affirmative, il donna un signal à une dizaine d'hommes qui se précipitèrent vers la fosse, enlevèrent la terre et l'herbe qui couvraient les aliments et allèrent déposer les meilleurs morceaux sur les nattes aux pieds des invités d'honneur. D'autres morceaux de choix furent apportés au chef et à ses amis. Les convives européens furent saisis d'étonnement par l'adresse et la rapidité avec lesquelles les poulets furent engloutis par leurs hôtes. Ils remarquèrent avec surprise que personne ne buvait d'eau, mais que l'on se rafraîchissait en suçant des cannes à sucre. Le reste de l'assistance ne participait pas au banquet, mais rivalisait de zèle à faire le service.

Ce n'est que lorsque le chef les y encouragea qu'ils se jetèrent sur les reliefs du repas. L'appétit bestial dont ils firent preuve était sans doute un spectacle dont les chefs présents s'amusaient, et pour leur plaire les sujets exagéraient leur voracité.

Au cours de ce festin, un des chefs présents se plaignit de ce que son rang eût été méconnu et de ce que l'étiquette eût été violée à son égard. Ses gens prirent son parti et ces débats finirent par dégénérer en dispute violente ; finalement le calme fut rétabli et seules quelques patates furent perdues. Le repas fut suivi de jeux et de danses auxquels les invités assistèrent, mollement assis dans l'herbe à l'ombre d'un rocher.

Ni les femmes ni les enfants n'étaient admis à ces ripailles. Si quelque plat de choix, tel que poisson ou poulet, était servi, il ne leur en restait que les reliefs.

#### L'HABITATION.

Avant que les missionnaires n'aient rassemblé les Pascuans à Hanga-roa, il n'y avait pas de village à proprement parler dans l'île. Les indigènes vivaient dans des huttes isolées ou dans des hameaux minuscules. Le plan des anciennes huttes se dessine encore sur le sol grâce aux assises en pierre qui en étaient les fondements. Ce sont des dalles en basalte, d'égale grosseur, plantées sur chant, selon un ovale ou une ellipse. Des trous pratiqués à intervalles irréguliers à la surface supérieure de ces assises recevaient des baguettes et des tiges de ti (*Dracena terminalis*) qui formaient à la fois montants et chevrons. Ils étaient fixés à une mince poutre faîtière et, en se croisant avec le montant opposé, formaient des séries d'arceaux dont la hauteur diminuait à partir du centre. Cette faible armature était recouverte de nattes et de gerbes de joncs soigneusement imbriquées. Ces habitations avaient vaguement l'apparence de bateaux reposant sur le sol, la quille en l'air. La porte qui s'ouvrait sur l'un des longs côtés était précédée de quelques dalles qui supportaient un petit porche ou vestibule. Des statuettes en pierre ou en bois se dressaient parfois près du seuil. Pour pénétrer par cette ouverture, il était nécessaire de ramper. Des nattes en joncs, des oreillers en pierre et des calebasses contenant tous les petits trésors familiaux constituaient tout le mobilier. Pendant la journée, ces huttes étaient généralement vides, mais le soir on s'y entassait pour dormir. L'atmosphère devenait rapidement étouffante et le sommeil était constamment interrompu par les cris des enfants et les allées et venues des occupants.

Comme les habitants aimaient à se tenir devant leur maison, l'accès

et les abords immédiats étaient souvent pavés de gros galets et parfois décorés de petits morceaux de corail.

Les huttes avaient en moyenne de 10 à 15 mètres de longueur et étaient larges de 1 m. 50 à 2 mètres, mais certaines étaient beaucoup plus grandes. Celle qui fut visitée et décrite par les membres de l'expédition de La Pérouse mesurait près de 100 mètres de longueur sur 10 de largeur et abritait 200 personnes. Nous avons trouvé les assises d'une maison dont le grand axe était d'environ 40 mètres.

La fragilité et la rusticité de ces demeures nous paraît peu en harmonie avec la masse imposante des mausolées et des statues. Les indigènes auraient pu suppléer au manque de bois en utilisant la pierre comme ils l'ont fait à Orongo. Ce contraste résulte d'une conception du confort différente de la nôtre et aussi d'habitudes traditionnelles qui remontent au temps où les ancêtres des Pascuans vivaient sur des îles à flore plus riche. Si peu imposantes qu'elles fussent, ces huttes n'en témoignaient pas moins d'une ingénieuse adaptation aux maigres ressources du milieu.

De simples hangars, élevés près des fours, tenaient lieu de cuisines.

Faut-il considérer comme des habitations permanentes les chambres souterraines que l'on trouve en divers points de l'île près des anciens mausolées ? Leur destination première n'est pas connue des indigènes modernes qui les décrivent comme des lieux de refuge dans lesquels femmes et enfants s'enfermaient en temps de guerre. Cette interprétation est pour le moins sujette à caution ; en effet, comment ces caves dont rien ne dissimulait l'entrée pouvaient-elles devenir des cachettes sûres ? La chambre souterraine, qui est située derrière l'*ahu* Vai-mata, est la mieux conservée et la plus belle de l'île. Son emplacement est signalé par un renflement pavé près duquel s'ouvre un couloir, revêtu de dalles bien polies, mais fort étroit conduisant dans une salle assez vaste formée par une grotte naturelle qui a été prolongée par des murs à maçonnerie très soignée.

La Pérouse décrit une chambre du même type qu'il visita près de l'*ahu* de Hanga-roa. M. Bernizet qui y pénétra nous dit que les indigènes y déposaient leurs provisions, leurs outils, du bois et en général, tout ce qu'ils possédaient.

Les nombreuses grottes de l'île ont souvent été converties en habitations temporaires ou permanentes comme l'attestent les plates-formes qui ont été aménagées sur les côtés pour servir de lits. Certaines de ces cavernes ont un aspect impressionnant. Celle de Punamarengo, la plus étrange de toutes, est une des curiosités locales. Elle s'ouvre dans une masse de scories rougeâtres et communique avec plusieurs chambres souterraines par divers couloirs. Les salles de ce palais naturel contenaient des squelettes et comme si

l'atmosphère n'en eût pas été suffisamment tragique, l'air comprimé par les vagues qui s'infiltraient dans les porosités faisait entendre des grondements inquiétants.

Quelques Pascuans vivaient en troglodytes dans les interstices des rochers ou sous des corniches qu'ils aménageaient en étroites cellules. Des statues écroulées sur le plan incliné des mausolées sont devenues la toiture de réduits qui ont été habités pendant des périodes plus ou moins longues.

## LE VÊTEMENT ET LA PARURE.

Les hommes n'avaient pour tout vêtement qu'une large ceinture en écorce battue dont une extrémité passée entre les jambes retombait sur le bas-ventre. Pour se défendre du froid ou simplement par souci d'élégance, ils jetaient sur leurs épaules une cape rectangulaire teinte avec de la poudre de Curcuma. Les femmes portaient une ceinture semblable et parfois une courte jupe. Elles aimaient aussi s'envelopper dans une cape en écorce.

Les cheveux flottaient librement sur les épaules ou étaient noués en toupet sur le haut de la tête. Il en était de même pour les femmes dont la chevelure ramassée en chignon est comparée à une nageoire de poisson dans un chant d'amour :

*Jeune fille, tu te meurs d'amour.*

*Tu es un crabe qui vit sous la mausolée Akurenga,*

*Tu es un poisson à chignon.*

*Tu te diriges vers le rivage,*

*Petit poisson, ô mon amie !*

*Il y a là-bas des algues*

*Bonnes pour te nourrir.*

Le souci de l'apparence ne trouvait à s'exprimer ni dans le vêtement ni dans la coiffure, mais dans le tatouage qui faisait du corps de certains hommes une véritable œuvre d'art. Loti et d'autres voyageurs ont reproduit les motifs que les Pascuans tatouaient sur leur personne. Par leur variété, par leur complexité et leur arrangement imprévu et ingénieux, les tatouages pascuans le cèdent à peine en valeur artistique à ceux des Marquisiens et des Maori, peuples qui ont poussé cet art à sa plus haute perfection.

Le style de ce tatouage se caractérise par l'importance accordée aux surfaces pleines de forme géométrique qui s'étendent sur le visage et d'autres régions du corps. Une autre de ses particularités est l'usage fréquent de motifs réalistes, représentant des oiseaux,

des plantes ou des instruments. L'indigène dont Stolpe releva le tatouage, portait sur un bras la scène de l'enlèvement de la statue d'Orongo par les marins du *Topaze*. Des lignes perpendiculaires et serrées tatouées sur les cuisses et les jambes donnaient à beaucoup d'indigènes l'apparence de porter des bas ou des hauts-de-chausse.

Ces œuvres d'art étaient produites par des experts qui prêtaient leurs services à ceux qui avaient le moyen de les entretenir. Le rang et l'aisance d'un individu étaient souvent indiqués par l'étendue et la beauté des motifs dont sa peau était couverte. L'opération était lente et s'effectuait à intervalles de plusieurs années. Pour que le tatouage fût parfait à l'âge adulte, on devait le commencer de bonne heure, généralement à huit ans. Les « experts en tatouage » avaient pour instruments un petit rateau en os qu'ils tapotaient avec un maillet pour l'enfoncer dans l'épiderme. La substance colorante était du charbon fait avec des tiges de ti, auquel on mêlait du suc de poporo (*Solanum nigrum*). Ces séances étaient douloureuses et certains enfants étaient incapables de les supporter, telle Viriamo dont le tatouage resta inachevé. Les motifs du tatouage pascuan nous sont connus surtout par deux images en tapa qui figurent au Peabody Museum de Harvard.

Les effets du tatouage étaient rehaussés par des peintures corporelles pour lesquelles on utilisait des terres rouges, blanches et grises et surtout de la poudre extraite du Curcuma. La faveur dont cette racine jouissait tient non seulement à la couleur orange qui en est tirée, mais aussi à son parfum. L'odeur qui s'en dégage est des plus agréables pour un Polynésien, mais les Européens y sont insensibles. Les effluves parfumés des Curcuma du Rano-raraku attirèrent jadis deux femmes-esprits qui vivaient *i te hiva*, en terre étrangère, et qui s'envolèrent vers l'Île de Pâques pour connaître ces plantes merveilleuses. Le mythe ajoute que ce sont elles qui apprirent aux ancêtres des Pascuans la méthode délicate par laquelle on prépare la fameuse poudre de *pua*.

Le rouge et le noir étaient les couleurs favorites des hommes. Ils s'en barbouillaient le visage ou faisaient alterner ces deux couleurs. Ceux qui étaient noircis de la tête aux pieds causèrent une impression très vive aux premiers Européens qui les virent.

L'Île de Pâques aurait pu être appelée la « Terre des hommes aux longues oreilles ». Les indigènes que décrivent les premiers navigateurs avaient le lobe de l'oreille largement perforé pour y introduire un lourd ornement en vertèbres de requin ou en bois. Cette mode se perdit à l'époque où la civilisation indigène disparut, et les derniers vieillards aux oreilles déformées moururent au début de ce siècle. Les indigènes attribuèrent à juste titre aux « hommes aux longues oreilles » la construction des monuments de leur île et expliquèrent la décadence dans laquelle ils étaient tombés par l'extermination

des « Longues oreilles » par un peuple « aux petites oreilles ». Ce thème mythique est donc récent et l'on ne doit pas en conclure que les indigènes modernes sont les descendants d'envahisseurs qui firent la guerre aux « longues oreilles ».

Les plus beaux ornements étaient des diadèmes en plumes de coq aux formes et aux couleurs variées et surtout des casques en joncs couvert de mosaïques de plumes. Les femmes se coiffaient d'étranges chapeaux en vannerie, larges et arrondis sur les côtés et relevés en pointes aux deux extrémités.

Les anciens Pascuans avaient la passion des couvre-chefs et pour la satisfaire ils s'exposèrent aux repréailles des Européens dont ils volaient les chapeaux. Ce goût prenait même parfois des formes comiques. Eyraud raconte dans une de ses lettres qu'il n'était objet dont ils ne fissent une coiffure. Calebasse, demi-melon, carcasse d'oiseau, tout leur était bon. On vit même un indigène qui arborait fièrement sur sa tête deux seaux emboîtés l'un dans l'autre. Mais le cas le plus amusant fut celui d'un homme qui, ayant découvert un soulier, s'en chaussa littéralement le crâne. Ces fantaisies vestimentaires prirent fin après la période d'assimilation.

Le portrait d'un ancien Pascuan en tenue de fête n'est complet que si l'on énumère les ornements en bois dont il se parait. S'il était noble et riche, il suspendait sur sa poitrine un large croissant dont les cornes sculptées représentaient des personnages barbus ou des coqs (*rei-miro*). D'autres s'attachaient aux épaules, des *tahonga*, sortes de « cœurs » en bois dans lesquels on a voulu reconnaître des noix de coco stylisées.

Ces déploiements de richesses n'ont jamais été contemplés par un voyageur européen. Nous les connaissons par les récits des indigènes modernes et par les spécimens qui sont parvenus dans nos Musées.

Tepano se plaisait à énumérer ces trésors en bois. Il courait à leur sujet les mêmes légendes que pour les tablettes. Pendant notre séjour, plus d'un Pascuan, à la suite d'un songe, se mit à la recherche de grottes pleines de *rei-miro*, de *tahonga* et de statuettes, car les rêves de richesse s'alimentent encore du souvenir de ces parures en bois.

#### TECHNIQUE ET ARTS.

Nous avons accompagné l'ancien Pascuan aux champs et en mer ; nous avons décrit sa demeure et son costume. Il nous reste encore à le connaître dans ses activités créatrices.

Les matières premières dont il pouvait tirer parti étaient en nombre



limité, dans une île riche seulement en pierres volcaniques. Les colons, à qui échet ce maigre héritage, durent connaître des jours d'inquiétude et de découragement en se voyant privés de la plupart des espèces végétales dont dépendaient leurs techniques fondamentales. La pauvreté du milieu créait pour eux des problèmes qu'il leur fallait résoudre sous peine d'appauvrir leur culture traditionnelle et de renoncer à ses biens les plus nécessaires.

Voici, entre autres, quelques-unes des difficultés qui s'offrirent à eux. Dans les îles de la Polynésie centrale ou orientale dont ils provenaient, les ancêtres des Pascuans tressaient leurs paniers et leurs nattes avec des feuilles de pandanus ou de cocotiers. A l'île de Pâques, non seulement ces ressources leur faisaient défaut, mais encore ils manquaient de substituts directement disponibles. Ils se tirèrent de l'impasse avec beaucoup d'ingéniosité : les feuilles de bananiers furent coupées en lanières qu'ils entre-croisèrent selon leurs techniques de vannerie pour en faire des sacs et des paniers. Ces brins ne se prêtaient pas toutefois à la fabrication de grandes nattes qui leur servaient de lits et dont ils avaient besoin pour couvrir leurs huttes. Ils eurent recours aux joncs qui poussent au fond des cratères, mais ne pouvant les tresser, ils les cousirent avec du fil.

Les colons réussirent à implanter dans l'île le mûrier à papier (*Broussonetia papyfera*) et purent alors continuer à fabriquer leurs étoffes avec son écorce. Ils préféraient celle des jeunes tiges qu'ils faisaient macérer dans l'eau après en avoir gratté la surface rugueuse avec un couteau d'obsidienne. Ces bandes d'écorce étaient ensuite battues avec un maillet en bois sur de gros galets polis. Contrairement aux autres Polynésiens qui raccordent les différentes pièces par simple battage, les Pascuans les cousaient ensemble avec des aiguilles en os. Ils en faisaient ainsi des étoffes relativement épaisses et solides.

La nature n'a favorisé les Pascuans qu'en un domaine : elle les a richement pourvus en obsidienne. Grâce à ce verre volcanique, les indigènes ont su se procurer des couteaux, des poinçons et des armes fort efficaces et d'une fabrication aisée. Les *mata* ou pointes de javelines qu'on trouve par centaines à la surface du sol, ont la forme caractéristique d'as de pique, aux bords arrondis et tranchants. Les exemplaires inachevés ou brisés qui abondent aux alentours de la carrière du Mont Orito nous montrent les différentes phases de leur fabrication : un gros éclat d'obsidienne était détaché d'un seul coup de marteau d'une plaque de l'objet à l'état brut. Il acquérait sa forme définitive par une série de retouches pratiquées avec un instrument en os, qui servait à faire sauter des éclats moindres par des pressions habilement dirigées.

Le prix que les Pascuans attachaient au moindre morceau de bois se reflète dans leur folklore et dans certains incidents observés par

les premiers navigateurs. Les nageurs qui se hasardèrent à monter à bord de la *Vénus* de l'amiral Du Petit-Thouars réclamaient des planches à grands cris ; craignant de n'être compris, ils usaient de mimiques extraordinaires et affectaient un grand dédain pour tout autre présent, refusant même les aliments et les boissons qui leur étaient offerts.

Lorsque notre informateur Tepano n'avait rien à faire, il allait chercher son herminette et se mettait à tailler une bille de bois qui devenait quelque monstre ou simplement un personnage aux côtes saillantes. Ses outils, bien qu'il prétendît les avoir hérités d'un sculpteur célèbre, étaient en bon acier poli. Il se refusait à croire que ses ancêtres aient pu tailler le bois avec des herminettes en pierre dont pourtant il avait ramassé des spécimens en grand nombre. Les Pascuans de notre époque sont tout prêts à admettre que les grandes statues en tuf ont été obtenues à l'aide de haches et de maillets en pierre, mais l'opération leur paraît impossible dans le cas des images en bois. Les productions des indigènes modernes se ressentent de l'usage du fer et elles n'ont ni le fini, ni le poli des images péniblement dégagées d'un tronc de toromiro à l'aide d'une herminette en basalte.

Nous avons souvent vu naître sous nos yeux ces images en bois qui sont les dernières survivances de l'art pascuan. Le premier geste du sculpteur est de vérifier le tranchant de son herminette ; puis, à coups réguliers, il fait voler les copeaux jusqu'à ce qu'il ait éliminé la matière superflue et obtenu une ébauche. L'artiste modérant alors la force de ses coups, travaille par touches rapides et précises jusqu'au moment où sa création acquiert son aspect final. La statue, jusqu'ici sans regard, est alors pourvue d'yeux : la cornée est un anneau d'os, la pupille un tétraèdre d'obsidienne. La dernière phase est le polissage de la pièce et l'élimination des petites facettes qui la couvrent.

Jadis, tailler une image était une occupation absorbante et agréable dont on prolongeait la durée. On n'avait pas à craindre de manquer de statues à vendre lors de la visite éventuelle d'un bateau. L'image que l'artiste façonnait était appelée à devenir le tabernacle d'un esprit ou un ornement qu'il portait au cou lors des fêtes. Ce but n'explique cependant ni la patience ni la minutie du travail qui provient d'un sentiment plus profond : la joie de créer une œuvre parfaite.

Ce même souci de la perfection caractérise les travaux en maçonnerie. Un marteau de pierre sans manche est un instrument bien fruste pour faire d'un bloc de basalte une dalle polie, qui puisse s'ajuster exactement à sa voisine. Des équipes d'obscurs ouvriers ont consacré de longues journées, des mois peut-être, à cette ingrate besogne. Le résultat en fut ces quelques joyaux d'architecture primitive qui,

comme l'*ahu* Vinapu' présentent une surface aussi unie qu'une plaque de marbre.

Les arts et les métiers qui viennent d'être passés en revue appartenaient presque tous à un passé révolu. Ils n'ont pas entièrement disparu, car il en est demeuré une certaine tradition artisanale que les Pascuans ont adaptée à d'autres techniques. Dans la faveur dont jouit la menuiserie, on peut reconnaître le respect qui jadis entourait le sculpteur sur bois travaillant cette matière précieuse.

Les arts et les métiers qui viennent d'être passés en revue appartenaient presque tous à un passé révolu. Ils n'ont pas entièrement disparu, car il en est demeuré une certaine tradition artisanale que les Pascuans ont adaptée à d'autres techniques. Dans la faveur dont jouit la menuiserie, on peut reconnaître le respect qui jadis entourait le sculpteur sur bois travaillant cette matière précieuse.

Les arts et les métiers qui viennent d'être passés en revue appartenaient presque tous à un passé révolu. Ils n'ont pas entièrement disparu, car il en est demeuré une certaine tradition artisanale que les Pascuans ont adaptée à d'autres techniques. Dans la faveur dont jouit la menuiserie, on peut reconnaître le respect qui jadis entourait le sculpteur sur bois travaillant cette matière précieuse.

Les arts et les métiers qui viennent d'être passés en revue appartenaient presque tous à un passé révolu. Ils n'ont pas entièrement disparu, car il en est demeuré une certaine tradition artisanale que les Pascuans ont adaptée à d'autres techniques. Dans la faveur dont jouit la menuiserie, on peut reconnaître le respect qui jadis entourait le sculpteur sur bois travaillant cette matière précieuse.

Les arts et les métiers qui viennent d'être passés en revue appartenaient presque tous à un passé révolu. Ils n'ont pas entièrement disparu, car il en est demeuré une certaine tradition artisanale que les Pascuans ont adaptée à d'autres techniques. Dans la faveur dont jouit la menuiserie, on peut reconnaître le respect qui jadis entourait le sculpteur sur bois travaillant cette matière précieuse.

## CHAPITRE V

### UNE SOCIÉTÉ CANNIBALE

Si l'on demande à n'importe quel habitant du village de Hanga-roa : « Quelle est ta tribu ? », il répondra sans hésiter : « Marama, Tupahotu, Nga-ure ou Miru », même si son père est Anglais ou Chilien. Si on le presse, il donnera l'affiliation tribale de sa mère et même celle de ses grands-parents et indiquera sur le terrain les limites approximatives du territoire ancestral. Il y a trente ans, quelques vieillards étaient encore capables d'énumérer les sous-tribus de chaque district et de donner le nom de leurs sanctuaires respectifs.

C'est malheureusement à ce point que s'arrête notre connaissance de l'organisation sociale de l'Île de Pâques, telle qu'elle existait il y a moins de cent ans.

Le sens de la hiérarchie, les liens familiaux et tribaux furent brisés d'abord par le chaos qui suivit la brusque disparition d'une partie de la population en 1863, puis par les épidémies qui réduisirent les habitants de l'Île à une poignée. La concentration des survivants dans le village de Hanga-roa, après leur conversion au christianisme, détruisit tout vestige de l'ancien ordre social. Seul le patriotisme tribal fut assez fort pour se maintenir sous une forme atténuée dans la mémoire des indigènes modernes.

Une liste de noms, des frontières géographiques et de vagues allusions dans des légendes sont peu de chose pour ressusciter un système politique et social d'une certaine complexité. C'est assez cependant pour en deviner les traits fondamentaux.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la population de l'Île de Pâques était divisée en dix tribus ou *mata* dont les membres se considéraient comme les descendants d'ancêtres éponymes qui, à leur tour, étaient regardés comme les rejetons du premier roi, Hotu-matua.

L'histoire légendaire rapporte qu'Hotu-matua sur le point de mourir, partagea l'Île entre ses fils. L'aîné, Tuu-maheke, hérita le titre d'*ariki-mau* (roi) et reçut la portion de la côte comprise entre Anakena et le mont Teatea ; Miru eut les terres entre Anakena et Hanga-roa ; Marama, la rive sud d'Akahanga à Vinapu ; Koro-orongo,

les champs de lave autour du Rano-raraku ; Hotu-iti devint le maître de toute la partie orientale de l'Ile ; enfin, Raa dut se contenter des territoires situés au nord et à l'est du mont Teatea. Dans cette distribution qui assignait à chaque tribu son district héréditaire, les Hau-moana ne figurent pas encore, mais dans la liste des rois, on en trouve un de ce nom, qui semble bien avoir été le héros éponyme de cette tribu.

Quelques tribus nouvelles se formèrent à diverses époques en brisant les liens qui les rattachaient à une autre tribu dont ils n'étaient qu'une subdivision. Une famille en se ramifiant pouvait donner naissance à une sous-tribu qui, tôt ou tard, revendiquait son indépendance. Un exemple de cette segmentation nous est suggéré par le mythe d'origine des Raa et des Hamea qui habitaient sur le territoire des Miru.

« Au cours d'une de leurs guerres avec les Tupa-hotu, la tribu des Miru, taillée en pièces, subit des pertes considérables. Deux jeunes gens, Taka et Parapuna, réussirent à échapper au carnage ainsi que l'épouse de Taka qui était enceinte. Lorsqu'elle fut sur le point d'accoucher, son mari et son beau-frère la conduisirent chez une cousine qui vivait en territoire ennemi. Lorsque sa femme fut rétablie, Taka la céda à Parapuna pour qu'il pût à son tour engendrer un enfant. Ils se la repassèrent ainsi chaque année jusqu'à ce que les deux frères eurent d'elle un grand nombre de fils et de filles qui devinrent respectivement les ancêtres des Raa et des Hamea. C'est pour cette raison que ces deux tribus se considéraient comme étroitement apparentées entre elles et avec les Miru dont leurs ancêtres étaient issus. »

Les Tupa-hotu, les Ureohei et les Koro-orongo n'avaient pas de districts qui leur fussent propres, mais étaient éparpillés au hasard dans la région dite d'Hotu-iti, dans l'est de l'Ile. Ce nom géographique est aussi celui du fils cadet de Hotu-matua et l'on peut se demander s'il n'était pas l'éponyme d'une tribu qui, plus tard, se scinda pour en former trois autres. Cette hypothèse expliquerait le terme collectif d'Hotu-iti employé pour ces trois tribus et leur étroite association dans un seul et même district.

La géographie politique de l'Ile était compliquée du fait qu'à l'époque historique, les membres d'une tribu ne résidaient pas uniquement sur le territoire ancestral. Par exemple, de nombreuses familles Miru vivaient sur le district des Marama. Cette inter-pénétration d'une tribu par une autre, si surprenante qu'elle puisse nous paraître, s'explique par des mariages et par le système d'adoption qui permettait aux enfants de conserver des droits sur les terres de leur père véritable ou d'hériter de leur mère. Des vaincus cherchant refuge auprès de voisins étaient autorisés à s'établir chez ceux-ci tout en conservant leur affiliation à leur tribu. L'Ile de

Pâques était un univers trop minuscule pour qu'en dépit des haines et des hostilités réciproques, les groupes pussent se maintenir dans des cloisons étanches.

Le territoire tribal était divisé entre les descendants de divers ancêtres qui se groupaient pour former des *mata-iti*, c'est-à-dire des sous-tribus qui correspondaient aux *hopu* des Maoris. Les terres appartenant aux *mata-iti* étaient des domaines étroits qui partaient du rivage et s'étendaient vers le centre de l'île. Les parties voisines de la mer étaient les plus peuplées et aussi les plus importantes au point de vue économique. A mesure que l'on s'approchait du milieu de l'île, le sol perdait de sa valeur et l'on se souciait moins des limites de chaque propriété. L'*uta*, c'est-à-dire le milieu de l'île, était laissé aux vaincus qui, dépossédés de leurs terres, y vivaient misérablement loin de l'océan et de ses ressources. C'était aussi le domaine des esprits.

Le lien entre la sous-tribu et son territoire était symbolisé par la présence d'un *ahu* qui se dressait près du rivage et était à la fois le cimetière du groupe et son sanctuaire commun. Ces mausolées ruinés qui se succèdent les uns après les autres autour de l'île, sont les dernières expressions tangibles des droits que les anciennes sous-tribus, aujourd'hui disparues, avaient sur le sol. Le grand mausolée d'Anakena appartenait à la sous-tribu des Honga qui donnait ses rois à l'île.

Jadis les indigènes avaient tendance à habiter en commun dans de grandes huttes. Aujourd'hui encore, bien que les maisons modernes soient de dimensions modestes, il n'est pas rare d'y trouver en plus du propriétaire et de sa famille, ses frères et ses cousins. Cette cohésion est révélatrice d'un type d'organisation familiale appelée la grande famille indivise. Elle pouvait se composer de plusieurs frères habitant ensemble avec leurs femmes ou leurs enfants ou de diverses familles appartenant à des générations différentes mais groupées autour du grand-père ou de l'arrière-grand-père. C'est sans doute ce personnage, chef et représentant de cette unité sociale, qui était salué du titre de *tangata-honui* (homme respectable, homme d'importance).

Le rôle de la grande famille indivise dans le cadre social ne nous est pas connu. Par analogie avec le reste de la Polynésie, nous pouvons supposer qu'elle possédait des terres en commun et que ses membres coopéraient aux travaux agricoles et à la pêche. La guerre les réunissait en un seul bloc. Les légendes nous ont transmis comme un écho de cette solidarité familiale. Dans les récits de bataille nous voyons toujours les frères agir de concert ou se prêter mutuellement assistance.

## LES DEUX CONFÉDÉRATIONS.

Au-dessus des tribus, des sous-tribus et des grandes familles qui formaient l'ossature de la société, il existait une organisation plus large d'origine politique. Les dix tribus ou *mata se* (répartissaient en deux groupes qui, probablement, n'étaient autres que deux confédérations hostiles. Les tribus de l'ouest et du nord-ouest étaient désignées généralement comme les gens du Tuu, du nom d'un cône volcanique près de Hanga-roa. Elles étaient aussi connues, pour des raisons obscures, comme les « grandes tribus » (*mata-nui*). Les tribus de l'est ou « petites tribus » apparaissent dans les légendes historiques comme les « gens de Hotu-iti ».

Ce dualisme était probablement l'expression et la conséquence d'un état de guerre constant entre les tribus installées aux deux extrémités de l'île. Les légendes font souvent allusion aux haines et aux guerres des Tuu contre les Hotu-iti dont les luttes se poursuivirent pendant de nombreuses générations avec des fortunes diverses. Le vainqueur unifiait l'île jusqu'au moment où les vaincus se sentaient assez forts pour reprendre le combat. Cet antagonisme séculaire finit par se manifester dans la vie religieuse. Les lieux sacrés communs à toutes les tribus furent divisés en deux portions correspondant à ces deux fractions de l'île. Le rocher de Motu-nui était, par exemple, partagé en deux par une statue qui servait de borne. Au cours de la fête nationale de l'homme-oiseau, les chanteurs de l'est refusaient de réciter leurs chants sacrés en compagnie de ceux de l'ouest.

## LA HIÉRARCHIE SOCIALE.

Le sentiment de hiérarchie, tel qu'il se manifestait jadis, est entièrement mort. Cependant, il y a un siècle, cette société était tout aussi rigoureusement stratifiée qu'en Nouvelle-Zélande et aux îles de la Société. Au sommet de l'échelle se trouvait l'*ariki-mau*, ou grand chef, celui que nous appelons le roi de l'île. Après lui venaient, dit-on, les prêtres (*ivi-atua*) et les *ariki-paka* ou nobles. Ce dernier titre est aujourd'hui donné à tous les membres de la tribu des *Miru* sans distinction. Il semble pour le moins singulier que tous les individus au sein d'une tribu aussi vaste fussent salués du titre de « chefs » alors qu'il n'est jamais question d'un *ariki* dans une autre tribu. Il y a là une anomalie contraire aux traditions polynésiennes. Pour résoudre cette contradiction, j'ai souvent cherché à expliquer à nos informateurs que, à mon avis, tous les *Miru* ne pouvaient pas être nobles, mais

une telle supposition fut toujours repoussée avec indignation. « Tous les *Miru* sont des *ariki-paka* et eux seuls l'étaient ». En un sens, les *Miru* étant de la tribu du roi et descendants de Hotu-matua, pouvaient prétendre à un titre de noblesse mais comment interpréter l'absence d'*ariki* dans les autres tribus ? Le seul parallèle que l'on trouve en Polynésie d'un tel système nous est fourni par la tribu des *Nga-ariki* de Mangaia : tous les prêtres de cette île devaient appartenir à cette tribu. Quoi qu'il en soit, la position des nobles dans la société pascuane est loin d'être claire. Au témoignage d'un missionnaire, ils occupaient dans l'ordre social une place secondaire par rapport aux prêtres, mais ceux-ci étaient sans doute recrutés dans leur classe.

Les *mata-to'a* ou guerriers venaient en quatrième lieu. Tout au bas de l'échelle sociale nous trouvons les *kio*. Ce mot qui peut se traduire, selon les cas, par « vaincus », par « serviteurs » ou par « fermiers », était appliqué aux individus placés dans une position subalterne. Les artisans, techniciens ou experts qui étaient groupés en corporation tenaient un rang distingué, mais que nous ne pouvons situer exactement dans l'état de nos connaissances.

Cette gradation en classes sociales devient trompeuse lorsqu'il s'agit du pouvoir politique. Les *mata-to'a* n'étant pas nobles, n'étaient donc pas sur le même rang que le roi ou les *ariki*, mais ils n'en étaient pas moins les détenteurs de l'autorité. Dans les pages suivantes nous chercherons à préciser les fonctions et les prérogatives de chacune de ces classes.

## LE ROI.

Un jour, alors qu'avec Tepano nous examinions un pétroglyphe représentant des tortues, nous lui demandâmes si on continuait à en faire la pêche comme autrefois, il nous dit, la voix teintée de mélancolie : « Les tortues ont cessé de venir ici depuis que les rois sont morts ». Puis il ajouta : « Beaucoup d'autres choses ont disparu avec les rois. Il y avait jadis une variété d'igname, plus grosse et plus succulente que les ignames de nos jours. Elle aussi s'est éteinte avec la lignée de nos rois. Le santal, dont le roi Hotu-matua avait apporté une souche dans son bateau et qui avait prospéré sur l'île, n'existe plus. Les rois ne sont plus et il n'y a plus de santal. »

Ces réflexions de notre informateur nous firent penser au dernier *ariki-mau*, au petit Gregorio, qui vers 1867, se mourait de la tuberculose à la Mission catholique. Le déclin de l'île de Pâques était en quelque sorte symbolisé par l'affaiblissement rapide de ce frêle descendant des dieux. Au milieu de ce charnier qu'était devenue l'île, la seule fonction de la royauté qui eût survécu était le lien mystique



qui unissait l'*ariki-mau* aux forces fécondantes de la nature. Après la récolte les indigènes venaient encore en procession pour faire hommage des prémices à l'héritier de Hotu-matua. Les porteurs d'igname marchaient en tête, suivis de deux rangées de jeunes gens tenant en guise d'étendards des branches de *hau*, pelées et teintes en noir. Ils s'avançaient tous au son d'hymnes mêlés à des interjections de respect.

C'est dans ce dernier tribut offert au petit roi, tout comme dans cette association avec les plantes et les tortues que s'exprime le mieux l'essence de la royauté. Comme aux Marquises et à Tonga, le roi était un être sacré dont le pouvoir magique influençait la nature et assurait à son peuple des ressources régulières.

Cette force qui commandait au monde végétal et animal était le pouvoir mystique du roi, son *mana*, qui lui avait été transmis par ses ancêtres divins, car, comme beaucoup de chefs polynésiens, il est probable que les *ariki* pascuans descendaient eux aussi des dieux Tangaroa et Rongo. Telle est du moins l'interprétation que l'on peut donner à la présence de ces deux noms divins parmi les premiers rois de l'île.

Ce pouvoir est célébré en termes lyriques dans un hymne recueilli à l'île de Pâques en 1886. Le texte est sérieusement corrompu par des fautes d'impression et des coupures capricieuses. D'autre part, la traduction qui nous en est donnée est non seulement libre, mais pleine de fantaisies. Nous sommes parvenu à rétablir partiellement la version originale grâce aux efforts combinés de nos informateurs indigènes et d'experts en langues polynésiennes.

*Quelles sont les choses que le roi multiplie dans ce pays?*

*Lorsque Mars apparaît dans le ciel (?) le roi fait pousser les tiges des douces patates blanches qui poussent dans ce pays.*

*C'est lui, le roi, qui nous rend le ciel et les ancêtres propices.*

*Il rend propices les douces patates, le ciel et les ancêtres.*

*Quelles sont les choses que le roi multiplie dans ce pays?*

*Les langoustes, le poisson po'opo'o, les congres, le poisson nohu, la mousse, les fougères et la plante kavakava-atua.*

*Quelles sont les choses que le roi multiplie en cette terre?*

*La mousse, la fougère, la plante kavakava-atua, le roi les fait pousser dans ce pays.*

*Il nous rend propices la mousse, les fougères et la plante kavakava-atua.*

*Quelles sont les choses que le roi multiplie dans ce pays?*

*Il y a introduit les thons, les poissons atu et ature.*

*Il nous rend propices les thons et les poissons atu et ature.*

*Quelles sont les choses que le roi multiplie dans ce pays?*

*Les tortues, leur carapace abdominale, leurs pattes, le roi les fait croître dans ce pays.*

*Il nous rend propices les tortues, leur carapace abdominale et leurs pattes.*

*Quelles sont les choses que le roi multiplie dans ce pays?*

*Les étoiles, le ciel, la chaleur, le soleil, la lune, il accroît leur force.*

*Il nous rend propices le ciel, la chaleur, le soleil et la lune.*

*Quelles sont les choses que le roi multiplie dans ce pays?*

*Il nous envoie la rosée, la chaleur, le soleil et la lune.*

*Quelles sont les choses que le roi multiplie dans ce pays?*

*Les vers de terre, les perce-oreilles, les scarabées, le roi les fait prospérer dans ce pays.*

*Il nous rend propices les vers de terre, les perce-oreilles, les scarabées, il les multiplie dans le pays.*

Ce pouvoir qui commandait à la nature se concentrait dans le fils aîné, mais parfois, il développait une telle intensité qu'il risquait de devenir la source de maux sans nombre. La légende du petit prince Rokoroko-hetau, fils de la troisième femme du roi Nga-ara, en donne un exemple célèbre. Le cas est particulièrement curieux car ce fils de roi, du fait de sa naissance, n'avait aucun droit à la dignité royale. Sa venue au monde fut accompagnée de prodiges qui annonçaient généralement la naissance d'un grand chef. Beaucoup de gens furent dévorés par des requins et des bêtes marines apparurent sur le rivage pour s'attaquer à ceux qui s'y hasardaient. Enfin les poules blanches, jusqu'alors inconnues, commencèrent à se multiplier. Ces événements merveilleux étaient autant de manifestations du *mana* de Rokoroko-hetau. Dans l'espoir de conjurer ces catastrophes et de sauver son peuple, le roi régnant fit enlever et enfermer l'enfant dans une grotte du Rano-aroi. Précaution inutile, car ses sujets convaincus du caractère sacré du petit chef « au diadème de plumes blanches », se refusèrent à porter devant l'héritier légitime les étendards symboliques de la royauté. Nga-ara finit par faire égorger le fils dont le pouvoir mystique avait de si funestes effets.

Une autre légende, malheureusement obscure et incomplète, a pour thème les dangereuses manifestations du *mana* royal.

« Tangaroa (est-ce le dieu de ce nom ou un roi?) se promenant avec son frère le long de la côte sud de l'île trouva une poule avec laquelle il copula. Il la tua et la vida de ses entrailles qu'il mit dans un bassin en pierre. Il en naquit un enfant. Une vieille femme, passant près de ce lieu, entendit ses pleurs et le recueillit. Elle lui donna

le nom de Tu-ki-haka-hevari, « Celui qui était frisé comme un poussin dans son œuf ». Devenu grand, l'enfant ne cessait de demander à sa mère adoptive : « Où est mon père ? » La vieille femme ne lui répondait pas jusqu'au jour où elle lui dit : « Ton père se tient là-bas sous ce gros nuage noir ». A ces mots l'enfant s'écria : « Que l'on prépare une litière pour me conduire dans la région de Tuu ». Beaucoup d'hommes se relayèrent pour le porter, mais ceux qui touchaient sa litière tombaient morts « à cause de son *mana* ». Près d'un site appelé Pare, le roi aperçut deux jeunes filles fort laides. Il leur cria : « Retournez, ô vous femmes laides. Vous jetez de la poussière dans les yeux du roi Tu-ki-haka-hevari ! » C'est sur cette phrase ambiguë que la légende s'achève.

Ce roi porté en litière et dont le contact tue les gens du commun est bien un chef sacré de la Polynésie, l'équivalent pascuan des *arii* de Tahiti qui se déplaçaient à dos d'homme pour ne pas communiquer leur *mana* à la terre de leurs sujets.

L'*ariki-mau* était isolé de ses sujets par de nombreux tabous qui d'une part affirmaient sa nature divine et d'autre part protégeaient le reste des mortels de la contagion de son *mana*. Sa tête était la région la plus sacrée de sa personne, celle qui était entourée des tabous les plus stricts. Peut-être lui suffisait-il d'appeler un objet « ma tête » pour le rendre intouchable. Il portait les cheveux longs, car aucune main n'était assez sacrée pour les lui couper. Lorsque les missionnaires voulurent, pour des raisons d'hygiène, tondre le petit roi qu'ils avaient pris sous leur protection, l'enfant se rebella. Il ne céda que devant les menaces. Ses cheveux furent coupés par un catéchiste mangarévien, mais l'indignation populaire fut si vive qu'il s'en fallut de peu que l'étranger sacrilège ne fût lapidé.

Bien que plusieurs activités leur fussent interdites, ces chefs sacrés pouvaient s'adonner aux plaisirs de la pêche et fabriquer eux-mêmes les engins dont ils avaient besoin. On les voyait assis devant leur hutte, roulant sur leur cuisse les fibres d'écorce de mûrier dont ils faisaient des lignes de pêche ou tressant des filets à l'aide d'une navette. Mais malheur à qui eût touché les objets qui participaient à leur *mana*.

Le roi vivait seul dans sa hutte, ne la partageant même pas avec sa femme qui occupait une cabane près de la sienne. Deux sortes de serviteurs, appartenant à la tribu des Miru, pourvoyaient à ses besoins. Les *tu'ura* défrichaient les champs du domaine royal et l'accompagnaient à la pêche. Les *haka-papa* préparaient ses repas et le servaient à table.

Lorsque ces serviteurs quittaient la présence du roi, ils s'éloignaient à reculons. Ceux qui voulaient parler au roi leur confiaient leur message.

Seules la complexité et l'étendue de son tatouage distinguaient le

roi des autres Pascuans. Sans doute aussi se couvrait-il d'une cape plus longue et mieux peinte que celle de ses gens et portait-il des ornements en bois ou en écaille particulièrement beaux.

L'Ile de Pâques étant apparue en rêve au roi Hotu-matua dans le pays de Maraë-tenga, il envoya six jeunes gens pour la reconnaître et en prendre possession. Au moment du départ, il leur recommanda de lui chercher une plage sablonneuse dont il ferait sa résidence. Ces éclaireurs ramèrent autour de l'Ile, s'arrêtant à toutes les anses sans qu'aucune ne les satisfît. Seule celle d'Anakena leur parut digne du roi. C'est là qu'Hotu-matua débarqua et que naquit son premier fils Tuu-ma-heke. Aujourd'hui encore, Anakena est intimement associée aux souvenirs des anciens *ariki*. Chaque fois que nos fouilles mettaient au jour un crâne, les ouvriers remarquaient : « Voici la tête d'un autre *ariki* ».

L'anse d'Anakena est le site le plus agréable de l'Ile, celui qui est le plus imprégné du charme mélancolique particulier à certains paysages polynésiens. La mer y est transparente et légèrement verte. Le sable fait de coquillages pulvérisés craque sous les pieds et tout autour se dressent des mamelons volcaniques, amas de scories rougeâtres, doucement arrondis. Derrière la plage, les anciens mausolées royaux s'échelonnent comme autant de bastions pour en protéger la paix. Les uns se distinguent à peine au milieu des pierrailles, les autres sont à demi ensevelis sous le sable. Le vent découvre les statues et les os blanchis pour les enterrer à nouveau au gré de son caprice.

C'est dans cette anse privilégiée où l'on peut nager à loisir sans craindre les vagues et les récifs, que résidait la lignée des Honga, dont le chef était l'*ariki-mau*. Des allées bordées de bâtons portant des guirlandes de plumes y conduisaient, mais seuls le roi, la ou les reines et leurs serviteurs avaient le droit de venir sur la plage. C'était un endroit tabou et ceux qui s'y risquaient étaient mis à mort. Un vieillard raconta à un indigène de l'Ile que dans sa jeunesse le fils du roi l'avait invité à venir jouer avec lui sur la plage. Des hommes qui l'avaient vu se jetèrent sur lui pour le tuer, mais il réussit à s'enfuir à toutes jambes. Le fils du roi donna l'ordre aux gardes de ne pas le poursuivre.

Une tradition assez vague veut que les fils aînés du roi aient été élevés dans un village attenant à l'*ahu* Papa-o-pea, qui est en bon état de conservation. Devenu roi, le jeune chef résidait à Ahu-akapu, près de Tahai, sur la côte ouest. Ce n'est que lorsqu'il abandonnait son titre en faveur de son fils aîné que le roi retournait à Anakena pour y terminer ses jours.

Conformément à une coutume fréquente en Polynésie, le roi perdait son rang à la naissance de son fils aîné. Le *mana* qui était en lui passait dans le petit être qui devenait à son tour l'intermédiaire entre la tribu et les dieux. En fait, le roi retenait son pouvoir en qualité

de régent jusqu'au moment où son héritier était en âge de remplir ses fonctions. Cette date était déterminée par son mariage. Après quoi, le vieux roi entrait dans l'oubli.

Les attributions et devoirs nous sont fort mal connus. Une de ses fonctions était d'imposer ou de lever des tabous.

Pendant les mois d'hiver, la pêche en mer était soumise à un interdit. Seuls le roi et sa famille pouvaient alors goûter aux poissons sans être empoisonnés. Ils s'isolaient car leurs flatulences étaient un danger pour leur entourage.

Les thons pris par les pêcheurs, lors de leur première sortie en mer au début de l'été, étaient apportés au roi qui les mangeait avec les siers. La remise de ces prémices et ce repas levaient le tabou sur les poissons et étaient censés les rendre *noa*, c'est-à-dire profanes. La consommation en était dorénavant libre.

En temps de sécheresse, c'est sous les auspices du roi que des prières étaient adressées à Hiro pour faire tomber la pluie.

Les traditions nous le montrent encore faisant des tournées dans l'île pour inspecter les écoles de prêtres et se faire réciter les hymnes sacrés associés aux diverses activités économiques et sociales.

Toutes ces fonctions ont un caractère religieux et laissent entendre que le roi était à la tête du collège sacerdotal, mais nous ne savons s'il était astreint à apprendre les généalogies et les hymnes qui constituaient la science des prêtres.

L'autorité politique de l'*ariki-mau* est mal définie. Sur ce sujet nous en sommes réduits à des conjectures. Même s'il était le chef civil des Miru, il n'était regardé par les autres tribus que comme un personnage hautement sacré. Le respect qu'on lui témoignait ne lui épargnait pas le sort d'un captif lorsque les Miru étaient vaincus par leurs rivaux. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle le roi Nga-ara fut prisonnier des Hotu-iti pendant plusieurs années et obligé de vivre dans le district des Nga-ure.

La puissance politique semble être tombée aux mains des guerriers qui formaient une aristocratie de soldats heureux. La royauté aurait sans doute disparu si le roi n'avait été investi du *mana* nécessaire à la continuité des phénomènes naturels et à la prospérité de l'île.

On dirait qu'un pressentiment obscur ait uni la destinée de cette société à celle de ses rois. Lorsque le petit Gregorio mourut, la vieille civilisation disparut avec lui et les « tortues partirent pour ne plus revenir ».

#### LES PRÊTRES.

La religion était trop intimement unie à la vie des sociétés polynésiennes pour que le prestige du clergé ne fût pas voisin de celui

des nobles. En fait, les deux ordres étaient si proches l'un de l'autre qu'il est difficile, sinon impossible, de distinguer le prêtre de l'aristocrate dans les traditions de l'île. Cette confusion est probablement due au fait que les membres de la famille royale et les serviteurs des dieux étaient soumis aux mêmes tabous et vivaient dans la même atmosphère mystique. De plus, nous pouvons être certains que le grand prêtre était choisi dans la famille immédiate du roi.

Le nom même des prêtres — *ivi-atua* (lignée des dieux) — exprime leurs rapports avec les divinités. Ils étaient les réceptacles ou, pour nous servir de la formule polynésienne, les « bateaux des dieux ». Ils constituaient une hiérarchie dont les échelons sont complètement brouillés dans la mémoire des générations chrétiennes. Tout rite ou tout acte concernant la religion ou la magie est attribué indistinctement aux *ivi-atua* qui sont décrits tantôt comme de vulgaires sorciers, tantôt comme les agents d'un culte plus élevé.

Les fonctions sacerdotales devaient être spécialisées. Ceux qui officiaient sur les sanctuaires royaux étaient en même temps les détenteurs des traditions sacrées et profanes. Preuve en est l'effondrement de la tradition religieuse de l'île qui fut la conséquence de l'enlèvement brutal des membres de la caste sacerdotale en 1862.

Les prêtres que les missionnaires rencontrèrent dans l'île avaient des attributions plus modestes. Ils présidaient aux fêtes domestiques lors de la naissance d'un enfant et exorcisaient les esprits du corps des malades. Les derniers agents du culte furent ces humbles praticiens dont l'activité apportait aide et réconfort aux pauvres gens.

Le haut clergé était-il riche? Sans doute, car il disposait des offrandes de poulets, poissons et tubercules qui étaient offertes aux dieux. Leur pouvoir pouvait être redoutable, car les grands prêtres désignaient les victimes des sacrifices humains.

Le rang échu aux prêtres locaux, aux magiciens et aux sorciers est difficile à déterminer. Ils entraient probablement dans la catégorie des gens du commun et leur prestige dépendait du succès de leurs cures ou de leurs charmes.

#### LES ARTISANS.

En tant que « technicien » des choses divines, le prêtre s'apparente aux spécialistes d'autres professions. L'artisan doit aussi posséder des tours de main traditionnels et être au courant des rites et des charmes qui rendront son travail efficace et le garderont de tout danger. Un même mot, *tahunga*, sert souvent à désigner le prêtre et l'artisan.

Dans le dialecte actuel de l'île, tout artisan, quel qu'il soit, est

un *maori*. Le mot *tahunga* est inconnu de la génération présente, bien qu'il existât dans l'ancien vocabulaire. Il figure dans un fragment de chant-récitatif par ailleurs incompréhensible.

*He naunau no ta Puku naunau.* Il y a du bois de santal à Puku-naunau.

*He rongorongo no ta Orongo.* Un chantre à Orongo.

*He tahonga no ta Puku tahonga.* Un artisan à Puku-tahonga.

*He kiakia no ta Puku-kiakia.* Un oiseau kiakia à Pukukiakia.

Les artisans formaient vraisemblablement des corporations avec des techniques et un culte traditionnels. Leur position sociale dépendait naturellement de l'importance de leurs activités dans la vie économique. Une des seules corporations dont l'existence soit historiquement certaine est celle des sculpteurs de statues qui jouissaient d'un grand prestige. Il y a une cinquantaine d'années, quelques Pascuans parlaient encore avec orgueil de leurs ancêtres qui avaient taillé les grandes images. L'un d'eux, qui fut le guide de Thomson, ne perdait jamais l'occasion de rappeler que son lointain grand-père, un certain Uratahui, avait été un sculpteur célèbre.

Le fils d'un artisan était initié par son père à la pratique de son art et il lui succédait. Les corporations étaient néanmoins ouvertes à ceux qui faisaient preuve de talent. Le maître recevait les commandes et veillait à leur exécution. Il y avait aussi des associations de pêcheurs en haute mer qui se servaient de grands filets et possédaient des bateaux en commun.

#### LES GUERRIERS.

Une figure familière aux légendes historiques est celle du *mata-to'a* ou « guerrier ». Ce mot n'exprime que partiellement la physionomie de ces personnages, car le *mata-to'a* est avant tout un guerrier qui inspire de l'effroi, un chef de bande. Comme les caudillos sud-américains, il est chef civil et militaire à la fois. Le *mata-to'a* est un type commun en Polynésie ; aux Marquises, les *mata-toha* étaient les chefs militaires de ces populations belliqueuses. Le *kaia* ou mangeur d'hommes est son équivalent à Mangareva où il assumait le pouvoir politique des *ariki*.

Dans une société aussi turbulente que celle de l'île de Pâques, les *mata-to'a* profitant de la crainte qu'ils inspiraient, finirent par exercer le pouvoir, d'abord sur leur propre tribu, puis sur d'autres tribus. Le plus fameux de ces grands guerriers fut Kainga qui, d'abord chef des tribus de l'est, parvint à établir son autorité sur toute l'île.

La position politique du *mata-to'a* à l'île de Pâques était beaucoup

plus forte que celle des guerriers dans le reste de la Polynésie où ils étaient subordonnés aux *ariki*. Une fois encore, Mangaia nous fournit un parallèle, car là, tout comme à l'Île de Pâques, le pouvoir pouvait appartenir au guerrier qui avait remporté une victoire décisive.

Certains événements obscurs qui se produisirent à l'Île de Pâques sous les yeux des missionnaires, prennent toute leur signification s'ils sont interprétés comme des tentatives faites par des *mata-to'a* pour s'entourer du prestige religieux dévolu au roi. Certains *mata-to'a* se faisaient offrir les prémices de la pêche tout comme s'ils étaient l'*ariki-mau* lui-même. Les cérémonies d'Orongo apportaient une sanction divine à leur hégémonie, car le *mata-to'a* dont le serviteur avait découvert le premier œuf de *manu-tara* devenait le réceptacle du grand dieu Makemake.

#### LES GENS DU PEUPLE ET LES ESCLAVES.

Les gens du commun étaient appelés, comme à Mangareva, *huru-manu*. C'est tout ce que l'on sait à leur sujet. La condition des *kio* ou serfs nous est mieux connue. Les membres d'une tribu vaincue se dispersaient pour échapper au massacre ou se cachaient dans des cavernes. Une fois la fureur du combat passée, ils étaient épargnés, mais devenaient des *kio* et les vainqueurs les emmenaient sur leurs terres qu'ils étaient obligés de cultiver. La nuit, parqués dans une grotte, ils étaient soumis à une rigoureuse surveillance. Ceux qui étaient renvoyés dans leur district étaient menacés de voir les produits de leurs récoltes séquestrés par leurs maîtres. Découragés, ils ne plantaient que le strict nécessaire pour subvenir à leurs besoins,

Le terme *kio* s'appliquait aussi à un fermier qui s'était placé sous la protection d'un guerrier et auquel il payait une redevance pour prix de sa sécutité. Ceux qui, dépourvus de terre, devenaient les fermiers d'un individu plus riche, entraient dans la même catégorie.

#### RAPPORTS SOCIAUX.

Il est douteux que les rapports sociaux, tels que l'on peut les observer dans le village d'Hanga-roa, nous donnent une idée exacte du comportement des individus dans les communautés pré-européennes. Les familles formaient des groupes plus larges et ceux qui étaient unis par les liens du sang se sentant plus étroitement solidaires évitaient de se quereller ou de se voler mutuellement. Les Poly-



nésiens qui colonisèrent l'île de Pâques y maintenaient sans doute ces habitudes de courtoisie et d'hospitalité si souvent décrites au sujet d'autres îles des Mers du Sud. Ces natures mobiles et fantasques pouvaient laisser libre cours à leurs passions violentes et même commettre des actes cruels ; mais sitôt l'explosion passée, les coupables retrouvaient cette humeur facile et joyeuse qui est encore propre à leurs descendants.

Des relations entre individus, nous ne pouvons entrevoir que les formes extérieures et les marques de politesse. Les Pascuans prêtaient grande attention aux bonnes manières. Chaque individu appartenant à une classe supérieure devait savoir comment se comporter en toute occasion. Certains mots devaient être évités s'ils constituaient des allusions à quelque mésaventure survenue à l'interlocuteur ou à sa famille. Toute référence à un cas de cannibalisme dont la famille d'une personne avait été victime rentrait dans la catégorie des injures pouvant déchaîner un conflit à main armée. La susceptibilité d'un aristocrate polynésien prenait parfois des proportions malades. Aujourd'hui encore, un mot malheureux dit sans mauvaises intentions, peut entraîner des scènes violentes.

Lorsqu'un chef venait rendre visite au chef d'une autre tribu, il rencontrait sur sa route des groupes de guerriers, qui lui faisaient escorte. Sans doute les chantres récitaient-ils en cette occasion ces longues généalogies psalmodiées comme il est encore d'usage aux Tuamotu. Ils avançaient l'un vers l'autre et, inclinant la tête, se pressaient mutuellement les ailes du nez, en aspirant fortement comme pour absorber le souffle de l'hôte ou de l'ami.

*Hongi*, tel est le nom de cette salutation. Ce mot désigne aujourd'hui le baiser à l'européenne que les Pascuans nous ont emprunté. Les mères cependant continuent à exprimer leur tendresse à leurs bébés en promenant leur nez sur leur corps et en humant leur chair brune.

Un Européen qui, il y a un siècle, aurait assisté à l'accueil fait à un parent ou à un ami longtemps absent, eût été à la fois choqué et surpris. Il aurait tout d'abord observé une parfaite indifférence de part et d'autre. Même si la mère du nouveau venu passait à ses côtés, elle ne le regardait pas ; elle se hâtait de rejoindre un groupe de parents ou d'amis qui entonnaient soudain des lamentations et laissaient des flots de larmes couler sur leurs joues. L'individu, objet de ces manifestations, se joignait aux pleureurs et montrait tous les signes du plus grand désespoir. Cet accès de chagrin durait une demi-heure tout au plus, puis les pleureurs séchaient leurs larmes, prenaient une figure réjouie et chacun à tour de rôle venait appuyer son nez contre celui du voyageur. Tous donnaient alors libre cours à leur joie et à leur curiosité et l'absent reprenait sa place au sein de son groupe.

Les mobiles qui se cachent derrière cette « salutation larmoyante » sont difficiles à démêler. Ils varient probablement selon les pays et les sociétés. On a dit que l'absent, jusqu'à preuve du contraire, était tenu pour un esprit et que, par mesure de précaution, on pleurait sa mort pour l'attendrir. D'autres ont assuré que les indigènes s'apitoyaient sur les fatigues et les épreuves que le voyageur avait endurées. Il a été question aussi d'influences maléfiques que tout individu revenu de l'étranger dégageait autour de lui, effluves pernicious que les pleurs devaient conjurer. En Polynésie, la salutation larmoyante appartient à la catégorie des rites funéraires : le parent qui reprend sa place auprès des siens est invité à pleurer ceux qui sont morts pendant son absence et ses larmes expriment sa participation aux peines des membres de sa tribu.

Ceux qui ont quitté leur patrie pour une longue période peuvent se voir l'objet d'une réception plus singulière encore et d'une nature difficilement intelligible à nos habitudes. Parents et amis ne se contentent pas de pleurer, ils se livrent à de véritables voies de fait sur le voyageur qui, au lieu d'être embrassé à la mode polynésienne, se voit roué de coups ou chassé sous une grêle de pierres. Ces menaces ces gestes agressifs ne sont pas l'expression d'une animosité quelconque ; ils traduisent l'affection de gens qui lui reprochent de les avoir délaissés et d'avoir ainsi causé peut-être, et du simple fait de l'absence, tous les malheurs survenus avant son retour.

Telle est l'interprétation qui doit être donnée d'un curieux incident qui nous est conté par un des Pères français. Un Pascuan qui avait été longtemps absent, revint dans son île à bord d'un baleinier ; ses parents et ses amis le reconnurent avant même qu'il n'eût sauté de la barque qui le conduisait à terre : au lieu de s'élancer vers lui, ils se mirent à lui jeter des pierres et à s'efforcer de l'empêcher de prendre pied sur l'île. Cette lapidation ne prit fin que lorsque la femme du voyageur se précipita dans ses bras et le couvrit de son corps. Le missionnaire qui rapporte la scène l'explique par la crainte que les indigènes éprouvèrent à voir surgir devant eux un homme qu'ils croyaient peut-être mort. On peut aussi regarder ces violences comme une emphase de courtoisie signifant au parent ou à l'ami revenu la rancune que l'on éprouvait à son égard pour sa longue absence.

Les Pascuans, comme beaucoup de Polynésiens, fondent en larmes avec une grande facilité. Le moindre objet qui évoque le souvenir d'un mort est susceptible de leur arracher des pleurs. Une jeune fille de l'île de Pâques reconnut dans le livre de Thomson la photographie de son père, mort lorsqu'elle était fort jeune ; elle n'en versa pas moins des larmes amères à cette vue. Lorsqu'il lui arrivait de nous rendre visite, elle disait : « Montrez-moi l'image de mon père pour que je pleure », et quand la photographie de son père lui était présentée, elle sanglotait à fendre l'âme.

Le *Iaorana* tahitien a pris la place de l'ancienne formule de salutation : *Ka oho mai, te repa riva* (Viens ici, beau jeune homme), ce à quoi on répondait : *Ka koe* (Toi aussi). Les parents en saluant leurs enfants disaient : « *Aue poki* » (Ah, mon enfant !). Ces phrases étaient dites d'une voix tremblante et larmoyante. Nous avons entendu ces termes de courtoisie sur les lèvres de la vieille reine qui nous les adressait à chacune de nos visites.

#### GUERRE ET CANNIBALISME.

La guerre a dû être, au même titre que la musique et les danses, un dérivatif puissant dans un monde où l'existence tendait à prendre un tour monotone. Ce sentiment n'est pas étranger à notre propre civilisation et l'était certainement encore moins dans une société où les distractions, assez rares, variaient peu. La vie exigeait le refrènement des passions et les rancunes accumulées trouvaient forcément un exutoire dans les expéditions guerrières.

La vie politique de l'Île de Pâques, telle que nous l'entrevoions à travers les légendes et les récits des missionnaires, était une succession continuelle de guerres et de rivalités entre les tribus, en particulier entre celles de l'est et de l'ouest.

Les principales causes de ces conflits étaient souvent insignifiantes, mais une fois le sang versé, la lutte pouvait se poursuivre pendant plusieurs générations.

La susceptibilité pascuane est illustrée par un récit qui n'est peut-être qu'à moitié légendaire. Un jeune garçon ayant aperçu une anguille sur le rivage, demande à un homme qui se tenait près de là de l'aider à l'attraper. Ce dernier vint et avec la pointe d'une baguette fit partir l'anguille. L'enfant, dépité et plein de colère, s'éloigna. Sitôt qu'il fut parti, l'homme attrapa l'anguille avec un nœud coulant fixé à l'extrémité d'un bâton. L'enfant le vit et revint pour réclamer l'anguille qu'il avait été le premier à découvrir. L'homme ne fit aucun cas de sa demande et se dirigea vers un hameau, toujours suivi par l'enfant qui le harcelait de ses réclamations. Il se rendit dans un *hare-hui* (grande hutte de fête) où on s'apprêtait justement à préparer entre autres choses, un tas d'anguilles. Lorsqu'elles furent cuites et prêtes à être servies, l'enfant vint réclamer sa part, mais on ne lui donna qu'un bout de queue. Il partit alors pour se plaindre à son père : « Je viens de l'intérieur de l'Île, lui dit-il, d'une grande hutte où l'on célèbre une fête, mais l'on ne m'a servi que la queue de l'anguille que je suis le premier à avoir vue. L'homme qui l'a attrapée a refusé de me la donner. » Le père, sans rien dire, prit sa massue et se rendit au lieu de la fête où tout le monde dormait, alourdi par le

festin. Il en profita pour assommer le voleur et ses hôtes. Ce massacre déclencha une guerre qui s'étendit sur de nombreuses années.

La puissance des *mata-to'a* dont nous avons parlé plus haut témoigne déjà du caractère guerrier de la société pascuane.

Sitôt que les hostilités étaient ouvertes, les guerriers se teignaient le corps en noir et passaient la dernière nuit chez eux à préparer leurs armes et à cacher leurs biens les plus précieux. Ils mangeaient des aliments cuits par leurs pères dans un four à part. Ils ne devaient pas fermer l'œil de toute la nuit. A l'aube, la troupe se mettait en marche suivie des femmes et des enfants. Chemin faisant, on récitait les charmes ou les chants récitatifs qui rendaient courageux et détournaient contre l'adversaire la colère des êtres surnaturels. Le cortège des non-combattants accompagnait les guerriers jusqu'aux environs du champ de bataille et du haut d'une colline assistait au triomphe ou à la défaite de leur parti.

Quand les deux troupes ennemies se trouvaient face à face, elles se provoquaient par des insultes sanglantes, puis engageaient le combat en se lançant des pierres. Celles-ci étaient dans les mains des Pascuans une arme redoutable dont ils aimaient à se servir. Aux grêles de cailloux, succédaient les volées de javelines dont les pointes en obsidienne déchiraient la peau et ouvraient des plaies béantes. Après cet échange de projectiles, les guerriers s'attaquaient avec la petite massue plate et courte, identique aux *patu* néo-zélandais. Certains, cependant, préféraient la longue massue aux bords tranchants. Les coups pleuvaient jusqu'au moment où un groupe ayant perdu quelques-uns de ses guerriers abandonnait le terrain. Les vainqueurs se lançaient à la poursuite des vaincus, égorgeant ou faisant prisonniers ceux qui tombaient entre leurs mains. Ils se dirigeaient ensuite vers le district de leurs adversaires dont ils brûlaient les huttes et saccageaient les récoltes. Femmes et enfants étaient emmenés en captivité. Si des combats antérieurs avaient exaspéré les passions et créé un esprit de revanche, les prisonniers étaient torturés. On leur brisait le crâne à coups d'herminette, on les enterrait vivants ou on les foulait aux pieds jusqu'à ce que leur ventre éclatât en laissant échapper les intestins. Pour se soustraire à ces représailles, les vaincus s'enfuyaient à travers l'île pour aller se cacher dans les grottes ou implorer la protection de parents ou d'amis d'une autre tribu. Ces traditions légendaires de l'île nous content le dénouement de ces combats dans des phrases presque stéréotypées : « ... Ils furent taillés en pièces. Les vaincus, pris de panique, se réfugièrent dans des grottes où les vainqueurs vinrent les chercher. Les hommes, les femmes et les enfants qui furent pris furent mangés. »

Si, parmi les prisonniers, figurait un chef de haut rang, il était non seulement mangé, mais son crâne était brûlé pour infliger un suprême outrage à sa mémoire et à sa famille.

L'attrait de ces expéditions guerrières était encore accru par la perspective de banquets dont les cadavres ennemis faisaient les frais. L'Homme n'était-il pas le seul grand mammifère dont on pût goûter la chair ?

Victoria Rapahango nous dit avoir connu dans sa jeunesse les derniers cannibales de l'Île. Ils étaient la terreur des petits enfants. Tout Pascuan sait que ses ancêtres étaient des *kai-tangata*, des « mangeurs d'hommes ». Les uns en font des plaisanteries, d'autres s'offensent de toute allusion à cette coutume devenue pour eux barbare et honteuse. Selon le P. Roussel, le cannibalisme ne disparut à l'Île de Pâques qu'après l'introduction du christianisme. Peu de temps auparavant, les indigènes auraient mangé quelques hommes, dont deux traitants péruviens. Les repas cannibales avaient lieu dans des endroits écartés et les femmes et les enfants y étaient rarement admis. Les indigènes avouèrent au Père Zumbohm que les doigts et les orteils étaient des morceaux de choix.

Les captifs destinés à être mangés étaient enfermés dans des huttes que l'on construisait en face des sanctuaires. On les gardait jusqu'au moment où ils étaient sacrifiés aux dieux.

L'anthropophagie des Pascuans n'était pas exclusivement un rite ou une manifestation du besoin de vengeance, elle était aussi provoquée par un simple appétit de chair humaine qui pouvait pousser un homme à tuer sans autre but que son désir de viande fraîche. C'étaient surtout les femmes et les enfants qui tombaient victimes de ces cannibales invétérés. Les représailles qui suivaient ces attentats étaient d'autant plus violents qu'un acte de cannibalisme commis contre un membre d'une famille était pour celle-ci une insulte terrible. Ceux qui avaient pris part au repas étaient, comme les anciens Maoris, en droit de montrer leurs dents aux parents de la victime et de leur dire : « Votre chair m'est restée entre les dents ». De tels propos pouvaient déchaîner chez celui qui en était l'objet, une folie meurtrière peu différente de l'amok malais.

Une des plus dramatiques visions que l'Île de Pâques offrit aux temps anciens était celle des rites de vengeance observés lorsqu'un meurtre avait été commis. Le cadavre était porté sur le mausolée et un prêtre se tenait auprès de lui toute la nuit, en brandissant une palette en bois ou en os, et en récitant des incantations et des charmes. De temps à autre, il s'approchait du mort pour le retourner. La famille se tenait derrière le prêtre, mêlant ses lamentations aux chants funéraires et attendant le moment d'aller assouvir sa vengeance sur les parents du meurtrier.

## CHAPITRE VI

# DE LA NAISSANCE AU TOMBEAU

### NAISSANCE ET ENFANCE.

Au troisième et au cinquième mois de la grossesse, mais jamais au quatrième et au sixième, — les nombres pairs étant réputés funestes, — le beau-père offrait à sa bru le contenu d'un *umu* (four souterrain), dit *umu-takapu-kokoma-moa*, « le four cérémoniel-avec-les-intestins-de-poulet ». Ce nom rappelait le fait que les intestins rôtis sur les pierres incandescentes du four étaient donnés, comme mets de choix, à la future mère. Le reste des aliments était distribué entre les membres des deux familles alliées. Si le père de la femme était riche, il conviait de son côté la famille de son gendre à un banquet, mais c'était une simple courtoisie sans valeur rituelle. Le repas de cérémonie (*rae*) était assimilé à la présentation des prémices aux chefs. Un lien mystique unissait la nourriture consommée en ce jour et l'enfant à naître ; la vie de celui-ci était menacée si un rat venait à ronger les restes oubliés sur le lieu de la fête.

Les femmes accouchaient accroupies ou agenouillées par terre. Elles étaient soutenues par leur mari ou quelque autre personne qui leur pressait le ventre avec les mains pour hâter leur délivrance. On plaçait près d'elles une pierre chauffée à blanc, enveloppée de roseaux, à laquelle on prêtait un effet bienfaisant.

Le cordon ombilical était coupé avec les dents par un homme ou une femme et noué selon un rite précis par un prêtre qu'on faisait venir à ce moment. Cette cérémonie devait son importance aux croyances relatives au nombril. Chez un homme, un « bon nombril », c'est-à-dire un nombril proéminent, était en quelque sorte le symbole de son courage et de son énergie. Il était exhibé avec orgueil. En attachant le cordon ombilical d'un nouveau-né, le prêtre enfermait dans son corps la force vitale (*mana*) qui autrement s'en serait échappée. Chacun de ces gestes en cette occasion était réglé par la tradition et une erreur aurait pu avoir des conséquences graves pour l'enfant.

Pour les Pascuans, ce rite datait du jour où le bateau de l'*ariki* Hotu-matua avait touché le rivage d'Anakena. A peine débarquée la femme du roi mit au monde un fils. L'*ariki* Tu'u-ko-ihu, parent du père, qui était un prêtre très savant, coupa le cordon ombilical et pratiqua des rites destinés à fortifier le *mana* de l'enfant, à faire surgir son « halo royal » pour nous servir de l'image originale du texte. La valeur magique du nœud qui attache le cordon ombilical a survécu jusqu'à nos jours. Il existait aussi un lien mystérieux entre l'enfant et le prêtre qui s'occupait de lui à sa naissance. Les rêves que ce dernier avait eus la veille étaient interprétés comme une révélation des destinées futures du nouveau-né. Le coq que le prêtre recevait pour salaire ne pouvait être tué sous peine de détruire le *mana* du bébé.

Le cordon desséché, placé dans unealebasse, était confié aux flots par la grand-mère maternelle du nouveau-né, avec cette simple injonction : « Va-t'en, disparais à l'étranger ». On pouvait aussi dissimuler le cordon sous une roche, dans un endroit consacré ; en ce cas la formule d'adieu était quelque peu différente. On disait au cordon : « Reste ici, dans ce pays, et sois fort ». Le lieu où ces reliques étaient cachées devenait tabou et on risquait d'attraper des ulcères si on y marchait.

Le bébé était lavé dans une grandealebasse dont l'eau avait été chauffée au moyen de pierres rougies à blanc. On posait des galets sur le ventre de l'accouchée pour éviter les plis disgracieux dont, malgré cette précaution, les femmes pascuanes sont affligées après quelques maternités.

Le jour même de la naissance, le père de l'enfant offrait un banquet à la famille de sa femme. La première bouchée de ce repas était réservée à la jeune mère ou, si elle n'avait pas d'appétit, à son époux. Ce festin avait un caractère nettement cérémoniel. Certains mets, les patates douces entre autres, en étaient strictement exclus et les reliefs en devaient être cachés avec grand soin. C'est probablement en ce jour que l'enfant recevait son nom, qui lui était donné par une tante ou un oncle paternel. Cette fête était la première d'un cycle qui marquait chaque étape de la vie d'un enfant jusqu'à l'adolescence. Vers sept ou huit mois, un de ses oncles paternels lui coupait les cheveux avec un couteau d'obsidienne. A cette occasion, il recevait des poulets que l'un de ses oncles maternels lui envoyait en présent. Un cadeau semblable lui était fait lorsqu'il faisait ses premiers pas ou mettait son premier pagne. A l'âge de sept ou huit ans, l'enfant était tatoué sur les jambes. La solennité de la circonstance exigeait qu'une fête fût célébrée, au cours de laquelle l'un des frères de sa mère lui remettait une trentaine de poulets. Ceux-ci étaient tabous pour le jeune garçon et sa famille, mais rien ne s'opposait à ce qu'on en fit un échange à l'occasion d'une cérémonie.

## JEUX ET SPORTS.

Les jeux sportifs étaient jadis très en honneur, comme d'ailleurs dans toutes les autres sociétés polynésiennes. Le « surf riding », si en vogue sur les plages d'Honolulu, est encore pratiqué à l'Île de Pâques. Les enfants, munis d'une planche, nagent vers le large et attendent la venue d'une grosse vague. Au moment où elle arrive, ils se retournent, saisissent leur planche à deux mains et les jambes tendues, se laissent porter à toute vitesse vers les brisants. Malheur à l'imprudent qui ne s'arrêterait pas à temps et serait projeté contre les récifs aux arêtes tranchantes. Jadis, lorsque le bois était rare, on utilisait des flotteurs faits de bottes de jonc en forme de grosses défenses d'éléphant. Le jeu des vagues exige beaucoup d'adresse et même du courage. Les plus hardis dédaignent de chevaucher la vague au moment où elle se brise, mais s'éloignent suffisamment de la côte pour se laisser porter par la houle avant qu'elle ne commence à faiblir. Dans le beau conte de Heru et Patu, ces héros révèlent leur origine surnaturelle en défiant les brisants et en choisissant les vagues les plus hautes pour se faire entraîner vers le rivage. Les enfants rivalisaient d'audace et de vitesse. Par plaisir malin de faire échouer leurs camarades, ils récitaient le chant suivant qui avait valeur de charme :

*O Pua e, O Pua-te-oheohe e pua !  
Au sommet de la vague il y a un jeune homme  
Il monte vers le ciel  
Le soleil, l'écume  
Ruahie  
La vague se brise  
Elle se brise, elle a perdu sa force.*

Les enfants aimaient à se laisser glisser, assis sur des toboggans en feuilles de ti, le long des pentes des volcans, sport qui était très populaire dans toutes les îles hautes de la Polynésie.

Les jeunes gens s'adonnaient à des jeux guerriers. Divisés en bandes rivales, ils s'attaquaient avec d'inoffensives javelines, mais, emportés par leur ardeur belliqueuse, ils se lançaient des pierres qu'ils apprenaient à esquiver à force d'agilité. D'après une légende, la découverte des armes en obsidienne aurait été faite à la suite d'une de ces escarmouches enfantines. Un garçon qui faisait partie d'une bande mise en déroute se serait blessé le pied dans sa fuite, en marchant sur un éclat d'obsidienne. Cet accident lui donna l'idée de mettre un morceau de ce verre volcanique à la pointe de sa javeline.



Ses camarades l'imitèrent et le jour suivant ils attaquèrent les vainqueurs de la veille sur lesquels ils remportèrent une victoire facile, mais sanglante. Leur succès provoqua des représailles et petit à petit les combats sportifs dégénérent en vraies batailles.

Aucun jeu peut-être n'est plus répandu dans le monde que celui qui consiste à faire des figures symboliques en entrelaçant avec les doigts un fil noué bout à bout. Ce passe-temps présentait à l'Île de Pâques la particularité d'être associé à de courts poèmes que l'on récitait en se balançant lorsque la figure avait réussi. Presque tout le folklore poétique qui s'est conservé dans la population moderne est lié à ces jeux de ficelle. Même les poèmes qui font partie des contes sont en quelque sorte illustrés par eux. Les indigènes attribuent une valeur mnémotechnique à chaque motif et assimilent les jeux de ficelle aux tablettes de leurs ancêtres.

Quand ils faisaient tourner leurs toupies faites de coques de fruit, d'argile ou de pierre, les enfants scandaient également des vers qui étaient peut-être des charmes pour la réussite du jeu. En voici un spécimen :

*Lance tes toupies en coques de makoi que tu as ramassées au pied de la Oh, mais ces toupies en bois ne valent rien !* [falaise.  
*Faisons pirouetter des toupies pétries avec la terre rouge du Rano-kao.*

Les cerfs-volants, « les oiseaux-qui-volent », sont probablement venus d'Asie avec les ancêtres des Polynésiens. Ils étaient faits de fines baguettes recouvertes de tapa sur lequel on peignait un oiseau.

Tels sont les jeux et les sports anciens dont on garde le souvenir à l'Île de Pâques.

## ADOLESCENCE.

Les premiers signes de la puberté se manifestent chez les fillettes entre 10 et 12 ans, chez les garçons entre 12 et 14 ans. Ce passage de l'enfance à la maturité ne revêt aujourd'hui aucune signification rituelle. Il ne coïncide même pas avec le début de la vie sexuelle, qui commence à un âge relativement tendre. Aujourd'hui, il y aurait peu de fillettes qui atteindraient l'âge critique sans avoir eu quelque expérience sexuelle avec d'autres enfants ou même avec des adultes qui, nous dit-on, ont recours à diverses séductions ou même parfois à la force. Les petits garçons se montrent précoces et imitent de bonne heure les ébats qu'ils ont observés chez leurs aînés. Pour autant que l'on puisse en juger, les parents n'accordent que très peu d'attention à ces premières expressions de la vie sexuelle. La puberté chez les Pascuans est tout au plus un état physiologique, qui ne se

traduit par aucune crise ni changement marqué dans le mode d'existence.

Le passage de l'enfance à l'adolescence n'était peut-être pas aussi imperceptible dans le cadre de l'ancienne civilisation. Les sociétés polynésiennes n'ont pas, en général, entouré le phénomène de puberté d'un ensemble de rites destinés à initier l'adolescent à la vie sociale et religieuse des adultes. C'est pour cette raison que nous éprouvons quelque hésitation à interpréter comme des rites d'initiation les cérémonies du *poki-manu* (l'enfant-oiseau) dont les indigènes gardaient encore un faible souvenir, il y a vingt ans. La plupart des informations que nous avons recueillies à ce sujet viennent de la vieille Viriamo, la femme la plus âgée de l'île et sont malheureusement incomplètes. Les jeunes garçons avaient la tête rasée et devaient présenter un œuf à un homme appelé *tangata-tapu-manu*. Accompagné de cet individu qui jouait pour eux le rôle d'un parrain et d'un mentor, les enfants se rendaient à Orongo. Les cérémonies qui s'y déroulaient sont presque entièrement oubliées. Elles auraient comporté des danses en face de la statue Taurarenga, la récitation de chants sacrés et des offrandes de poulets.

Le rituel qui aurait été observé pour les filles m'apparaît comme le produit de l'imagination licencieuse des Pascuans modernes. L'un des rochers d'Orongo est couvert de dessins symboliques des organes sexuels féminins, motif fort commun dans l'art local. Nos informateurs prétendent que ces dessins étaient gravés lors de l'initiation des jeunes filles. La vieille Viriamo parlait aussi d'une cérémonie à laquelle elle avait pris part à l'époque de sa puberté : sa mère, un poulet dans chaque main, se tenait debout à ses côtés alors que le prêtre marmottait un chant-récitatif.

La vie des adolescents, telle que nous pouvons l'entrevoir à travers le folklore et les lettres des missionnaires, était toute d'oisiveté. Peu d'efforts étaient exigés d'eux. Ils s'adonnaient sans doute à de légers travaux, mais passaient de longs moments de loisir dans les *hare-nui*, ces huttes construites par quelque individu généreux qui s'appropriait à célébrer une fête domestique. Jeunes gens et jeunes filles s'y réunissaient pour répéter les chants et les danses en vue des fêtes auxquelles ils allaient prendre part. Ces huttes qui, le jour de la fête, devenaient des salles de réception, étaient pour eux une sorte de club où ils passaient le temps à parler du prochain, à composer des poèmes ou à s'essayer à des jeux de ficelle.

Ces longs séjours dans les *hare-nui* avaient aussi pour objet de permettre aux jeunes gens de conserver ce teint clair qui, pour les Polynésiens, est un élément essentiel de la beauté. Personne n'aurait voulu paraître à une danse, la peau noircie par le soleil. Kaharoau et Kakoniau, deux personnages de conte, sont si honteux de leur corps bruni qu'ils n'osent se rendre à une fête où tout le reste de la popu-

lation est accouru. Mais, grâce à une immersion dans la fontaine Vai-a-repa (« L'eau-des-beaux-jeunes-gens »), ils deviennent si blancs qu'ils sont accueillis par des murmures d'admiration et d'envie.

Un certain culte de la beauté physique se manifeste dans la plupart des sociétés polynésiennes. Les jeunes gens ne reculaient pas devant des épreuves pénibles si elles leur permettaient d'acquérir un teint clair et un solide embonpoint. A Mangareva, les familles riches séquestraient leurs enfants dans des cabanes ou des grottes et les forçaient, sous la menace du bâton, à se suralimenter. Aux jours de fêtes, les reclus qui avaient atteint le poids désiré, se montraient dans toute leur splendeur, parés de ceintures et d'un manteau en tapa orange sur les épaules. La foule se pressait pour les admirer et des cris d'enthousiasme saluaient les plus pâles et les plus corpulents. Ces victimes de la coquetterie étaient souvent si gras qu'ils devaient s'appuyer sur des amis pour ne pas crouler sous leur propre masse.

Cette coutume explique peut-être les traditions pascuanes concernant les *neru*. C'était, à ce que je compris, des jeunes gens et des jeunes filles que leurs parents enfermaient dans des grottes où ils vivaient dans la plus complète oisiveté, à telle enseigne que leurs ongles devenaient démesurément longs. Ils laissaient pousser leurs cheveux et observaient quelques tabous alimentaires qui ne semblent pas cependant devoir être interprétés comme des macérations. Leurs parents prenaient grand soin de pourvoir à leur alimentation, mais la tradition ne parle pas de régimes engraisants. Rien dans le souvenir qui nous est resté des *neru* ne suggère une coutume dictée par la religion ; tout au contraire, quelques allusions dans un poème et dans un conte mettent l'accent sur les charmes de ces *neru* et laissent entendre que leur réclusion ajoutait à leur beauté. Ces analogies avec Mangareva nous autorisent, peut-être, à interpréter la séquestration des *neru* comme une mesure de caractère purement esthétique.

Dans le poème que voici un jeune homme s'adresse à une recluse :

*Tu es enfermée dans une caverne, ô recluse !  
Contre la paroi est suspendue laalebasse pleine d'ocre.  
Comme tu as été enfermée longtemps, ô recluse.  
Je t'aime.  
O toi, qui es recluse !  
Comme tu es devenue blanche dans ta retraite, ô recluse !*

La calebasse qui pendait dans la grotte contenait le fard dont ces jeunes filles s'enduisaient. Le conte des « bananes parlantes » nous décrit la journée d'une de ces beautés : le matin la mère la lavait, l'épouillait, la peignait, l'enduisait de safran et étirait son clitoris pour en accroître la longueur.

Les Pascuans pratiquaient l'adoption sur une vaste échelle, confor-

mément à une coutume largement répandue en Océanie. Rien ne saurait mieux traduire l'empire de cette tradition que le cas de Victoria Rapahango qui, ayant eu plusieurs enfants d'un administrateur anglais, en « donna » un à un vieil Italien avec lequel elle était en rapports d'amitié. Les règles de ce système d'adoption sont devenues obscures ; aujourd'hui, les enfants sont généralement confiés à leurs parrains. Si les parents adoptifs peuvent nourrir l'enfant, il leur est remis aussitôt après sa naissance ; sinon on attend le moment du sevrage. Aucune différence n'est faite entre enfants adoptés et les autres. Ils reçoivent exactement la même affection et ont les mêmes droits que s'ils étaient nés dans la famille. Ils portent le nom des nouveaux parents et héritent d'eux. Cette circonstance a souvent compliqué notre tâche lorsque nous cherchions à établir des généalogies, nos informateurs se refusant à faire la moindre distinction entre fils légitimes et fils adoptifs. « Nous l'avons élevé, donc il est notre fils », nous disaient-ils quand nous cherchions à leur faire entendre la différence. Les parents ne s'occupent plus de l'enfant qu'ils ont cédé. Ils le voient rarement et ne lui témoignent aucune affection particulière.

La tête d'un enfant, surtout celle du fils aîné, était entourée de tabous. La mère veillait à ne pas manger en tenant son bébé sur ses genoux. Victoria Rapahango, toute libérée qu'elle fût des anciens préjugés, partageait cette crainte. Un jour qu'elle était allée aux champs, elle avait mis par mégarde des patates douces dans le chapeau de son garçonnet. Elle fut obligée de les jeter, car, par l'entremise du chapeau, les patates avaient été contaminées par le *mana* de la tête de l'enfant. Une mère ne peut non plus manger des aliments qui ont été en contact avec le dos ou la main du fils aîné.

Il est difficile de reconstituer l'existence des enfants telle qu'elle se déroulait dans l'ancienne société païenne. Elle était, à n'en pas douter, plus variée et plus riche en enseignements et en activités que celle des enfants modernes.

C'est au cours de ces années, qu'en imitant par jeu les activités de leurs aînés, les enfants se familiarisaient avec les techniques et les connaissances qui allaient rendre possible leur participation à la vie du groupe. Les garçons accompagnaient les équipes de pêcheurs, s'essayaient à tailler ou à polir les statues ou des outils en pierre, apprenaient des hymnes sacrés ou des charmes et s'exerçaient à des jeux guerriers. Les fillettes portaient les bébés, secondaient leurs mères dans les travaux domestiques, et s'amusaient à battre l'écorce de mûrier ou à tresser de petits paniers,

De tous les aspects d'une culture disparue, les plus difficiles à reconstituer sont les comportements de la vie quotidienne. Seules de patientes observations permettent de recréer le climat moral dans lequel une société se meut. Trop de choses ont changé à l'île de Pâques au cours d'un siècle pour qu'il soit prudent de conclure du présent au passé. La moralité traditionnelle a été affectée par d'autres règles empruntées à nos mœurs et les sanctions qui jadis réglaient l'existence ont disparu. Tout au plus, peut-on signaler dans les mœurs des tendances générales et des attitudes héritées de l'ancienne culture. Ainsi il est certain que la vie sexuelle participe encore de la facilité qui avait si fortement frappé les premiers navigateurs. Lors des visites de Cook, de La Pérouse et de Beechey, ceux qui débarquèrent dans l'île furent l'objet de toutes sortes d'attentions de la part des femmes. Les Pascuans étaient même si désireux de voir les étrangers répondre aux avances de celles-ci qu'ils manifestaient par des gestes non équivoques la nature de leurs sollicitations et poussaient les jeunes filles dans les bras des marins. Ces récits ont fait croire à une indifférence presque totale en matière sexuelle et on a même parlé au sujet des anciens Pascuans, de « communisme sexuel ». Un fait qui ne manque pas d'une certaine signification a cependant été trop fréquemment oublié : les femmes rencontrées par les Européens étaient en très petit nombre. Au cours de son séjour dans l'île, Cook et ses compagnons n'en comptèrent qu'une cinquantaine et d'autres visiteurs en virent encore moins. Diverses hypothèses ont été avancées pour expliquer cette disproportion entre les sexes, mais il est probable qu'elle n'était qu'apparente et que la plupart des femmes s'étaient cachées à la venue des étrangers. Seules restèrent sur la plage celles qui, sans dommage pour leur rang ou pour leur condition, pouvaient tirer profit de leurs charmes. Cette liberté de mœurs, dont il a été si souvent question, ne s'étendait donc pas à toute la population féminine. Les femmes de la classe des *ariki* étaient sans doute tenues à plus de discrétion. Les recluses, dont il a été déjà question, étaient très surveillées. L'indignation et la colère de la mère dans le conte des « bananes parlantes » ne s'expliqueraient pas si la virginité d'une fille était chose indifférente. Ces quelques détails laissent entrevoir des limites à la licence générale que l'on a attribuée aux anciens Pascuans.

La population moderne de Hanga-roa n'est guère puritaine. Les Pascuans que j'ai connus acceptaient le jeu capricieux des passions comme chose normale prêtant tout au plus au sourire et à des com-

mérages sans aigreur. A leur avis, tout homme normalement constitué avait droit à une vie sexuelle régulière et une continence prolongée suscitait quelque étonnement. Les villageois ne se faisaient pas faute d'attribuer des aventures érotiques à tous les visiteurs de l'île, même à ceux qui, par leur caractère ou leurs fonctions, auraient dû échapper aux soupçons.

Aucun opprobre ne s'attache aux filles-mères, nombreuses dans cette société. Elles finissent presque toutes par se marier, apportant à leur époux une progéniture aussi abondante que variée.

Lorsqu'un bateau mouille en rade de Hanga-roa, les membres de l'équipage sont entourés et cajolés par un groupe de femmes qui s'offrent sans aucune pudeur pour quelques morceaux de savon ou un peu d'étoffe. Ce racolage sur la grève est généralement le fait de femmes pauvres. Les jeunes filles appartenant à des familles aisées ou qui ont été bien élevées ne cèdent pas facilement au premier venu. Elles ne sont pas insensibles aux cadeaux, mais exigent une cour discrète. Peu de jeunes filles font grand cas de leur pureté, mais il en est certainement quelques-unes qui se réservent pour des amants de leur choix. En général les femmes témoignent d'une préférence évidente pour les bons danseurs et les gais compagnons. Ces don Juan de village sont parfois d'une fatuité insupportable.

Il ne semble pas que les différents groupes sociaux dans lesquels se subdivisait la population de l'île aient pratiqué l'exogamie. Les membres de la tribu aristocratique des Miru se mariaient de préférence entre eux. Le seul obstacle au mariage était la consanguinité, mais l'interdiction n'allait pas au delà des cousins du troisième degré. Un inceste avec un cousin prohibé était apparemment un crime grave puisque l'histoire légendaire citait le cas d'une guerre entre deux tribus provoquée par un certain Taropa qui avait violé sa cousine. Il l'avait courtisée pendant longtemps sans aucun succès. Un soir, l'ayant surprise seule, il la violenta malgré ses protestations et ses rappels désespérés de leurs liens de parenté. Toute la famille de la jeune fille courut aux armes et infligea à celle du jeune homme une défaite complète. Les rares survivants se réfugièrent dans des grottes. Le père de la jeune fille cherchait partout le coupable. L'ayant enfin découvert, caché dans une caverne, il lui enfonça un poignard en os dans la gorge et but le sang chaud qui s'échappait de la blessure. Il vengeait ainsi moins l'outrage fait à sa fille que la souillure de l'inceste infligée à sa lignée.

La superstition de la pureté du sang et aussi le désir d'éviter la dispersion des biens fonciers obligeait les *ariki* et les riches propriétaires à observer une politique du mariage. Comme il n'était pas toujours aisé de trouver un conjoint répondant à toutes les conditions requises, on avait recours à des unions entre enfants ou entre un adulte et un enfant. Les fiançailles entre enfants étaient si courantes

qu'on les a regardées comme le préambule obligatoire de tout mariage. Un père, surtout s'il était un chef, choisissait pour son fils une petite fille qui était destinée à devenir son épouse à sa puberté. La petite fiancée habitait chez ses futurs beaux-parents qui l'élevaient comme leur fille. Quand elle était remise à son mari, le père de celui-ci lui disait : « Ne la frappe pas, que ses yeux ne soient jamais noircis par des coups. Ne la fais souffrir qu'en lui donnant des enfants ». Le fils qui refusait la fiancée que son père lui choisissait, s'exposait à son courroux, car il fallait apaiser par un festin et par des dons les parents de la jeune fille dédaignée.

La situation inverse pouvait se présenter : une adolescente était promise à un garçonnet dont elle devait attendre la maturité. Les cérémonies de mariage consistaient essentiellement en échanges de nourriture entre les deux familles.

La polygamie n'était pratiquée que par ceux qui étaient suffisamment riches pour entretenir plusieurs femmes. C'était en particulier le privilège des chefs. Les missionnaires se plaignent dans leurs lettres de ce que les roitelets de l'Île de Pâques hésitaient à se faire chrétiens pour ne pas abandonner leurs épouses. Aujourd'hui les indigènes s'étonnent de la polygamie de leurs ancêtres qu'ils jugent presque impossible à cause de l'humeur jalouse et batailleuse des femmes. Ils s'expliquent cette coutume en supposant que le mari distribuait ses femmes dans des huttes différentes. Il n'en était probablement pas ainsi puisque la vieille Viriamo que nous avons connue, avait vécu jadis sous le même toit que ses co-épouses.

La polyandrie, sinon de droit, du moins de fait, peut avoir existé pendant la tragique période du déclin de la population alors qu'il y avait deux fois plus d'hommes que de femmes. Le seul cas de polyandrie dont on parle encore est celui des deux frères Hamea et Rae qui se seraient partagé la même femme pendant plusieurs années. Cette forme de mariage a existé aux Marquises dont les Pascuans sont probablement originaires. S'est-elle conservée dans notre île ? On ne peut ni l'affirmer ni le nier.

Les femmes d'Hanga-roa sont généralement bien traitées et jouissent de beaucoup d'influence. Elles n'hésitent jamais à exprimer librement leur opinion au cours des discussions, mais elles n'osent pas résister trop ouvertement à la volonté de leurs maris. La femme de Tepano, Maria Ika, obligée de nous quitter sur l'ordre de son époux, s'excusa au moment de partir, par ces mots : « Je ne suis qu'une femme, il me faut obéir ».

Les querelles familiales dont j'entendis parler avaient eu pour motif soit une infidélité conjugale soit une dispute pour une vétille. Quelques couples — rares il est vrai — sont fort unis. On nous a cité un exemple exceptionnel d'amour conjugal : une jeune femme en parfaite santé, plutôt que de quitter son mari lépreux le suivit

à la léproserie où elle ne tarda pas à contracter le terrible mal. L'attachement entre homme et femme allant jusqu'à la mort fournit le thème de l'anecdote suivante : Il y avait jadis un ménage connu pour sa bonne entente. Pendant l'une de ces famines qui de temps à autre frappaient la population de l'île, le père de la jeune femme vint la chercher pour la ramener chez lui où il y avait des vivres en réserve. Le mari était parti en quête de nourriture. A son retour, trouvant la maison vide et croyant que sa femme l'avait abandonné, il en ressentit un tel chagrin qu'il s'enferma dans sa hutte et se laissa mourir.

La division du travail entre les sexes est équitable. Les femmes ne donnent pas l'impression d'être accablées de besogne. Elles font le ménage, cuisent les aliments, aident à récolter les taros et les ignames et vont sur le rivage pour pêcher ou ramasser des coquillages. Elles tressent des paniers et autrefois battaient l'écorce de mûrier pour en faire des étoffes en tapa. Le rythme de leurs activités n'a sans doute pas changé au cours des siècles. C'est aveuglés par un préjugé superficiel que les missionnaires se sont apitoyés sur leur sort. Le seul exemple concret qu'ils nous donnent de cette prétendue servitude est spécialement mal choisi : Ils racontent qu'un chef se serait indigné de ce qu'on lui ait ordonné d'aider sa femme qui ployait sous une charge trop lourde. Ceux qui savent combien sont sacrés la tête et le dos d'un chef polynésien comprendront toute la gravité de l'insulte faite à cet homme. S'il avait obéi au missionnaire, non seulement son *mana* eût été irrémédiablement détruit, mais cette souillure aurait pu avoir de graves conséquences pour lui et les siens.

Dans plusieurs sociétés de la Polynésie orientale, hommes et femmes mangent séparément. Ce tabou n'était peut-être pas aussi rigide à l'île de Pâques, mais la coutume voulait que les hommes fussent servis en premier. Les femmes et les enfants se contentaient des restes des repas.

Le divorce était facile. Il n'avait souvent pour cause qu'une querelle banale ou un simple mouvement d'humeur, et s'effectuait sans aucune formalité. Le christianisme n'a pas contribué à affermir les liens conjugaux. Un nombre très considérable d'individus, bien que légalement mariés, s'étaient mis en ménage avec d'autres femmes et en avaient eu des enfants ; un fonctionnaire qui par zèle intempestif avait voulu contraindre les couples séparés à reprendre la vie commune, dut rapidement revenir sur sa décision lorsqu'il s'aperçut qu'il était en train de provoquer un vaste chassé-croisé qui aurait semé la confusion et le désordre au village de Hanga-roa.

Autrefois une femme adultère n'était punie de mort que si elle était l'épouse d'un noble. Dans les autres classes sociales, elle ne risquait que la répudiation ou une volée de coups de bâton. C'est du moins l'impression que nous avons retirée de nos conversations avec



les plus âgés de nos informateurs, mais, si les contes et les légendes reflètent les mœurs du passé, tous les maris bafoués ne se montraient pas aussi cléments. Il leur arrivait de tirer d'une épouse infidèle une vengeance atroce, mais dans le récit qui nous est fait d'un de ces cas, il est difficile de décider si la rage du mari est due à l'infidélité de l'épouse ou aux insultes qu'elle lui adresse.

Les nombreux cas d'adultère qui se sont produits dans ces dernières années n'ont pas eu d'autre dénouement que le divorce ou la bastonnade.

#### MORT ET FUNÉRAILLES.

Tel était le cycle de la vie à l'île de Pâques au temps où elle était encore un monde clos. Nous voici à son terme. Le petit Pascuan dont le nombril avait été solennellement coupé, est devenu un adolescent tatoué, ami des plaisirs ; il s'est marié, il a veillé sur sa famille et, pour la nourrir, il a retourné le sol pierreux de sa terre. Il a connu les terreurs de la guerre et peut-être a-t-il été un *matato'a*, un guerrier respecté. Maintenant il est mort. Les magiciens n'ont pas réussi à extraire de son corps le démon qui le tourmentait et son âme est partie. S'il a été le chef d'une grande famille et si son nom a été prononcé avec respect, peut-être deviendra-t-il un démon bienveillant, puis un dieu qui, à l'appel des prêtres s'incarnera pour quelques instants dans les statues sur les mausolées ou dans les images en bois. Son corps va reposer avec ses ancêtres dans l'*ahu* qu'il a peut-être contribué lui-même à élever pour plaire aux dieux protecteurs et pour éclipser et humilier les groupes voisins.

Seuls ses os seront placés dans les caveaux ouverts sur l'estrade de l'*ahu* ou sur son plan incliné qui descend vers le village. Sa chair ira pourrir sur une plate-forme en pierre ou en bois. Enveloppé dans une natte et solidement ligoté avec des cordes, le cadavre est exposé devant l'*ahu* et il y restera pendant deux ou trois ans. Son âme qui rôde aux alentours peut entendre les lamentations des pleureurs et des pleureuses qui célèbrent les vertus du défunt et désarment sa colère en faisant son éloge :

*Hélas, hélas, que va-t-il en être de nous !*

*O toi qui nous donnais à manger,*

*Tu nous apportais du poisson en abondance,*

*Des anguilles nombreuses, des congres, des cannes à sucre et des bananes.*

*O père, ce n'est pas toi qui allais mendier dans les demeures des autres !*

*Maintenant tu es perdu pour nous.*

*O père tu étais un bon pêcheur et ta ligne de pêche toujours tendue*

*Hélas, hélas, que va-t-il en être de nous !*

*[sonnait !*

Pendant que ces plaintes retentissent, un vague sentiment de peur flotte sur l'assemblée. Les hommes se tiennent accroupis par terre, discutant l'événement à voix basse. On mentionne les tabous que le défunt a peut-être violés et qui auront causé sa mort. Oncles et cousins s'affairent autour du four dans lequel ils feront cuire les aliments apportés pour régaler les nombreux invités. L'ordonnance de ces repas de funérailles est minutieusement réglée. Les proches parents du défunt préparent la fournée du mort, dite *umu papaku*. Le « maître du cadavre », c'est-à-dire le plus proche parent du décédé, son fils ou son père, ne peut toucher à cette nourriture, mais il en fait la distribution à l'assistance. Les parents les plus lointains ou même les voisins font également cuire de petites fournées, les *umu rikiriki*, qui représentent la part qu'ils prennent au deuil. Le « maître du cadavre » doit aussi s'en abstenir. Son repas est préparé séparément, à l'aide de pierres qui n'ont pas été utilisées pour les autres fournées : s'il ne prenait cette précaution, il mourrait dans l'année. Le rituel funéraire, encore observé dans l'Ile, exige que le « maître du cadavre » fasse symboliquement don de la sépulture à ses voisins avant de les appeler au banquet.

A mesure que les estomacs s'emplissent, la mélancolie se dissipe. On se sent plus fort et plus vivant dans le plaisir de la réunion et les joies de la digestion. Les conversations s'animent et, bientôt, aux lamentations monotones succèdent des chants et des danses. Un homme ou une femme se lève et ébauche quelques pas de danse. On se pousse pour regarder et les visiteurs ou les parents éloignés se mettent à mouvoir bras et jambes au rythme de chants tantôt lents et plaintifs tantôt rapides et violents.

L'endroit où le cadavre était laissé à pourrir et le rivage avoisinant étaient jadis placés sous un tabou qu'indiquait un tas de pierres blanchies ou quelques tiges de canne à sucre liées ensemble. Aucun feu ne pouvait être allumé à proximité du mort. C'est pourquoi les marins de Gonzalez furent invités par les Pascuans à ne pas fumer près des grandes statues. La pêche était rigoureusement interdite dans les eaux au large de la côte où s'élevait le mausolée. Aucune insulte n'était ressentie aussi profondément qu'une infraction, même involontaire, à ces tabous. La mort était la seule punition possible pour un tel affront.

Pour peu que la mortalité fût élevée dans l'Ile, on rencontrait le long du rivage une succession de brancards sur lesquels des cadavres décomposés attendaient l'heure où leurs os blanchis seraient transférés dans le mausolée familial.

Les âmes, croyait-on, erraient à proximité, et venaient réclamer quelque nourriture de la pitié des vivants. Si aucune vengeance ne les retenait, si les rites funéraires avaient été accomplis selon l'usage, elles se rendaient probablement à la pointe ouest de l'Ile et de là

s'envolaient vers le *Po* (la Nuit), d'où les ancêtres étaient venus en bateaux et où leurs enfants allaient les rejoindre. Les morts retrouvaient leur rang social et continuaient à mener dans le royaume des ombres l'existence qui leur était familière.

Les os des défunts, ou leurs corps desséchés, étaient déposés dans un caveau aménagé dans la structure de l'*ahu*. Ces sanctuaires étaient les monuments les plus communs et les plus caractéristiques de l'île, et aussi les plus importants lorsqu'ils étaient surmontés par les statues géantes. On les trouve à de courts intervalles tout le long du rivage. Les uns ne sont constitués que par des tas de pierres de forme semi-pyramidale ; d'autres sont comme de larges caissons faits de blocs délicatement assemblés ; d'autres enfin ont la forme d'un bateau (*ahu poepoe*).

L'*ahu Te-Peu*, un des mieux conservés, nous donnera une idée de l'apparence générale de ces mausolées. Que l'on imagine tout d'abord un parapet ou un bastion, car le terme militaire vient immédiatement à l'esprit en présence de ce mur cyclopéen, avec son saillant et son glacis où reposaient les morts du village. Ce qu'on désigne à tort comme la « façade » de l'*ahu* constitue, en réalité, la partie postérieure du monument : paroi de près de deux mètres de hauteur et dont la maçonnerie en pierres sèches se dissimule derrière d'énormes dalles de basalte taillées de façon à pouvoir s'ajuster les unes aux autres avec la précision de pièces de menuiserie. Aux angles saillants correspondent des angles rentrants qui s'y emboîtent. Les statues qui provenaient de la carrière du Rano-raraku, que nous décrirons plus loin, étaient dressées sur une plate-forme d'un mètre et demi environ de largeur, au sommet du parapet. Aujourd'hui, elles gisent écrasées sur le sol, la face enfouie dans la terre ou brisée contre les pierres.

On a longtemps considéré comme un « mystère » la position des statues qui, toutes, tournent le dos à la mer. La raison en est pourtant simple. Les mausolées sont tous construits le long du rivage ou, comme l'*ahu Te-Peu*, au sommet d'une falaise. Leurs statues recevaient un culte et faisaient partie d'un édifice religieux ; elles devaient donc faire face aux fidèles et non pas aux vagues.

On accédait jadis aux statues en montant le long d'un plan incliné constitué par un prodigieux entassement de blocs de laves et de gros galets. C'était dans ces tas de pierres que les caveaux contenant les squelettes étaient placés. Sur l'*ahu Te-peu* on peut en compter plus de cinq et il en est d'autres encore, dissimulés par le gravois. Cet amas de galets, retenu par des dalles plantées sur chant, se prolonge à niveau du sol par un espace pavé. Le corps principal du mausolée était flanqué d'ailes inclinées qui se déployaient sur les côtés.

A quelque vingt mètres derrière l'*ahu* se dressait jadis une construction rectangulaire, dont les restes se présentent à nous sous forme

d'une accumulation de pierres et de terre, maintenue par des dalles enfoncées dans le sol. C'est sur ce terre-plein qu'était exposé le cadavre.

Les mausolées étaient aussi les sanctuaires sur lesquels on faisait des offrandes aux dieux et où les ancêtres étaient censés revenir pour protéger leurs descendants et les préserver de tout danger. Les *ahu* étaient à l'Île de Pâques ce que les *marae* étaient aux Îles de la Société ou aux Touamotu, et les *meae*, aux Marquises.

## RELIGION ET MAGIE

Les croyances des grands dieux polynésiens n'ont survécu que dans des mythes incertains et dans de vagues traditions. Les noms des divinités les plus vénérées ont disparu, et les rites qui leur étaient consacrés ne sont plus que des souvenirs. On a vu à l'occasion de la christianisation de l'Île de Pâques en 1788, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, les habitants de cette île, qui avaient été baptisés par les missionnaires français, se prosterner devant les statues des idoles. Les fêtes étaient célébrées dans le sanctuaire, et les habitants avaient toujours été très attachés à leur religion. Les fêtes étaient célébrées dans le sanctuaire, et les habitants avaient toujours été très attachés à leur religion. Les fêtes étaient célébrées dans le sanctuaire, et les habitants avaient toujours été très attachés à leur religion.

Les peuples chrétiens les esprits malins et démons ont persisté au Chili et au Pérou, et au Japon. Comme par le passé, ils habitent les montagnes et les vallées. Les esprits malins et démons ont persisté au Chili et au Pérou, et au Japon. Comme par le passé, ils habitent les montagnes et les vallées. Les esprits malins et démons ont persisté au Chili et au Pérou, et au Japon. Comme par le passé, ils habitent les montagnes et les vallées.

## CHAPITRE VII

### RELIGION ET MAGIE

Le souvenir des grands dieux polynésiens n'a survécu que dans des mythes incomplets et dans de vagues traditions à peu près intelligibles aux nouvelles générations. Le nom des divinités les plus célèbres — Rongo, Tiki, Maui — ne réveille plus aucun écho dans la mémoire des Pascuans modernes. Cet oubli n'est pas exclusivement le résultat de la christianisation de l'île. Déjà au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les missionnaires parlent de cette singulière décadence des cultes païens. Ils s'en félicitent, tout en se montrant surpris de l'indifférence des indigènes. Le Frère Eyraud déclare dans l'une de ses lettres n'avoir jamais observé chez ceux-ci la moindre manifestation extérieure de religiosité. Il exagère, comme en témoignent d'autres passages de ses rapports, mais il n'en reste pas moins vrai que le christianisme ne rencontra guère de résistance. Il est difficile d'échapper à l'impression qu'avant même l'évangélisation de l'île les rites, les chants sacrés, les légendes divines, entourés en Polynésie centrale d'une si profonde vénération, avaient perdu ici leur prestige et que les thèmes majeurs de l'ancienne cosmogonie n'étaient plus qu'imparfaitement connus.

Les petites divinités, les esprits malins et familiers ont mieux résisté au christianisme et au temps que les majestueux « Seigneurs de l'Espace » du panthéon classique. Comme par le passé, ils hantent les rivages solitaires de l'île et troublent le sommeil de ses habitants. Les cloches de l'église ont beau sonner soir et matin, et les croix se dresser aux carrefours, la crainte des esprits ancestraux est toujours aussi vive. On n'aime pas parler d'eux à l'heure où ils sont censés se glisser près des demeures des vivants, mais en plein jour les Pascuans ne se font pas scrupule de se plaindre de leurs ruses et de leurs méchancetés. Toute expression de doute au sujet de l'existence de ces hôtes de la nuit déclenche de vives protestations de la part de nombreux individus qui ont eu maille à partir avec eux et affirment les avoir vus de leurs yeux.

Les esprits les plus redoutés se manifestent sous l'apparence lideuse de cadavres semi-putréfiés : les ailes du nez tirées, la bouche décharnée, les côtes saillantes sous une peau desséchée, le ventre vidé de ses entrailles et comme menacé par un sternum crochu. Les sculpteurs pascuans de l'époque préeuropéenne s'étaient inspirés de ces visions d'horreur pour tailler ces petites images en bois, les *moai kavakava*, qui sont parmi les plus belles créations de l'art pascuan et d'authentiques chefs-d'œuvre de la statuaire primitive.

L'image conventionnelle qu'une société se fait du monde surnaturel s'impose obligatoirement au subconscient des individus et colore leurs rêves et leurs hallucinations. C'est ainsi que, peu de jours avant notre départ, une jeune fille nous dit avoir vu en songe son grand-père. Lorsqu'il s'était tourné pour lui sourire, elle remarqua ses côtes et au creux de son ventre des entrailles grouillantes de vers. Ce rêve, inspiré par la description traditionnelle des fantômes, fut interprété par la jeune femme comme l'annonce d'un malheur. Sa terreur faisait pitié.

De nos jours, tous les êtres surnaturels sont appelés indifféremment *akuaku* ou *totane* — mot dérivé du français « Satan ». Cependant on ne saurait ranger dans une même catégorie les revenants aux formes décharnées et les esprits bienveillants qui se montrent secourables.

Le folklore abonde en histoires de *tatane*. Ce sont souvent de belles jeunes filles ou de vaillants jeunes gens qui n'ont rien de commun avec les spectres effrayants décrits plus haut. Mais les morts eux-mêmes ne sont pas forcément des êtres redoutables et nocifs. Autrefois certains d'entre eux se convertissaient en protecteurs de leur famille et la comblaient de biens. Ils profitaient du pouvoir que leur conférait leur condition d'esprits pour envoyer à leurs enfants des tortues ou des bois flottés. A ce sujet on aime raconter la légende suivante :

« Un certain Rano, se sentant mourir, dit à son fils : « Huit jours après ma mort, tu verras arriver du large un tronc d'arbre avec des branches et des racines. » Il mourut peu après. Son fils l'enterra dans un *ahu*, alluma un four (*umu*) et donna une belle fête funéraire.

« Le huitième jour, se rendant à la grotte de Ana-havea, il y trouva, échoué sur le rivage, un arbre pourvu de grosses branches. Des individus étaient en train de le débiter en morceaux. Le jeune homme leur cria : « Eh, ne touchez pas à mon arbre ! » Mais ils répondirent : « Ton arbre, le voici, prends-le, enfant ! » et ils firent un geste obscène.

« Le jeune homme retourna chez lui. Il prit une poule blanche et revint à Ana-havea. Il brandit la volaille et cria : « Mon père, lève-toi ! » L'arbre se mit à bouger et finalement se dressa tout droit. Les hommes qui se l'étaient approprié dirent : « Enfant, ne fais donc pas cela, laisse cet arbre tranquille. » Mais l'enfant ne fit pas attention à eux. Il cria encore une fois : « O mon père, lève-toi et pars ».

« L'arbre s'éloigna rapidement vers le large. Les parents du jeune homme vinrent l'implorer : « Rappelle ton arbre pour nous, tes parents. » Le jeune homme dit : « Oui, je le ferai » et l'arbre vint s'échouer de nouveau sur le rivage. Il y resta et la famille du jeune homme vint le couper en morceaux, dont on fit des statuettes, des pendentifs, des rames et des massues ».

La distinction entre esprits des morts, démons et dieux inférieurs est donc difficile à faire. Les esprits qui veillaient sur une famille ou un individu étaient-ils des ancêtres divinisés ou des démons apparentés aux grandes divinités du panthéon ? Une de nos informatrices, appelée Rapahango, avait pour génie tutélaire de sa famille, un esprit du même nom. Lui et son compagnon Taro veillaient sur l'ensemble de la tribu des Tupahotu. Ces deux divinités poussaient la bienveillance jusqu'à dérober de la nourriture à des groupes voisins pour en faire don à leurs protégés. En échange, les Tupahotu les conviaient à tous leurs repas. Personne ne touchait aux mets avant que le chef de famille eût jeté derrière lui quelques morceaux de choix, tout en prononçant la formule suivante : « Ce que je donne est pour l'*akuaku* Rapahango qui vient d'au delà des mers ». Quelques-uns disent que les esprits se contentaient de l'essence des mets, mais d'autres sont convaincus qu'il leur fallait un régime plus substantiel.

Les esprits familiers s'entretenaient volontiers avec ceux qui avaient gagné leur confiance. Ils leur révélaient l'avenir ou les dangers qui les menaçaient et leur apprenaient beaucoup de secrets. La vieille mère de Tepano avait l'habitude de converser avec deux *tatane* pendant de longues heures. Notre ami n'avait pas oublié la voix aiguë et criarde de ces visiteurs et il l'imitait pour nous faire rire. Il n'avait toutefois jamais eu le courage de les regarder et s'en félicitait. Les esprits n'aiment pas être vus et lorsqu'ils sont présents dans une hutte il convient d'y pénétrer à reculons.

Chaque district de l'Île, chaque baie, chaque colline avait son démon protecteur ou son génie familier. Les listes de *tatane* ou d'*akuaku* dictées par les indigènes contiennent près d'une centaine de noms et ne sont rien moins qu'exhaustives.

Les esprits qui figurent comme personnages de mythes ou de contes ont souvent un caractère si humain que l'on peut se méprendre sur leur vraie nature. Ils se marient, enfantent, souffrent et meurent comme des hommes. Leur pouvoir surnaturel ne se manifeste que par la rapidité avec laquelle ils se déplacent.

Certains d'entre eux ont une forme animale ou sont des phénomènes ou des objets naturels personnifiés. Ils s'appellent alors : « Éboulement de terre », « Grosses gouttes de pluie », « Grande maison aux fondements en pierre ».

Les anciens Pascuans attribuaient à ces démons ou à ces dieux secondaires d'importantes découvertes. C'est ainsi que les deux

démons féminins, Femme-lézard et Femme-hirondelle-de-mer, leur auraient enseigné à préparer la *pua*, la matière colorante extraite du Curcuma. Les premiers hameçons auraient été taillés par Ure, sorte de héros civilisateur fantasque et insaisissable. Une légende nous raconte comment un cultivateur reçut d'un esprit-oiseau une nouvelle variété d'igname. Les bienfaits des démons constituent un thème fréquent des mythes et des légendes.

À côté des démons bienveillants, il y en avait de redoutables. À l'origine des temps, trente démons terrorisaient les habitants de l'Île, qui en furent délivrés par le héros Tarku, dont le courage était dû à un accès de folie furieuse.

### LES GRANDS DIEUX.

Les croyances et les pratiques dont il a été question dans le chapitre précédent sont les vestiges épars d'une religion populaire, accessible à tous et qui, pour cette raison, n'a disparu que lentement. Des indices, malheureusement assez maigres, laissent entrevoir des représentations religieuses beaucoup plus raffinées et un culte d'une grande complexité. Il eût été surprenant que les anciens Pascuans n'eussent pas conservé ou même enrichi l'héritage de mythes et de rites qu'ils tenaient de leurs ancêtres de la Polynésie orientale.

Le panthéon polynésien comportait trois catégories d'êtres surnaturels : les grands dieux incréés, ou leurs fils ; les dieux locaux et les ancêtres déifiés, et enfin la foule anonyme des bons et mauvais esprits.

Aucun dieu polynésien n'a joui d'un prestige égal à celui de Tangaroa, le dieu de la mer. Aux Îles de la Société et à Samoa, il était même considéré comme le plus grand de tous les personnages divins et comme le créateur du monde. Les anciens Pascuans ne l'avaient certainement pas oublié. En fait, son nom apparaît dans la liste des rois et un *ahu*, sur un promontoire désolé de la côte sud, porte son nom uni à celui de Papa, la Terre, et à celui de Hiro.

Simon Riroroko, un indigène appartenant à la lignée des Miru, m'a dicté un mythe étrange qui pourrait se rapporter à l'ancien dieu marin :

« *L'ariki* Tangaroa dit : « Je vais entrer dans l'eau et prendre l'apparence d'un phoque, puis je me rendrai dans une île dont je deviendrai le maître. » « Ne pars pas, lui conseilla son frère, la mort t'attend sur cette terre étrangère. » « Non, répondit Tangaroa, je puis aborder dans cette île et en revenir le même jour. » Ils se disputèrent, et en vinrent aux mains. Tangaroa, ayant gagné la partie, nagea en direction



de l'île de Pâques. Le *mana* (puissance magique) de Tangaroa était puissant sur les choses de la mer et c'est pourquoi il pouvait se transformer en phoque. Son frère avait le *mana* de la terre.

« Tangaroa arriva sur la plage de Tonga-riki. Il y fut accueilli par une grande clameur. Les gens criaient : « Habitants de cette terre, un phoque a abordé à Tonga-riki. » On venait de tous côtés pour le voir. On disait : « Il a les pieds et les mains d'un phoque, mais sa tête est celle d'un homme. » Comme ils s'apprêtaient à le tuer, Tangaroa leur dit : « Je suis Tangaroa, le roi, et non pas un phoque. » Les gens dirent alors : « C'est un phoque à voix humaine. »

« Ils le lapidèrent, puis le halèrent sur le rivage. On creusa près de la mer un grand four dans lequel on enfouit le phoque. On attendit qu'il fût cuit. Quand le four fut ouvert, la chair était encore crue. Les gens comprirent alors leur erreur et dirent : « Oui, vraiment, c'était le roi ». C'était Tangaroa et non pas un phoque. Sa chair est restée crue bien que cuite dans le four.

« Le frère de Tangaroa, inquiet de sa longue absence, partit à sa recherche. Il était si grand qu'à chaque pas il enjambait la moitié de l'île. Il allait de-ci de-là, demandant : « Où est le roi Tangaroa ? » Mais les gens épouvantés n'osaient lui répondre. Il finit par s'éloigner. C'était un géant immense, car ses pieds reposaient sur la terre et sa tête touchait aux nuages. Il allait de par le monde à la recherche de son frère Tangaroa ».

Hiro, le grand dieu navigateur des mythes polynésiens, était à l'île de Pâques le dieu de la pluie, comme l'indique ce fragment d'un hymne qui lui était adressé :

*O Pluie, longues larmes de Hiro,  
Tombe,  
Frappe le sol,  
O Pluie, longues larmes de Hiro !*

Il existe sur la côte nord, près de l'*ahu* Mahatua, une pierre avec une perforation naturelle que les indigènes appellent la « Trompe de Hiro ». Le vent du nord, dit-on, en tire un son sourd et mélancolique comme celui d'une conque marine. Un respect superstitieux entoure ce rocher couvert d'innombrables représentations symboliques du sexe féminin. On lui prêtait jadis la propriété de faire sauter sur le rivage des nuées de poissons volants chaque fois qu'on l'ébranlait.

Quant aux autres grands dieux du panthéon polynésien : Rongo, Ruanuku, Atua-metua (le dieu père), ils ne sont guère plus que des noms figurant dans les généalogies royales ou dans un chant de création dont il sera question plus loin.

Une des surprises de notre expédition fut la découverte de nombreux pétroglyphes représentant un masque aux grands yeux que les indigènes identifièrent au dieu Makmake.

La figure du dieu offre une surprenante analogie avec celle de Tiki, qui constitue un des motifs les plus caractéristiques de l'art des Marquises. La silhouette du Tiki marquisien a été interprétée comme l'image d'un crâne et il en était probablement de même du symbole du dieu Makemake, comme le suggère le mythe suivant :

« Une prêtresse se tenait sur un rocher de la baie de Tonga-riki, où elle veillait sur un crâne. Un jour, une grosse vague emporta ce crâne vers le large et la femme se jeta à l'eau pour le reprendre. Le crâne s'éloignait rapidement sur la mer et elle nageait derrière lui pour le saisir. Après avoir nagé plusieurs jours, elle aborda sur l'îlot de Motiro-hiva. Le dieu Haua lui apparut alors et lui demanda : « D'où viens-tu ? » « Je suis à la recherche de mon crâne », dit-elle. Haua lui apprit que ce crâne n'était autre que le dieu Makemake.

« La prêtresse resta dans l'île avec Makemake et Haua. Les dieux lui apportaient les produits de leur pêche. Un jour, Makemake dit au dieu Haua : « Je suis venu ici à la recherche d'oiseaux. Si nous les chassions devant nous jusqu'à l'île de Pâques ? Haua lui répondit : « C'est bien, ordonne à la vieille prêtresse de s'apprêter, car nous allons partir pour l'île de Pâques. Là elle révélera nos noms aux habitants et leur enseignera le culte qu'ils devront nous rendre ».

« Les deux dieux indiquèrent donc à la prêtresse les rites qu'ils souhaitaient faire connaître aux habitants de l'île.

« Ensuite Makemake dit à Haua : « Maintenant il nous faut partir ». Ils s'éloignèrent, chassant les oiseaux devant eux, en quête d'un endroit où ils pourraient les laisser à demeure. Ils s'arrêtèrent trois ans à Kauhanga avec leurs oiseaux ; mais le site était mal choisi, car des hommes découvrirent les œufs et les mangèrent. Ils transportèrent alors les oiseaux à Vaiatare, mais ici encore les habitants vinrent dénicher les œufs pour les manger. Finalement Makemake et Haua se dirent : « Nous n'aurons la paix que là où les hommes ne pourront nous atteindre ». Ils établirent leurs oiseaux sur les îlots de Motu-nui et Motu-iti.

« Pendant ce temps, la vieille prêtresse parcourait l'île pour initier ses habitants au culte des dieux Makemake et Haua. Elle leur disait : « Avant d'entamer un repas, lorsque vous retirez les aliments du four, mettez de côté la part des dieux et faites-leur l'offrande en prononçant ces mots : « Makemake et Haua, ceci est pour vous ! » Faites de même quand vous vous apprêtez à manger des cannes à sucre, des poissons, des thons et des anguilles. Ne négligez jamais la part des dieux. »

Si Makemake était symbolisé par un crâne, il était aussi représenté sous l'aspect d'un homme à tête d'oiseau, le fameux « homme-oiseau » de l'art pascuan. C'est en sa qualité de dieu des « habitants de l'air », de protecteur des oiseaux des îlots Motu-nui et Motu-iti, que Makemake était vénéré pendant les fêtes de l'homme-oiseau célébrées chaque année.

Sous le nom de Makemake se dissimule sans doute le vieux Tane de la Nouvelle-Zélande, le dieu des forêts et l'ami des oiseaux. Comme Tane et Tiki, Makemake incarne la force fécondante de la nature. Il est le créateur de l'humanité, malgré les difficultés qu'il rencontre dans cette œuvre. « Makemake trouva unealebasse pleine d'eau. Il se masturba et fit jaillir sa semence dans l'eau. De la chair apparut sur l'eau. Mais cela n'était pas bon. Il copula avec des pierres qui aujourd'hui encore montrent les trous que le dieu fit dans leur masse. Il enfonça son membre dans de l'argile et se masturba. C'est de là que naquirent Tive, Rorai, Hova et la noble femme Arangi-ko-tekote. »

Ces copulations successives sont un des thèmes les plus célèbres de la mythologie polynésienne. Quand Tane et Tiki veulent procréer des êtres humains, ils s'unissent à toutes sortes d'objets hétéroclites, pour la plus grande joie des auditeurs qui s'amuse de la simplicité du dieu.

Makemake était probablement le dieu le plus important de la religion pascuane. Il est le seul dont les premiers missionnaires entendirent parler lorsqu'ils s'enquirent des divinités païennes. Il était l'*atua* par excellence et le Créateur de l'Univers. Le culte de Makemake n'a cependant laissé que peu de traces dans les traditions de l'île. Seule la fête de l'« homme-oiseau » qui lui était consacrée peut être encore reconstituée dans ses grandes lignes. La disparition d'une grande partie du clergé lors de la razzia de 1862 pourrait expliquer cette brusque coupure dans la tradition religieuse et l'oubli des anciens cultes.

Makemake, Haua et les autres dieux recevaient des offrandes de poulets, de poissons, de patates douces et de pièces d'étoffe en tapa. Ces dons étaient remis aux prêtres, qui se chargeaient de les présenter à la divinité. Le dieu Makemake réclamait de la chair humaine. On lui immolait des enfants, que les prêtres volaient à leurs parents, des prisonniers de guerre ou des individus qui s'étaient attiré la colère des *ariki*. Les premiers missionnaires français racontent qu'au début de leur séjour dans l'île, des femmes venaient les remercier d'avoir sauvé la vie de leurs enfants qui, sans leur intervention, auraient été sacrifiés au dieu.

Les prisonniers destinés à ces sacrifices d'actions de grâces étaient enfermés dans une hutte située en face du mausolée (*ahu*) appartenant à la famille de celui qui les avait capturés. Leur corps était dévoré au cours d'un festin qui suivait la cérémonie religieuse. Le voyageur anglais Palmer, qui visita l'île de Pâques en 1867, nous décrit des cylindres en tuf rouge qui auraient été des autels sur lesquels les victimes étaient placées et où l'on conservait leurs cendres. Nous avons effectivement trouvé derrière les *ahu* de la côte sud quelques cylindres qui correspondent à la description de Palmer. Mais il semble

que c'étaient plutôt des sortes de piliers sur lesquels on déposait les cadavres et où on les laissait se décomposer.

Quelques vieillards se souviennent encore des rites observés autrefois pour faire tomber la pluie. C'était l'*ariki-mau* qui prenait l'initiative de la cérémonie et qui envoyait un prêtre de haut rang, généralement un membre de sa famille, pour accomplir cette opération magique. Le faiseur de pluie, le visage peint partie en noir et partie en rouge, se rendait sur le sommet d'une colline où il enterrait un morceau de corail encore mouillé et couvert d'algues. Il adressait ensuite une prière au dieu Hiro, le suppliant de verser des larmes sur la terre assoiffée. Sûr du résultat, il attendait la venue de l'ondée ; sitôt qu'elle tombait, il courait à travers champs pour obliger les nuages à le suivre et à déverser leurs eaux sur le territoire de toutes les tribus.

#### LES CHANTS DE CRÉATION.

Les sociétés polynésiennes étaient profondément imbues d'esprit aristocratique. Le rang de chacun dépendait de la pureté de son sang et du nombre de ses ancêtres connus. Une telle attitude devait forcément avoir pour effet de développer un intérêt presque morbide pour les généalogies. Aucune fête n'était célébrée sans que l'on n'y récitât la liste complète des ancêtres de tous les chefs présents. Les salutations entre *ariki* comportaient obligatoirement l'énumération de leurs séries d'aïeux.

Cette valeur donnée à la généalogie a contaminé la religion et la littérature. Les dieux eux-mêmes furent pourvus d'un pedigree et présentés comme le fruit d'une longue séquence d'unions entre êtres imaginaires. Cette manie s'est étendue aussi à la nature : les minéraux, les plantes, les animaux furent à leur tour gratifiés de parents. Il serait puéril de voir dans ces généalogies sacrées des énumérations de divinités. Ces couples sont de pures abstractions ou des objets fantaisistes que l'on a choisis un peu au hasard ou à cause de la consonance de leurs noms. Il n'y a là que verbiage stérile, sans autre signification que le désir d'honorer les dieux à la façon des *ariki*.

Un heureux hasard a voulu que l'un de ces chants généalogiques expliquant l'origine des dieux et des choses ait été recueilli de la bouche du vieil Ure-vaeiko par l'Américain Thomson. Il lui fut dicté comme le texte de l'une des tablettes. La version de Thomson nous est parvenue avec des fautes de transcription et d'impression qui la défigurent au point de la rendre presque incompréhensible. Mes efforts pour la rétablir dans sa forme originale n'ont pas toujours été couronnés de succès, mais des fragments importants ont pu

être traduits, de sorte que le sens général de cet hymne ne laisse aucun doute. On y trouve mentionnés, à côté d'abstractions personnifiées, quelques-uns des grands personnages mythiques de la Polynésie orientale : le seigneur Tiki et sa femme Hina, pétrie dans de l'argile. Ce texte religieux ne nous apprend rien sur le passé de l'Ile, sinon que la littérature orale s'inspirait de thèmes communs à de nombreuses cultures polynésiennes.

Le Dieu-à-la-terrible-face, en s'accouplant avec Rondeur, produisit les petites baies appelées *poporo*.

Himahima-marao, en s'accouplant avec le Lichen-qui-pousse-sur-les-roches, produisit le lichen.

Le Ti (*Dracena terminalis*), en s'accouplant avec Tatouage, produisit la plante *ti*<sup>1</sup>.

Hauteur, en s'accouplant avec Altitude, produisit les hautes herbes du pays.

Tranchant, en s'accouplant avec Herminette, produisit l'obsidienne.

Grimpeur, s'accouplant avec Face-à-la-langue-pénétrante, produisit les *rona*<sup>2</sup>.

Dieu-le-père, en s'accouplant avec l'Anguille-irascible, produisit le cocotier<sup>3</sup>.

Bosquet, s'accouplant avec Tronc, produisit le *Marikuru* (*Sapindus Saponaria*).

Libellule, s'accouplant avec le Scarabée-qui-court-sur-l'eau, produisit la libellule.

La mouche piquante, en s'accouplant avec Nuée-de-mouches, produisit la mouche.

Branche, s'accouplant avec Fourche-d'arbre, produisit le scarabée qui vit dans le bois.

La Femme-Lézard, s'accouplant à Blancheur, produisit la mouette.

Le Sol-dur, s'accouplant avec Couche-de-terre, produisit la canne à sucre.

Acreté, s'accouplant avec Arum, produisit la racine Arum<sup>4</sup>.

Meurtre, s'accouplant avec Mince-à-la-longue-queue (la raie), produisit le requin.

Tiki-le-seigneur, s'accouplant à une pierre, produisit de la chair rouge<sup>5</sup>.

1. Le Ti est ici considéré comme une divinité qui produit la plante du même nom. La cendre de *ti* fournissait une matière colorante pour les tatouages.

2. Plante grimpante.

3. Allusion à l'anguille dont la tête enfouie sous terre produisit le cocotier.

4. L'Arum est une espèce de taro au goût âcre et qui, pour être consommé, nécessite une longue cuisson.

5. Allusion au mythe polynésien dans lequel Tiki copule avec divers objets avant de créer la première femme.

Petite-chose, s'accouplant avec Chose-imperceptible, produisit les fines poussières de l'air.

Tiki-le-Seigneur, s'accouplant avec la Femme-de-sable, produisit Hauhara.

#### LE CULTE DE L'HOMME-OISEAU.

La plus grande fête religieuse de l'Ile, la seule sur laquelle il existe des détails circonstanciés, était celle de l'homme-oiseau, intimement liée au culte du dieu Makemake. Le long drame mystique qui se jouait chaque année sur les falaises d'Orongo n'avait pas seulement une grande portée religieuse : il affectait profondément la vie sociale de l'île.

La découverte et la possession du premier œuf de *manutara* pondu sur l'îlot Motu-nui était l'objet de ces rites qui se répétaient chaque année et soulevaient chaque fois les passions les plus violentes. Ce but peut sembler disproportionné à la somme d'efforts déployés pour l'atteindre et aux dangers encourus par ceux qui convoitaient ce maigre butin. Mais seuls ceux qui ignorent la force des symboles peuvent sourire de tels efforts. L'œuf était l'incarnation du dieu Makemake et l'expression tangible de forces religieuses et sociales d'une grande intensité. L'enjeu de cette lutte pour la possession d'un œuf n'était autre que la faveur divine et la sanction du pouvoir politique.

Les cérémonies qui conduisaient à la proclamation de l'homme-oiseau ne peuvent être comprises que dans le cadre où elles se déroulaient.

Les deux centres de ce culte étaient Orongo et l'îlot Motu-nui. Le village d'Orongo, qui était occupé par les pèlerins lors de la fête de l'homme-oiseau, est situé sur la crête du volcan Rano-kao, au-dessus d'une falaise qui sépare le fond du cratère de l'océan. Cette mince paroi est le dernier vestige du versant sud du volcan, que les vagues ont rongé. Au moindre éboulement, les eaux du lac se déverseront dans la mer et l'ancien cratère deviendra une anse encerclée de pentes abruptes.

Les ruines des maisons sont recouvertes de gazon et on ne les distingue que grâce à leurs portes étroites et basses. Ces édifices formaient jadis plusieurs rangées sur la lèvre du cratère et s'arrêtaient à un groupe de blocs en basalte sur lesquels ont été sculptées d'innombrables images de l'homme-oiseau. Ces rochers se dressent à l'extrémité d'une arête étroite d'où l'on domine le lac couvert de joncs et les îlots de Motu-iti et de Motu-nui entourés d'une frange d'écume.

Les maisons d'Orongo, au nombre d'une quarantaine, ont été

construites avec des dalles schisteuses, sur le modèle des huttes en chaume que les fidèles avaient essayé d'élever à l'origine, mais que le vent avait détruites. Des artistes ont couvert les dalles qui encaissaient les matériaux des murs de peintures représentant Makemake — le dieu aux grands yeux, — des objets sacrés, tels que des rames de danse, et enfin des bateaux européens. La plupart de ces fresques ont été enlevées par les équipages des bateaux allemand (*La Hyène*) et américain (*Le Mohican*), qui n'hésitèrent pas à détruire les maisons dont elles faisaient partie. La grande statue en basalte qui se dresse aujourd'hui à Londres, à la porte du British Museum, provenait également du village d'Orongo.

Les fouilles menées par Mrs. Routledge dans les huttes d'Orongo n'aboutirent qu'à des résultats décevants. La plus belle trouvaille fut celle d'un pilier anthropomorphe qui décorait l'entrée d'un des passages étroits conduisant à ces demeures. Les niches des parois intérieures étaient vides, de même que les fosses dallées aménagées en face des portes. C'étaient sans doute des *umu* ou fours dans lesquels les pèlerins cuisaient leur nourriture.

Par contre, le minutieux relevé des pétroglyphes en relief entrepris par la Mission Routledge et par la nôtre mit en évidence toute l'importance du symbole de l'homme-oiseau, qui n'est pas représenté moins de 150 fois, très souvent un œuf à la main. Quelques rochers portent en relief l'image de l'oiseau frégate, traitée de façon très réaliste. La valeur esthétique de ces sculptures varie beaucoup : un certain nombre d'entre elles ont été taillées de main de maître, dans un style très pur ; d'autres, au contraire, sont gauches et frustes. Ces pétroglyphes sont groupés dans un désordre tel qu'il serait vain de vouloir chercher une conception d'ensemble. Ils sont le produit des efforts isolés de générations de dévots qui, par ce pieux travail, cherchaient soit à s'attirer la faveur du dieu-oiseau, soit à le remercier de sa protection après la victoire.

Le choix du site d'Orongo comme centre du culte de l'homme-oiseau tient à sa proximité des îlots Motu-nui, Motu-iti et Motukaokao, qui ont toujours été le refuge des oiseaux de mer. Ils ne quittent guère ces parages et il est rare de les trouver en d'autres endroits de l'île. Comme Makemake et Haua l'avaient espéré, ils y sont rarement troublés par les hommes en quête d'œufs. Motukaokao, couverte de guano, jaillit comme une aiguille blanche au milieu des vagues. Les deux autres îlots sont accessibles, mais pour y débarquer, il faut une mer favorable et quelque agilité. Ils sont couverts l'un et l'autre d'herbes hautes et drues dont quelques espèces appartiennent à l'ancienne flore de la grande île aujourd'hui disparue. Cette végétation dissimule l'entrée de chambres souterraines dont les parois argileuses sont décorées de quelques dessins gravés. L'un d'eux représente le profil d'un oiseau dont le bec ouvert

laisse échapper une sorte de ruban qui semble symboliser le cri de l'oiseau.

Lors de notre visite aux filots, nous explorâmes plusieurs de ces cavernes qui devaient servir d'abris aux chasseurs d'œufs de *manutara*. Une de ces chambres nous offrit un spectacle digne de l'atmosphère mystérieuse de l'Île. L'entrée était étroite et abrupte, de sorte que la lumière n'y pénétrait que faiblement. Lorsque nos yeux se furent habitués aux ténèbres, nous distinguâmes sur une plate-forme un squelette encore enveloppé de sa natte de jonc. Au-dessus du mort, et comme veillant sur lui, une énorme tête peinte en rouge le fixait de ses grandes orbites rondes. Sur la paroi du mur, on voyait tracés dans l'argile molle une rame de danse et un oiseau à deux têtes en partie détruit. Mrs. Routledge affirme avoir vu dans cette grotte quatre autres squelettes aujourd'hui disparus.

Tels sont les différents décors devant lesquels se jouait chaque année le drame de l'homme-oiseau. La première phase de ce cycle de fêtes comportait une halte à Mataveri, au pied du volcan Rano-ka-o, où se dressaient deux ou trois grandes huttes, à peu près à l'endroit où s'élèvent aujourd'hui les bâtiments de la ferme de la Compagnie. Ces huttes n'étaient occupées qu'à l'époque des fêtes de l'homme-oiseau. Les pèlerins s'y arrêtaient pour répéter leurs danses et préparer les ornements et les accessoires en usage pendant les cérémonies. Le souvenir de réjouissances et de banquets cannibales est aussi associé à cette période initiale, mais il est possible que les informateurs contemporains aient prêté à cette première étape sur le chemin d'Orongo les couleurs et les détails qui conviennent à l'apogée de ces fêtes, lorsque le triomphe de l'homme-oiseau était célébré au même endroit.

On montait à Orongo en juillet. Les pèlerins, le visage peint en rouge et en noir, coiffés de diadèmes de plumes et brandissant des rames de danse (*ao*), s'engageaient, au milieu des cris et des psalmodies, sur un sentier appelé aujourd'hui encore « la route de l'*ao* ».

Le moment décisif était proche : dans quelques semaines, un mois tout au plus, les hirondelles de mer (*manu-tara*) allaient pondre et le possesseur du premier œuf allait recevoir le dieu. La quête de ce symbole était chargée de tant de forces émotives qu'elle provoquait une vive agitation dans toute l'Île.

Les concurrents étaient en général des chefs de guerre, les *mata-to'a*, dont il a déjà été question. Le titre d'homme-oiseau (*tangata-manu*) semble avoir été si convoité que seuls ceux qui détenaient quelque puissance politique pouvaient y prétendre. La force n'était pas la seule condition pour participer au concours. Il fallait encore avoir été désigné par le dieu. Les candidats étaient ceux dont quelque prêtre avait vu l'image ou entendu le nom en songe. Ces visions étaient



considérées comme une promesse de victoire. Naturellement, lorsque le vainqueur était proclamé, les concurrents déçus se tournaient contre les faux prophètes. Mais ceux-ci n'étaient jamais à court d'expédients : leur songe, trompeur en cette occurrence, présageait une victoire dans un avenir plus lointain, ou se rapportait même à quelque descendant de l'individu intéressé.

Les aspirants au titre et à la qualité d'homme-oiseau confiaient la tâche de découvrir le premier œuf de *manu-tara* à des serviteurs, les *hopu* qui étaient envoyés sur l'îlot de Motu-nui pour observer les oiseaux. Cette tâche était dangereuse et pénible. L'équipe de dénicheurs devait tout d'abord traverser à la nage le bras de mer infesté de requins qui sépare la falaise du Rano-kao des trois îlots. Aborder au milieu des récifs et des brisants qui défendent leur accès était une épreuve dont la seule perspective faisait frémir. Pour faire ce voyage, ces hommes se servaient de flotteurs coniques en jonc, à l'intérieur desquels ils mettaient les vivres qu'ils emportaient en prévision d'un long séjour. L'angoisse des nageurs s'exprimait dans une invocation semi-magique dont le texte s'est malheureusement perdu. Les dieux prenaient parfois la peine d'avertir quelque prêtre du danger qui menaçait les *hopu*. On peut même soupçonner de cruauté certains *mata-to'a* qui, prévenus du danger, n'en exposaient pas moins leur serviteur à la mort. Par précaution, ils en envoyaient un second, pour prendre la place de celui que les requins allaient dévorer.

Les *hopu* se logeaient dans les grottes décrites plus haut. Ils passaient leurs journées à guetter les mouvements des *manu-tara*, dans l'espoir de se saisir du premier œuf pondu. Au cours de ces semaines d'attente, ils étaient parfois complètement coupés de la grande île par le mauvais temps. En prévision de cet isolement, ils conservaient précieusement les pelures de bananes ou de patates qu'ils faisaient sécher au soleil et qu'ils consommaient quand ils étaient à court de vivres. Si la mer était calme, leur ravitaillement était assuré par leurs parents ou par leurs maîtres, qui envoyaient d'autres serviteurs avec des provisions empaquetées dans des flotteurs en jonc.

Les tribus établies à Orongo déployaient une grande activité. Les serviteurs sur l'île n'étaient que les instruments aveugles du dieu. Leur quête était vaine si Makemake ne guidait leur regard ou leur main. Quand Makemake ne voulait pas qu'un *mata-to'a* devînt homme-oiseau, son serviteur avait beau toucher du pied le premier œuf, il ne le voyait pas. Le succès dépendait du zèle déployé par les candidats et par leurs familiers pour gagner la faveur divine. Ils s'y employaient avec une belle énergie.

Le village était plein du bourdonnement des chants cadencés que les *rongorongo* récitaient jour et nuit. Des offrandes de nourriture étaient apportées au dieu Makemake, à son compagnon Haua, et

même à la prêtresse qui avait répandu son culte. On s'adressait aussi à Vie-Kana, divinité oiseau qui résidait à Mataveri.

Notre informateur tenait ces détails de son oncle Rue, qui fut l'un des derniers hommes-oiseaux. En me racontant les activités des pèlerins, Tepano poussa subitement des cris perçants, sorte de glapissements qu'il nous dit être une fidèle imitation de la voix des dieux lorsqu'ils possédaient les prêtres. Ces prises de contact entre le dieu et l'homme avaient lieu dans les ténèbres des maisons de pierre dont les habitants avaient été provisoirement délogés. Les offrandes aux dieux s'accompagnaient de la formule qu'ils avaient eux-mêmes révélée aux hommes : « *Ka too ma Haua, ma Makemake...* »

Au début de septembre, les *hopu*, sur l'île de Motu-nui, redoublaient de vigilance. Ils dormaient à peine et ne quittaient plus des yeux le vol des *manu-tara*. Soudain, l'un d'eux découvrait dans l'herbe un œuf tacheté. Il sautait alors sur un rocher appelé « *tangi te manu* », « le cri de l'oiseau », et de là hurlait de toutes ses forces : « Tel ou tel (nom de son maître), rase ta tête ! »

Ce cri de triomphe parvenait aux oreilles d'une sentinelle qui, abritée dans une grotte de la falaise d'Orongo (Hakarongo-manu : « entendre l'oiseau ») s'était tenue aux écoutes pendant toutes ces journées décisives.

Sitôt après ce signal, les *hopu* s'apprétaient à quitter l'îlot. On attendait, pour partir, que le serviteur qui avait découvert l'œuf eût accompli une courte cérémonie. Il trempait l'objet précieux dans la mer, puis l'attachait à son front. Sur ce, tous se jetaient à l'eau avec leur flotteur et nageaient vers le rivage. La traversée du retour était réputée moins dangereuse que celle de l'aller, les nageurs étant sous la protection du symbole sacré. S'ils se tenaient près de celui qui en était le dépositaire, ils n'avaient à craindre ni les requins, ni la houle et ni les brisants : le dieu n'aurait pas consenti à voir périr l'homme qu'il avait favorisé de sa grâce et qui participait aux effluves sacrés de sa personne.

Le *hopu*, l'œuf sur le front, grimpait en toute hâte la haute falaise d'Orongo, et le remettait cérémonieusement à son maître. Ce geste mettait fin à sa fonction, car, sauf en quelques cas exceptionnels, ce n'était pas lui mais son *patron* qui devenait l'homme-oiseau.

Dès que le nom du nouvel homme-oiseau avait été proclamé par le veilleur, l'élu du dieu Makemake se rasait la tête, les sourcils et les cils. Un prêtre nouait autour du bras qui recevait l'œuf sacré un morceau de tapa rouge, sous lequel il glissait une esquille de bois de santal. Pendant cette investiture, les chantres psalmodiaient des hymnes et des prières et les parents du vainqueur manifestaient leur triomphe par des danses désordonnées.

L'homme-oiseau, la face couverte de traits rouges et noirs, un oiseau, probablement en bois, attaché sur le dos, se mettait à la tête

de la population d'Orongo, qui, formant un tumultueux cortège, descendait vers Mataveri. Il était escorté, dit-on, d'autres guerriers qui, eux aussi, avaient reçu des œufs de *manu-tara*, dénichés sans doute par leurs serviteurs avant de quitter Motu-nui. L'oïnt du dieu tenait l'œuf sur le plat de la main, qui était recouverte d'une pièce de tapa rouge. Il psalmodiait une incantation d'une voix chevrotante et pleurarde que Tepano imitait à merveille, tout en étant incapable de se souvenir des paroles prononcées. L'attitude de l'homme-oiseau trahissait un trouble et une agitation extrêmes. Il se comportait « comme un dieu », c'est-à-dire comme quelqu'un qui est devenu le réceptacle de la divinité. Voici les termes dans lesquels Tepano décrivait les danses et l'aspect de la foule qui s'acheminait vers Mataveri : « Les hommes bondissaient en faisant tourner leurs rames de danse (*ao*). Ils étaient coiffés de perruques faites en cheveux de femme. D'autres portaient des turbans de tapa ou des guirlandes de feuilles. Certains étaient ornés de cheveux. Ils brandissaient leurs *ao* (rames de danse) et faisaient trembler leurs corps ».

La troupe s'arrêtait à Mataveri pour y célébrer joyeusement la présence parmi eux d'un nouvel homme-oiseau. On sacrifiait à Makemake des victimes humaines désignées par le prêtre ou par l'homme-oiseau. Leurs corps, cuits dans d'énormes fours souterrains, faisaient les frais de bruyants banquets entrecoupés de danses et de psalmodies. Parents et amis de l'Élu, exaltés par son triomphe, narguaient leurs rivaux ou leurs adversaires. Ces bravades dégénéraient en violences et ces violences en raids suivis d'incendies et de batailles rangées.

Dans les lettres des missionnaires de l'Île de Pâques, il est, à plusieurs reprises, question de la nervosité qui s'emparait des esprits à l'époque de ce « champ de mars ». Quelle était la durée de cette période d'anarchie ? Nous l'ignorons. Le calme se rétablissait peut-être lors du départ de l'homme-oiseau, qui allait vivre en reclus dans une hutte près du Rano-Kao ou, selon d'autres, à Anakena, ou dans le village attenant à quelque *ahu* important. Les tabous qui entouraient ce personnage désormais sacré duraient un an. Il ne pouvait s'éloigner de sa retraite, les bains lui étaient interdits et il devait observer, sous peine de mort, la continence. Un serviteur spécial qui cuisait pour lui ses aliments dans un four réservé à cet usage lui était attaché. La seule marque extérieure de sa distinction était une coiffure particulière, sorte de perruque faite de cheveux de femme.

Le *hopu* ou serviteur qui avait trouvé l'œuf était également soumis à des interdits religieux. Il observait une retraite de plusieurs mois et ne pouvait toucher aucun aliment avec la main infectée par le contact avec l'objet sacré. La sainteté dont il était imprégné contaminait aussi sa femme et ses enfants, qui devenaient pour un certain temps des sortes de parias.

L'œuf de *manu-tara* vidé et empli de tapa était suspendu dans la hutte de l'homme-oiseau. On le regardait avec vénération en raison des grandes vertus magiques qui lui étaient attribuées. Il était censé apporter l'abondance. « L'œuf était un magicien, m'expliqua Tepano, il donnait des pommes de terre, des poulets, du poisson, des anguilles, des langoustes. » La pêche en haute mer commençait sitôt après sa découverte.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'existe pas de rapport véritable entre l'objet apparent de ces cérémonies et la place exceptionnelle que cette course aux œufs semble avoir eue dans la vie religieuse et sociale des insulaires. Car une période de réclusion, soumise à des tabous incommodes, ne semble pas être une perspective capable d'exciter l'ambition de chefs de guerre.

Sans doute, le sentiment religieux à lui seul et le prestige qui s'attache aux « oints du seigneur » peut être un puissant stimulant des actions humaines, mais il n'explique qu'imparfaitement les rivalités passionnées qui se faisaient jour au cours de ces fêtes. L'homme-oiseau retirait-il des avantages matériels ou politiques de sa position? Ceci paraît fort probable.

Tout d'abord, il avait la satisfaction de donner son nom à la nouvelle année. Ce nom-là n'était pas celui qu'il avait porté jusqu'à ce jour, mais un autre, plus sacré, qui lui était révélé en songe. Ainsi l'oncle paternel de Tepano, Rue, adopta le nom de Rokunga, qu'il donna par la suite à son neveu. L'année 1866 ou 1867, où il fut vainqueur dans la course à l'œuf, fut appelée Rokunga. Les hommes-oiseaux, pendant leur année de réclusion, étaient nourris aux frais des différentes tribus et ceux qui refusaient d'apporter leur contribution risquaient de voir leur maison brûlée.

L'autorité de l'homme-oiseau est mal définie. Seuls ses privilèges économiques sont mentionnés dans nos sources. Il avait le droit de prélever plus que sa part légitime dans les fêtes familiales. Des missionnaires nous décrivent ces personnages comme des oiseaux de proie prêts à bondir sur leurs victimes pour les dépouiller de leurs biens. Personne n'osait se plaindre trop ostensiblement, tant ils étaient redoutés.

Cette tyrannie des hommes-oiseaux explique peut-être la nature de leur fonction. En leur qualité de chefs de guerre, de « caudillos » d'une tribu possédant l'hégémonie sur une partie ou même sur l'ensemble de l'île, ils disposaient du pouvoir politique. La découverte de l'œuf les investissait d'une autorité sacrée. Ils devenaient comme les *ariki*, des hommes-dieux. Forts de la présence de la divinité, ils pouvaient, sans crainte d'une opposition sacrilège, s'emparer de biens et jouir d'avantages qui, en d'autres temps, leur eussent probablement été contestés par les armes.

Ces droits au pillage étaient, sans doute, plus théoriques que réels,

puisque s'ils avaient été reconnus de tous, on ne s'expliquerait pas l'état de guerre qui semble avoir régné lors des assemblées de Mataveri — du moins aux premiers temps de la christianisation de l'île.

Les sacrifices humains qui avaient lieu à Mataveri et les banquets cannibales qui les suivaient étaient pour beaucoup dans l'humeur belliqueuse qui se développait à la fin de la fête. Il eût fallu que les familles des victimes fussent écrasées et complètement humiliées pour que leur ressentiment ne se traduisît pas par des actes de guerre.

Tepano nous montra au Rano-raraku la maison de l'homme-oiseau. Dans le voisinage se trouvent des débris de l'*ahu* Orohie où les hommes-oiseaux étaient ensevelis.

Le rituel funéraire observé en leur honneur différait de celui du commun des mortels. Des représentants des différentes tribus assistaient à leurs funérailles et tous les autres hommes-oiseaux venaient honorer leur confrère de leur présence. Ils se tenaient à l'écart de la foule et leur rôle, au cours de ces cérémonies, consistait à détacher les dix coqs qui avaient été liés aux orteils du mort. Ils remettaient ces oiseaux au fils du défunt, pour qui ils devenaient tabous, ainsi que toute poule qui aurait touché le sol de l'*ahu* où la dépouille de l'homme-oiseau reposait.

Après une année, l'œuf magique perdait son pouvoir. On le jetait dans la mer ou on le déposait dans une fente de rocher, le long de la falaise du Rano-raraku.

Peu après les fêtes de Mataveri, une équipe de jeunes gens retournait à Motu-nui pour se procurer de nouveaux œufs de *manu-tara* et, si possible, des poussins. Ces œufs n'étaient pas encore passés au rang des choses profanes. Ils étaient offerts aux dieux et ceux destinés à être mangés étaient cédés aux *mata-kio* ou esclaves dont la mort était de fort peu d'importance. Quelques jeunes *manu-tara* étaient gardés en captivité jusqu'à ce qu'ils fussent capables de voler. On attachait alors une bande de tapa rouge autour de leurs ailes et on les lâchait en leur disant : « *Ka oho ki hiva...* » « Va à l'étranger... ».

La fête de l'homme-oiseau est sans équivalent en Polynésie. A bien des égards, elle rappelle les cérémonies qui, en d'autres parties du monde, établissaient un rapport mystique entre les forces fécondantes de la nature et un individu qui devenait un roi éphémère. Ce sont ces rois-dieux que Frazer a étudiés dans son œuvre célèbre, le *Rameau d'or*. Les parallèles que l'on peut tracer entre l'homme-oiseau et ces personnages sacrés sont frappants : même association avec le printemps, même importance accordée aux prémices, même insistance sur la notion de fertilité, même réclusion du roi, même brièveté de son règne. Une de nos sources fait allusion aux danses obscènes exécutées à Orongo par des femmes nues. Ce détail rappelle étrangement les rites de fertilité qui accompagnent tout le complexe magico-religieux des hommes-dieux.

Le drame qui se jouait sur les flancs du Rano-ka'o, au-dessus du lac verdâtre du fond du cratère, est peut-être en son essence intime la réplique des rites anciens qui étaient célébrés dans les bocages du lac Nemi pour assurer aux humains leur nourriture quotidienne.

### LES TABOUS.

La notion du tabou ou interdit religieux, si profondément ancrée dans les civilisations polynésiennes, ne pouvait manquer de laisser son empreinte à l'Île de Pâques. Quatre-vingt-dix ans de christianisme ne l'ont pas effacée. Aujourd'hui encore, des maux d'estomac menacent tout plébéien qui s'unit à une femme Miru, des ulcères rongent les jambes de ceux qui marchent sur certains terrains frappés jadis d'interdit et les mères se gardent bien de manger sur la tête de leurs enfants.

Les premiers missionnaires de l'Île de Pâques signalent déjà ces tabous qu'ils étaient résolus à anéantir et se plaignent de la résistance qu'ils rencontraient sur ce point. C'est en vain qu'ils s'efforçaient de démontrer l'inanité des craintes éprouvées par les indigènes en pénétrant dans les champs à tabous ou en foulant au pied les tas de terre ou les branches qui indiquaient la nature sacrée d'un site. Les violations de tabous auxquelles ils se livraient si ostensiblement ne causaient aucune impression sur les Pascuans. Ils en concluaient que le *mana* de ces étrangers les protégeait contre l'action magique des interdits. Par contre ils tournaient leur colère contre ceux de leurs compatriotes qui se risquaient à les imiter.

Un tabou violé pouvait provoquer la mort. Nous avons déjà vu que les poissons étaient frappés d'interdit pendant les mois d'hiver. Ceux qui en mangeaient alors mouraient au milieu d'atroces souffrances. Le thon ou *kahi* était spécialement dangereux. Pour détruire ce qu'ils considéraient un préjugé absurde, les Pères français encourageaient les indigènes à se nourrir de poisson pendant cette saison. Quelques Pascuans surmontèrent leur terreur, mais soudain, on vint annoncer qu'un jeune garçon qui avait avalé quelques bouchées de thon se roulait par terre en proie aux affres de l'agonie, semblait-il. Les missionnaires accoururent aussitôt, fort alarmés par la tournure de l'expérience. Ils triomphèrent cependant quand, à force de moqueries, ils eurent convaincu la victime que sa peur était mal fondée et qu'il n'avait pas à craindre les suites de son geste audacieux. L'empoisonnement dont le jeune homme se mourait était d'ordre psychique ; ne trouvant pas dans l'attitude des prêtres une sympathie qui aurait confirmé ses terreurs, il échappa aux

troubles émotionnels et physiologiques qui, sans doute, auraient entraîné sa mort à bref délai.

Les tabous assuraient le respect de la propriété. Quiconque voulait se réserver le droit de pêche sur le rivage attenant à son domaine n'avait qu'à poser trois pierres l'une sur l'autre. Le même symbole, ou une branche d'arbre, protégeait les champs contre toute intrusion, mais, pour être valable, le signe de l'interdit devait être placé par un chef ou quelque homme influent. Les récoltes étaient soumises au tabou royal jusqu'au moment où les prémices en étaient offertes à l'*ariki*.

La violation du tabou n'entraîne pas seulement une sanction surnaturelle, elle excite profondément le ressentiment de celui qui avait placé sa personne ou ses biens sous sa protection. Sa dignité est en jeu et il peut recourir aux armes pour venger son honneur.

Les *ahu* étaient probablement tabous, car les indigènes se montraient fort contrariés lorsque les visiteurs européens s'en approchaient pour les examiner.

Les premiers navigateurs furent fort intrigués par des piles de pierres couronnées d'une sorte de chapiteau blanchâtre qu'ils observèrent en divers points de l'île. Ces humbles monuments sont des *pipihereko* ou symboles du tabou. Ils étaient souvent dressés à l'occasion de funérailles. Ce fait explique peut-être la mimique des indigènes lorsqu'on leur demanda d'expliquer par signes la nature de ces objets. A Vai-mata le pilier se dresse sur l'*ahu*. Il est peut-être resté là après les funérailles du dernier homme enterré dans ce mausolée.

## LA SORCELLERIE.

La distinction entre prêtre et magicien, toujours difficile à tracer, est entièrement effacée dans le souvenir des générations actuelles. Les magiciens et sorciers sont qualifiés du titre d'*ivi-atua*, bien que le mot *tangata-taku* ou *koromaki* leur semble plus particulièrement réservé.

Des charmes et incantations accompagnaient tous les actes importants ou communs de l'existence, donnant à ceux qui les prononçaient ce sentiment de sécurité nécessaire à la réussite d'une tâche incertaine.

Nous avons vu le prêtre dans son rôle de magicien exorciseur d'esprits. La magie blanche a pour contrepartie la magie noire.

Voici la façon de procéder pour tuer un homme, telle qu'elle nous fut expliquée par Carlos Teao. On prend un coq et on l'enterre dans un trou la tête en bas. En foulant des pieds la place où l'animal meurt

étouffé, l'on prononce un charme nommant la personne à qui l'on veut du mal. Le résultat est certain : elle meurt, à moins que quelque magicien plus puissant ne vienne à son secours.

On peut aussi influencer les actions d'autrui ou même le rendre malade par une simple incantation. La formule suivante en donnera une idée :

« *Ka oho, ka uru ki te kokoma manava, ka taviri, ka tavara* : « Va, pénètre dans ses entrailles il chancelle, il tombe ». L'agent de mort qui est ainsi expédié est sans doute un esprit tutélaire que le magicien emploie comme exécuteur de sa volonté. Teao nous affirma que l'intermédiaire était un animal représenté sur les tablettes. Le fait est douteux, mais il n'en est pas moins curieux, car il permettrait d'expliquer la terreur surnaturelle inspirée par les bois gravés : les signes peuvent fort bien être regardés comme autant de petits diables prêts à être lancés sur quelque proie.

La magie des mots, au sens le plus littéral, a toujours été fortement perçue par les Polynésiens. Leur susceptibilité constamment en alerte les prédispose à saisir la moindre phrase portant atteinte à leur dignité ou à leur vanité. S'ils trouvent dans une expression l'implication d'une menace, leur réaction est terrible. Le Fr. Eyraud nous raconte non sans vivacité un épisode de ses malheurs dans l'île, qui peut servir d'illustration à notre remarque. Voulant avertir son « mauvais génie », Torometi, qu'il aurait à rendre compte dans une autre vie de ses nombreux péchés, il voulut lui rappeler qu'il était mortel, mais peu familier encore avec le langage de l'Île, il se servit de la phrase : *E pohe oe*, « tu mourras ». Il n'eût pas plutôt prononcé ces mots que Torometi fut comme frappé de la foudre. Il pâlit, se mit à trembler et ses gestes trahirent la terreur la plus profonde jointe à une colère grandissante : « Le Père a dit : *E pohe oe* », criait-il à la foule non moins atterrée par cette malédiction. Se rendant compte de la portée tragique de sa phrase malheureuse, le missionnaire fit de son mieux pour calmer les esprits horrifiés par la brutalité de cette imprécation.

#### TRAITEMENT DES MALADIES.

Religion et médecine étaient inséparables. Association toute naturelle, car la plupart des maux dont souffraient les indigènes étaient attribués à la malveillance de démons ou de dieux qui prenaient possession du corps de leurs victimes pour les tourmenter. Ces intrusions d'esprits s'opéraient sans que le patient en fût tout d'abord conscient ; il ne s'en apercevait que lorsqu'il sentait les premières atteintes du mal. Un prêtre était aussitôt appelé. Il engageait son client à se con-



fesser pour savoir s'il n'avait pas violé quelque tabou ou commis quelque autre sacrilège. Il s'adressait ensuite à l'esprit dont les réponses étaient prononcées sur un ton strident et qui était invité poliment à vider les lieux. Ce n'est que lorsqu'il se montrait entêté que le prêtre recourait à la force : il sautait sur l'esprit si ce dernier cherchait à se réfugier dans un coin de la hutte ; il bondissait contre les parois, s'arrêtait, le guettait, pour reprendre sa course. La porte était barricadée et, par surcroît de précaution, la hutte était parfois couverte d'un filet. Après une chasse plus ou moins longue, l'*ivi-atua* s'emparait des vêtements du malade et, sortant de la hutte en courant, il jetait esprit et tissus dans les flammes d'un feu allumé à proximité. Il s'en retournait alors vers son patient pour lui annoncer sa guérison définitive. Dans des cas spécialement graves, on mettait le feu à la hutte et l'*ivi-atua* montait la garde pour rejeter l'esprit dans les flammes s'il réussissait à s'échapper.

Si le patient mourait, le prêtre sauvait sa réputation en annonçant qu'un esprit inconnu et plus puissant s'était substitué à celui qu'il avait expulsé.

Les cures ne revêtaient pas uniquement un caractère magico-religieux. Magie et science se combinaient parfois. Une des méthodes thérapeutiques très en faveur chez les Pascuans consistait à faire transpirer le patient en le couchant sur un lit de feuilles de bananiers dans un *umu*, c'est-à-dire un four dans lequel on avait fait chauffer des pierres à blanc. Les anciens Pascuans étaient aussi d'habiles masseurs. Thomson, dans sa pénible randonnée à travers l'Ile, nous dit avoir été considérablement soulagé par l'énergique intervention de praticiens indigènes qui frottèrent ses muscles jusqu'à ce qu'il tombât assoupi.

La flore de l'Ile est trop pauvre pour avoir favorisé le développement d'une pharmacopée importante. Quelques plantes, notamment la verveine et les bambous introduits au siècle dernier, passent aujourd'hui pour avoir des propriétés médicinales, mais les indigènes leur préfèrent les remèdes européens.

Les guérisseurs (*ivi-atua*) se faisaient largement payer leurs services. Les honoraires étaient des aliments ou des objets en bois sculptés. Ceux qui négligeaient de s'acquitter de leur dette, s'exposaient à la vengeance du prêtre médecin.

## CHAPITRE VIII

### IMAGES D'ANCÊTRES

Les petites statuettes en bois ou *moai kavakava* dont les collectionneurs font grand cas, appartiennent, au même titre que les fameuses statues des mausolées, à l'art religieux de l'Île et doivent, par conséquent, être mises au nombre des accessoires du culte.

Elles représentent un homme à barbiche dont le corps décharné et à moitié pourri exhibe des vertèbres, des côtes saillantes et un sternum crochu comme un bréchet d'oiseau. Le sommet du crâne est parfois décoré d'un motif en relief figurant un oiseau ou un monstre anthropomorphe. Il existe un grand nombre de ces statuettes dans les musées et les collections privées. Leur type est très uniforme et ce n'est que sur des spécimens récents et déjà décadents que les détails suggérant l'état cadavérique tendent à diminuer ou à disparaître.

À côté de ces *moai kavakava*, on taillait aussi des images plates — appelées pour cette raison *moai pae-pae* — qui figuraient des personnages féminins. Ces sculptures sont relativement rares, de date tardive et d'un style mal dégagé de celui des images masculines qui ont servi de prototypes. Les attributs sexuels traités avec une certaine minutie indiquent clairement que le sculpteur s'était proposé de représenter des femmes, mais celles-ci n'en portent pas moins la barbiche en virgule des hommes décharnés. Elles se rapprochent également de ce type d'images par les détails de leur anatomie qui sont ceux d'un cadavre décomposé sans, toutefois, que le sculpteur ait voulu les mettre en évidence et suggérer la mort.

Les statuettes en bois s'inspirent de la représentation que les anciens Pascuans se faisaient des esprits des morts. Imagination religieuse et création artistique se sont mutuellement influencées et, si les artistes ont cherché à donner corps à leurs visions, leurs œuvres ont imposé une conception toute conventionnelle des fantômes à leurs descendants.

Un mythe, dont nous avons recueilli une nouvelle version, nous apprend à la suite de quelles circonstances le chef Tuu-ko-ihu, qui

en est quelque sorte le héros civilisateur de l'île de Pâques, eut l'idée de tailler ces statuettes.

« Tuu-ko-ihu se rendait de sa maison de Hare-koka à Hanga-hahave. En passant par la colline de Punapau, il vit au pied d'un pan de roche rouge deux esprits qui dormaient. C'étaient Hiti-rau et Nuku-te-mango. Il eut le temps d'entrevoir leurs côtes et leur ventre creux. Un autre *akuaku* (esprit, fantôme) qui, lui, était éveillé, s'écria : « Réveillez-vous, le noble chef a vu vos côtes saillantes ».

Hiti-rau et Nuku-te-mango se lancèrent à la poursuite de Tuu-ko-ihu et l'ayant rejoint lui demandèrent : « O Chef, qu'as-tu vu ? » « Rien », leur répondit Tuu-ko-ihu. Les esprits lui demandèrent encore : « O Chef, es-tu sûr de n'avoir rien vu. Tu te trompes peut-être ? » « Je n'ai rien vu », répéta Tuu-ko-ihu, et il continua sa route.

« Les esprits disparurent, mais peu de temps après, ils se placèrent à nouveau sur la route que suivait le chef et lui demandèrent : « Que sais-tu de nous ? » Trois fois ils lui posèrent la même question, mais Tuu-ko-ihu ne cessait de leur répondre : « Je ne sais rien ». Si le chef avait hésité ou s'il leur avait dit ce qu'il avait vu, les deux esprits n'auraient pas manqué de le tuer.

« Quand Tuu-ko-ihu arriva à Anahevea, les gens de l'endroit étaient en train d'ouvrir les fours où ils avaient fait cuire leurs aliments. Tuu-ko-ihu ramassa deux bûches à demi calcinées et les porta dans sa hutte. Il les sculpta à la ressemblance des esprits qu'il avait rencontrés. Cette nuit-là, il eut un songe dans lequel il vit des esprits féminins qu'il reproduisit le lendemain dans une autre bille de bois.

« La nouvelle se répandit dans toute l'île que Tuu-ko-ihu avait taillé des images en bois. Tous vinrent pour lui en passer commande. Tuu-ko-ihu s'acquitta de ses promesses, mais plusieurs personnes, dans leur ingratitude, ne lui firent aucun présent de nourriture. Tuu-ko-ihu se refusa à leur livrer les statuettes qu'il avait faites pour eux. Un soir, alors qu'ils étaient venus les réclamer, Tuu-ko-ihu leur dit : « Venez ici ». Ils entrèrent dans sa hutte et virent les images qui dansaient toutes seules, par magie. Ils prirent peur et s'acquittèrent de leur dette. »

La fonction de ces images dans la vie religieuse est obscure, mais leur signification rituelle est bien établie grâce aux allusions faites par ceux qui eurent encore l'occasion de vivre chez les Pascuans avant leur conversion. Le Frère Eyraud vit à plusieurs reprises ses hôtes se saisir de ces images, esquisser avec elles quelques mouvements de danse et entonner une brève psalmodie en leur honneur. Ce comportement ne lui parut pas cependant digne d'être qualifié de « culte ».

Ces images étaient aussi exhibées au cours des fêtes, notamment à l'époque de la récolte, lorsqu'on offrait les prémices des fruits.

Entre temps, elles étaient gardées dans les huttes, soigneusement protégées par des étoffes en tapa. Leurs propriétaires aimaient à en faire étalage et ils les attachaient sur eux pour danser avec elles. D'aucuns en portaient jusqu'à une vingtaine. Lorsqu'on les retirait de leurs enveloppes de tapa, on faisait entendre des chants-récitatifs et on les berçait comme des enfants. Une place d'honneur leur était réservée pendant les cérémonies religieuses.

Des statuettes humaines en bois servaient dans le reste de la Polynésie de tabernacles temporaires pour les dieux et les esprits d'ancêtres. Dans le district de Whanganui, en Nouvelle-Zélande, de petites images, qui étaient conservées dans les huttes, étaient dédiées chacune à l'esprit d'un des ancêtres de la famille. Celui-ci était censé s'y incarner pour s'entretenir avec les vivants. Les Ti'i de Tahiti étaient aussi des réceptacles temporaires pour des divinités secondaires ou pour des esprits qui y étaient appelés par les prêtres. Les images, d'un style si réaliste, de Mangareva représentaient les dieux. Ces comparaisons donnent quelque poids à la tradition pascuane selon laquelle ces images en bois étaient sculptées lors du décès d'un membre de la famille.

Ces statuettes pouvaient être animées d'une force surnaturelle. Témoin la légende suivante : Un jeune homme avait emprunté à Tuu-ko-ihu une statuette pour en orner la hutte où il donnait une fête. La hutte prit feu et tout ce qu'elle contenait fut brûlé. Le jeune homme se rendit immédiatement chez Tuu-ko-ihu pour lui raconter le malheur et lui offrir une compensation. En pénétrant dans la hutte de l'*ariki*, quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver intacte la statuette qu'il croyait perdue. Tuu-ko-ihu, qui avait entendu une grande rumeur au moment de l'incendie, s'était contenté de dire : « O mon frère, petit oiseau sauteur, reviens » ; et la statue était revenue d'elle-même.

On s'est étonné de la facilité avec laquelle les Pascuans cédaient à leurs visiteurs ces images et pour cette raison on a douté de leur caractère religieux. Comme beaucoup d'objets du même ordre, ils ne devenaient sacrés que lorsque les esprits descendaient en eux. Ils perdaient beaucoup de leur sainteté en dehors des cérémonies ou lorsqu'une circonstance quelconque les privait de leur aura mystique.

Ces statuettes continuent à être fabriquées par les indigènes de notre époque dont c'est le principal article d'exportation. Comme seule leur valeur commerciale maintient cet art, il ne faut pas s'étonner que le style ait dégénéré au point que les spécimens modernes ne soient plus que des « curios » vulgaires, destinés à satisfaire une clientèle dépourvue de goût.

## CHAPITRE IX

### LES GRANDES STATUES

Les statues géantes ont fait la gloire de l'île de Pâques. Elles sont et resteront le symbole même de son mystérieux passé. Leur présence sur cet îlot solitaire et dénudé continue à être une énigme comme au jour où Roggeveen, qui fut le premier Européen à les contempler, écrivait dans son journal de bord : « Ces figures de pierre nous remplirent d'étonnement, car nous ne pouvions comprendre comment des gens sans solides espars et sans cordages furent capables de les dresser... »

Notre premier contact avec les grandes statues fut mêlé de déception. Peu après notre débarquement et sous une pluie battante, nous allâmes voir celles qui s'offrirent aux regards de Cook et de La Pérouse lorsqu'ils abordèrent sur la même grève. Elles gisent aujourd'hui comme de lourdes épaves sur le plan incliné de l'*ahu* Koiroroa non loin du môle construit par les Chiliens avec les débris de leurs plates-formes. Leur destruction avait déjà été signalée en 1815 par Kotzebue, qui avait cherché à les voir du haut de sa baleinière. Nous n'espérions donc pas les contempler sur leur mausolée, coiffées d'un cylindre rouge comme elles étaient apparues aux grands navigateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous avons cependant cru que, même écrasés au sol, ces vaincus conserveraient quelque majesté. Notre désenchantement fut peut-être comparable à celui qui fit croire à Roggeveen et à Cook que ces statues étaient un agglomérat de boue. Taillées dans de la cendre volcanique, dont les nodules gris hérissent leur surface comme autant de verrues, elles ne laissent deviner nulle part le rude combat du sculpteur contre la matière.

Ces statues sont, pour la plupart, étalées sur le ventre et l'on ne voit que leur nuque plate et mince et leur dos légèrement arqué qui s'évase au-dessous de la ceinture. Ces soi-disant statues sont en fait d'énormes bustes, de monstrueux culs-de-jatte avec une tête trop longue pour leur tronc massif. Leur couleur jaunâtre, au milieu des ruines charbonneuses, apporte une note discordante dans la tonalité du paysage. Le tuf dont elles sont faites se désagrège facilement et

plusieurs d'entre elles semblent avoir fondu sous les averses pour retourner à la terre d'où elles sont sorties.

Il serait injuste de refuser toute grandeur à ces sculptures parce qu'elles ne sont plus en place sur la haute plate-forme des mausolées et parce qu'elles ont subi les outrages des hommes et du temps. Nous fûmes conscients de cette lourde majesté lorsque notre promenade autour de l'Île nous amena à l'*ahu* Tonga-riki. Ce sanctuaire était surmonté jadis de quinze statues. Comme les autres, elles ont été renversées, à l'exception de la partie inférieure de l'une d'elles, qui reste sur son piédestal en basalte.

En tombant, la tête d'une statue s'est brisée et, par ricochet, est allée s'appuyer contre un morceau de décombres. Elle incline sur ce tas de scories sa face creusée de deux orbites profondes comme celles d'un crâne. Cette vision macabre est dans son cadre. Elle fait partie d'un lieu où tout suggère des comparaisons funèbres. Rien qui ne soit revêtu de deuil : la plaine couverte de débris volcaniques, les affleurements de basalte, les parois du mausolée et même la mer qui roule lentement sur des dalles de lave calcinée et noirâtre.

Ce buste décapité, cette tête au regard vide aident l'imagination à replacer sur les piédestaux qu'ils ont quitté hier, les quinze géants, culbutés comme dans un jeu de massacre. On peut les imaginer tels qu'ils étaient en des temps meilleurs : debout, le dos tourné vers la mer et fixant de leurs grandes orbites la haute falaise du Ranoraraku. Ici, comme dans les vieilles civilisations de l'Asie, s'exprime une même volonté orgueilleuse d'unir la satisfaction esthétique à la stupeur, la forme à la masse de la matière asservie. Ce vertige du colossal dans un univers minuscule, chez des hommes aux ressources limitées, voilà tout le miracle de l'Île de Pâques.

Ces monstres frustes et anguleux devaient offrir un spectacle étrange au coucher du soleil ou par les nuits de lune lorsque leurs lourdes silhouettes se profilaient sur le Pacifique. On a prétendu que ces images avaient été dressées pour défendre la terre contre l'invasion de la mer. Interprétation romantique et absurde, car elles tournent le dos à l'adversaire et font invariablement face aux molles collines et aux plaines pierreuses de l'intérieur. Le combat de l'Océan contre l'île leur est indifférent, mais les vagues ne se sont pas moins acharnées à leur destruction. Elles désagrègent lentement les statues que l'embrun peut atteindre et minent les falaises qui les supportent. Quelques-unes d'entre elles sont déjà devenues la proie des flots.

On a beaucoup parlé aussi de la moue dédaigneuse de ces grands visages. Cette expression est frappante sur les statues du volcan dont les lèvres fines et saillantes semblent pleines de mépris. Elle est moins apparente sur les images des *ahu*. Les intempéries, en estompant parfois leur contour, sont sans doute responsables de cet adoucissement des traits.

Selon nous, les sculpteurs de l'Île de Pâques ont été desservis par une matière si tendre qu'elle a dû favoriser une certaine paresse. Ils se sont trop aisément pliés à une formule unique qu'ils pouvaient reproduire sans trop d'effort. Leur conception première était hardie, leur tort a été de s'en montrer aussi satisfaits. Ils n'ont pas toujours échappé aux faiblesses d'un travail en série.

Certaines statues étaient probablement peintes. Ayant pénétré dans la plate-forme de l'*ahu* Vinapu, qui a été vidée de son gravois et transformée en une sorte de cave après la chute des statues, nous découvrîmes que les parties de la statue protégées contre les intempéries portaient des traces de peinture rouge et blanche. Il en était apparemment de même pour la statue Hoa-haka-hana-ia du British Museum qui, avant son transport, était enduite d'ocre blanche et rouge.

Roggeveen, dans sa hâte de quitter ce rivage inhospitalier, s'était imaginé que les statues portaient sur la tête des paniers pleins de pierres blanches. Ces couvre-chefs, qui les coiffaient comme des tuyaux de poêle, étaient des cylindres en cendre rouge volcanique. Posés en avant, ils surplombaient la face de la statue comme une visière. L'équilibre était maintenu par une dépression dans laquelle le sommet de la statue venait s'emboîter. Le tout se terminait par un bouton conique et par un tas de cailloux peints en blanc. La bizarrerie de cet ornement a vivement frappé l'imagination de ceux qui les ont vus en place, étonnement légitime en présence de « chapeaux » ayant jusqu'à 2 m. 70 de hauteur et près de 2 mètres de diamètre. Un jour de pluie, nous avons pu trouver refuge à l'intérieur de l'un de ces cylindres aménagé en chambre.

Les « chapeaux » proviennent tous du mont Punapu, cratère qui s'élève derrière Hanga-roa. Vingt-trois de ces cylindres sont restés sur place, probablement au temps où les travaux furent interrompus sur le Rano-raraku. Cette carrière fut visitée par quelques membres de l'équipage de Cook qui observèrent déjà les cylindres abandonnés. Ce modeste cratère n'a rien de remarquable, sauf peut-être sa couleur rouge qui est comme une plaie sanglante au milieu des pâturages.

Diverses hypothèses ont été émises pour expliquer la signification de ces cylindres. Ils ont tour à tour été qualifiés de chapeaux, de turbans, de diadèmes de plumes, de symboles funéraires, de cheveux décolorés à la chaux. Personne n'a voulu voir en eux ce qu'ils sont réellement : une naïve imitation du toupet de cheveux noués sur la tête dont ils portaient d'ailleurs le nom : *pukao*. Ces couvre-chefs représentent une innovation tardive qui n'a pas eu le temps de se généraliser, car un grand nombre de statues en étaient dépourvues, en particulier celles du volcan.

Les statues qui surmontaient les grands mausolées sont au nombre de 300, chiffre approximatif, car beaucoup ont été entièrement

détruites par les indigènes au cours de ces dernières années. D'autres ont été ensevelies dans les décombres de leurs *ahu* ou, en quelques cas, incluses dans les matériaux de nouveaux sanctuaires. Les dimensions de ces statues varient entre 3 m. 50 et 5 m. 50. Celles de la côte sud sont en général plus hautes et plus volumineuses que celles de la côte ouest. La plus grande statue dressée sur un *ahu* est celle qui, appelée *Paro*, gît sur l'*ahu* *Te Pito-te-kura*. Elle mesure 10 mètres de hauteur, a une circonférence de 7 m. 80 et pèse certainement plus de 20 tonnes. Elle était surmontée d'un cylindre haut de 1 m. 80 et large de 2 m. 40.

#### LA CARRIÈRE DU RANO-RARAKU.

Seules quelques rares statues d'*ahu* ont été taillées dans du basalte ; toutes les autres proviennent de la carrière du Rano-raraku, qui est situé à l'est de l'île, près de la péninsule de Poike. Ce cratère est le dernier jalon d'un système de cônes volcaniques qui s'échelonnent à partir du Rano-aroi. Il est formé de cendres disposées en couches épaisses. Sa face sud, rongée par la mer, présente une paroi abrupte coupée d'une profonde entaille. La carrière s'étend sur le versant sud-ouest et à l'intérieur du cratère, là où le tuf est le plus facilement accessible. L'entrée de ces deux immenses ateliers de sculpteurs est gardée par une armée de statues qui, à la différence des autres, ne sont reliées à aucun *ahu*.

Si le nom de l'île de Pâques évoque toujours d'insondables mystères, si les habitants actuels ont été déclarés indignes d'être les descendants de ceux qui taillèrent les statues, c'est que ce lieu sauvage a frappé l'imagination de tous ceux qui l'ont contemplé. Quelles qu'aient été leur tournure d'esprit, leur culture personnelle ou leur sensibilité, les mots par lesquels ils ont décrit le Rano-raraku portent toujours la marque d'une émotion sincère et profonde. C'est de la somme de ces impressions qu'est née la légende de l'île de Pâques, vestige de l'Atlantide.

Au cours des trois semaines que nous avons vécues au milieu des statues, nous les avons vues sous le soleil, au clair de lune et par des nuits d'orage. Chaque fois, comme au premier jour, nous avons éprouvé le même saisissement, le même malaise. C'est moins leur taille que la confusion dans laquelle elles se présentent qui oppresse. Si elles étaient groupées dans un ordre apparent, on percevrait mieux la volonté et la pensée des morts, mais on est troublé par cet éparpillement presque humain et par le caractère tumultueux de cette assemblée de géants au grand nez et à la nuque plate.

Toutes les statues ont été taillées sur un modèle unique, mais



leur distribution capricieuse les dote d'une certaine individualité. Il en est qui semblent former des conciliabules amicaux, d'autres qui, isolées, prennent de ce fait un air dédaigneux et méchant, d'autres enfin, penchées, qui inspirent la pitié. Tous ces personnages avaient leur nom et certains l'ont encore conservé à l'heure actuelle. C'est comme si les indigènes, eux aussi, avaient perçu tout ce qu'il y avait d'accessible dans l'humeur de ces colosses.

Derrière les essaims de statues dressées sur la pente herbeuse du volcan, se tient l'armée de celles qui vont naître. Le chantier a beau être abandonné et silencieux, les ouvriers morts depuis bien longtemps, ces statues ébauchées, à moitié taillées, prêtes à être descendues dans la plaine, créent une atmosphère plus vivante que les sculptures achevées veillant aux avant-postes de la carrière. Ici, tout exprime le travail et l'effort.

On se promène dans la carrière comme si c'était un jour de repos. Les ouvriers sont partis au village, mais demain ils reviendront et de nouveau les flancs de la montagne retentiront des coups de marteau en pierre ; on entendra les rires, les discussions, les chants rythmés des hommes qui halent les statues. Comment ces sculpteurs ne reviendraient-ils pas, eux qui ont laissé leurs outils à pied d'œuvre : il suffit de se baisser pour les ramasser.

Mais quelques pans de la falaise ont été taillés perpendiculairement et les statues venues de là se dressent depuis longtemps sur quelque *ahu* de l'Ile. Dans une crypte patiemment creusée avec des pics, dort un colosse de quinze mètres, étendu sur un lit de pierre. Un mois plus tard, si on avait continué à miner sa base, il eût été prêt à quitter son alvéole et à descendre dans la plaine. Maintenant, il restera pendant des siècles dans sa niche, entouré de fougères comme un mort abandonné. Et ce sont des morts, eux aussi, les deux compagnons en tuf dont la face et la poitrine à peine dégagées se dressent au seuil de la crypte.

Pour gagner les alvéoles voisins, il faut marcher sur des corps, s'accrocher à des nez, enjamber des blocs et des affleurements de tuf transformés en statues ou en embryons de statues. On en distingue d'abord une ou deux, puis brusquement, on s'aperçoit que l'on est assis sur une gigantesque arcade sourcilière. On se relève aussitôt pour l'examiner, mais à côté on voit des mains appliquées contre un ventre et, près de ce torse, une autre tête.

Les contours se confondent dans la grisaille de la roche si bien que cette revue des corps devient presque un jeu. Sous une sorte de dais taillé dans le tuf, une immense statue est étendue comme un géant endormi. L'eau, en tombant goutte à goutte de la falaise, a creusé sa poitrine.

Quelques statues sont presque achevées. Il eût suffi de quelques coups de marteau pour que la longue et fine lame qui retient le corps

à sa matrice fût brisée et la statue prête à glisser sur l'herbe dense et drue. Parfois même elles ont été calées avec des pierres en prévision du moment où elles devraient être entièrement détachées de la gangue dans laquelle on les a taillées. Certaines de ces statues inachevées sont si énormes que l'on se demande si les sculpteurs avaient réellement l'intention de les terminer et de les déplacer. Un de ces colosses mesure 18 m. de longueur et occupe toute l'étendue d'une arête de la montagne. Peut-être n'était-il qu'un gigantesque pétroglyphe destiné à demeurer tel qu'il se montre à nous. Cette frénésie qui a poussé les Pascuans à tailler simultanément des dizaines de statues est un étrange phénomène que rien n'explique et pour lequel on se trouve à court d'hypothèses.

Le peuple des statues est également installé en maître à l'intérieur du cratère, où règne une atmosphère différente. Le fond de l'entonnoir est occupé par un lac bordé de joncs qui sert d'abreuvoir au bétail. Des pentes verdoyantes bornent l'horizon, faisant de cette poche un monde à part, enchâssé dans l'île. Dans ce paysage, les statues qui, des bords de la lagune, montent vers la crête du volcan présentent une physionomie plus aimable et plus paisible que celles qui veillent en sentinelles sur les abords de leur domaine.

Les statues du volcan qui sont fichées directement en terre, se terminent en pointe, alors que celles des mausolées, qui reposent sur une dalle, au sommet d'une plate-forme, ont une base plate et large. Le style de ces deux types de statues, quoique fondamentalement le même, n'obéit pas toujours à des conventions identiques. Les statues du volcan n'ont pas d'yeux, pas même des orbites creusées comme celles des mausolées côtiers. Le plan incurvé qui correspond aux joues se continue jusqu'en dessous de l'arcade sourcilière, dont l'ombre donne l'illusion du regard.

L'état actuel de nos connaissances ne permet pas d'établir un rapport chronologique entre les différentes catégories de statues. Du point de vue artistique, les bustes du volcan Rano-raraku sont les plus parfaits. Les lignes du nez et des joues ont été traitées avec plus de vigueur, le cou aussi est mieux dégagé, l'apparence générale moins massive.

Notre contact prolongé avec les statues du volcan nous donna l'occasion de faire des constatations intéressantes. En dégagant leurs bases, nous nous aperçûmes qu'elles étaient souvent frustes et mal dégrossies. Le dos n'était achevé qu'une fois la statue en place et pour l'atteindre les sculpteurs étaient obligés de dresser un échafaudage. Les statues qui n'ont pas subi ces retouches ont une nuque épaisse et informe sur laquelle on remarque encore la crête qui l'unissait à la roche. En général, les ouvriers de la carrière ont été consciencieux. Ils ont poli les surfaces de leurs sculptures au point de les rendre presque douces au toucher. Certaines parties du corps,

telles que les oreilles et les mains, ont été taillées avec un soin délicat. Les mains, dont les doigts s'allongent comme s'ils se terminaient par des ongles de mandarin, sont traitées de la même façon que dans les statuettes en bois, avec le pouce légèrement incurvé vers l'extérieur. Ces parallèles entre ces deux types de sculpture sont importants pour déterminer l'âge et l'origine des grandes statues. Ils s'étendent aussi à d'autres détails. Par exemple, on peut voir sur quelques statues en tuf, comme sur un certain nombre de *moai kavakava*, une sorte de O et de M en relief au-dessus de traits horizontaux. Ces dessins doivent s'interpréter comme une représentation conventionnelle de la ceinture en tapa et de son nœud.

Quelques statues portent des marques, telles que des sillons ondulés le long du cou, qui sont des reproductions plus ou moins fidèles de motifs du tatouage pascuan.

Les glissements de terrain qui se sont produits à plusieurs reprises le long des pentes du volcan, ont déraciné quelques bustes et les ont entraînés vers le pied de la montagne. D'autres statues ont été entièrement ensevelies par ces éboulis. Il en est dont on ne voit que la tête et d'autres dont le front seul émerge au-dessus du gazon.

Bien avant l'arrivée des Blancs, des indigènes ont dû visiter la carrière et pour occuper leurs loisirs, ont gravé des dessins sur les parois de tuf et sur les statues elles-mêmes. Ils se sont plu en particulier, à représenter la frégate et le dieu aux grands yeux. Leurs successeurs, Européens ou Chiliens, n'ont cherché qu'à perpétuer leurs noms ou ceux de leurs bateaux.

#### LES STATUES ISOLÉES.

En traversant la plaine qui occupe le centre de l'Ile ou en suivant la côte sud, on commence à rencontrer à quelque sept kilomètres du Rano-raraku des rangées de statues qui se succèdent à intervalles plus ou moins réguliers. Les unes sont brisées, mais la plupart sont simplement couchées sur l'herbe. Les indigènes disent que ces avant-coureurs de l'armée du volcan sont des statues dont la marche magique vers les mausolées côtiers a été brusquement arrêtée par un maléfice. Pour les esprits plus rationnels, ces statues ont été délaissées en cours de route lorsque le travail de la carrière a cessé. Quelques archéologues les ont comparées aux « pierres fatiguées » du Pérou, qui n'ont jamais atteint l'ouvrage cyclopéen auquel on les destinait. Ils voient en leur abandon la preuve d'un cataclysme qui aurait surpris l'ancienne population en pleine période créatrice.

C'est l'isolement de ces statues qui est cause de cette illusion, car aucune d'entre elles ne semble avoir été destinée à un *ahu*, Jadis,

elles se dressaient à l'endroit même où elles sont aujourd'hui affalées. Point n'est besoin pour le démontrer des arguments techniques avancés par Mrs. Routledge. Il suffit de lire dans l'ouvrage du capitaine Cook la description de la côte sud qu'il avait fait reconnaître par des membres de son équipage. Il signale dans une région qui doit correspondre à la baie de Vaihu, des statues qui, contrairement à celles qui avaient été vues jusqu'alors dans le reste de l'île, étaient fichées directement en terre. L'une d'elles était si haute que, pendant une halte, elle abrita de son ombre les trente hommes du corps expéditionnaire.

En examinant la plaine du mont Toatoa, Mrs. Routledge s'aperçut, grâce à un éclairage favorable, que les statues qui pouvaient paraître égarées, jalonnaient des tronçons de route. Leur trace, souvent à peine distincte, se lit à partir de la carrière dans quatre directions différentes. Ces voies, qui avaient probablement été utilisées pour le transport des statues, étaient légèrement en creux et bordées d'un faible talus. Rien n'autorise à croire qu'elles aient été des allées triomphales conçues pour servir de voie d'accès au saint des saints de la carrière. Si telle avait été l'intention des indigènes, les statues auraient été espacées de façon plus symétrique. Aucun ordre n'y est visible, pas plus d'ailleurs que dans le voisinage du volcan.

Les statues isolées ne sont pas toutes placées le long d'avenues plus ou moins hypothétiques. Il y en a quatorze dispersées dans l'île, en des lieux où leur présence est difficile à expliquer. L'une d'elles, d'un volume imposant, est étendue sur le dos, loin de toute habitation, sur le versant nord du Rano-aroi. Nous eûmes la surprise d'en découvrir une autre, perchée au sommet du mont Teatenga. Une statue solitaire se trouve à une légère distance de l'ahu Vai-mata dans une partie de l'île où son transport a dû présenter d'immenses difficultés. Elle a fort bien pu être abandonnée juste avant d'atteindre la plate-forme qui allait lui servir de base.

La fonction de ces statues isolées est obscure. Quelques-unes ont peut-être fait partie de mausolées aujourd'hui disparus. D'autres peuvent avoir été de colossales bornes frontières, c'est du moins le rôle assigné à certaines images en pierre ou *tii* à Tahiti. Même si nous acceptons la tradition, appuyée sur ce rapprochement, le petit nombre de ces statues-bornes s'harmonise mal avec l'inextricable enchevêtrement des frontières tribales et familiales.

#### LA SIGNIFICATION DES GRANDES STATUES.

La première interprétation qui vient à l'esprit lorsqu'on cherche à pénétrer la signification des grandes statues est d'en faire des images

de divinités adorées par les anciens Pascuans. Roggeveen était si convaincu qu'elles étaient des idoles qu'il crut remarquer chez les indigènes les traces d'un culte envers elles. Les naturels, écrit-il, « s'accroupissaient sur leurs talons, la tête penchée, et, joignant leurs paumes, les baissaient et les élevaient alternativement ».

Aucune manifestation extérieure d'un culte quelconque ne fut observée par les autres voyageurs. Les indigènes exprimèrent parfois quelque contrariété lorsque les visiteurs foulaient les mausolées, mais ces indiscretions ne leur causèrent jamais beaucoup d'humeur.

Les indigènes modernes interrogés sur la fonction des statues, se contentent de dire qu'elles n'ont été dressées que pour embellir les mausolées. C'est aussi l'explication que les Pascuans, élevés dans les anciennes traditions, donnèrent aux missionnaires.

Dans les grandes entreprises architecturales des Polynésiens, il y a souvent un élément de vanité et de rivalité, un désir très vif d'étonner et de surpasser le voisin. Aujourd'hui cette attitude se traduit par le plaisir de produire des statues en bois plus grandes que celles du voisin. Malinowski a observé également en Mélanésie ce besoin d'exagérer les dimensions d'objets rituels ou de parade, les haches de cérémonie par exemple. Nul doute que les dimensions colossales des statues ne soient l'expression d'une mentalité analogue.

La facilité avec laquelle le tuf se prête à la sculpture, la vanité ou l'émulation expliquent peut-être l'apparence et les proportions des statues, mais non pas leur origine ou leur signification primitive. La première question qui se pose est de savoir si ces bustes à la lippe dédaigneuse étaient réellement des idoles. Le nom de plusieurs d'entre eux est encore connu des générations actuelles. Cook nous en avait déjà donné une liste. Aucun de ces noms n'est celui d'un dieu polynésien et plusieurs sont des termes descriptifs ; tels que « Cou tordu », le « Tatoué », le « Puant », etc...

Or, les Polynésiens ont coutume de donner un nom propre à tous les objets précieux ou remarquables qui les entourent. Les statues ne peuvent avoir échappé à cette tendance à moins que leur nom ne commémorât le souvenir d'ancêtres divinisés. Cook fut frappé du fait que plusieurs de ces noms étaient suivis de l'épithète *d'ariki*, qui signifie « chef ». Il en déduisit que ces bustes ou *moai* étaient des monuments élevés aux morts. Sa supposition n'était que partiellement exacte. Aux Iles Marquises, dont la civilisation a de si nombreux points de contact avec celle de l'Ile de Pâques, les statues dominant les terrasses des sanctuaires représentaient des chefs ou des prêtres fameux dont les esprits étaient passés au rang de divinités tutélaires des tribus. Il doit en avoir été de même dans notre Ile. Ses monuments viennent se placer au terme d'une évolution dont on suit les phases les plus importantes en Polynésie centrale. Les plates-formes rectangulaires des sanctuaires Tuamotu qui, comme

ceux de l'île de Pâques, portent le nom d'*ahu*, sont surmontés sur leur partie postérieure de dalles auxquelles on donne parfois une vague forme humaine. Celles qui ont une silhouette anthropomorphe sont appelées *tii*, mot par lequel les Tahitiens et les Marquisiens désignent toute image humaine. La stèle du milieu, qui est la plus importante, est désignée comme le *tapao ariki*, « le signe du chef ». Deux dalles fichées dans la cour du sanctuaire (*marae*) servaient de dossiers aux chefs et faisaient pendants à celles de l'*ahu* contre lesquelles les dieux et les ancêtres venaient s'appuyer. Ces pierres finirent par être regardées comme des réceptacles dans lesquels pénétraient les esprits lorsqu'ils étaient invoqués par les prêtres. C'est sans doute le rôle échu aux statues pascuanes.

Le caractère sacré des statues était donc provisoire et dépendait des rites qui provoquaient la venue des divinités. Dans la vie quotidienne, l'image n'était qu'un simple ornement, un bloc sans vie. Quand, faute de fidèles, les dieux et les ancêtres furent privés de sacrifices, les images, qu'on ne visitait plus, perdirent définitivement toute signification religieuse et ne furent plus l'objet d'aucun culte. Elles étaient devenues « *noa* » — profanes.

#### L'ÂGE DES STATUES.

Beaucoup de personnes, même dans les milieux scientifiques, se refusent à admettre que ces statues soient l'œuvre des ancêtres polynésiens des Pascuans modernes. Pour expliquer leur présence sur cette petite île, on a eu recours aux explications les plus fantaisistes. D'aucuns n'ont pas craint, au mépris des données de la géologie, d'inventer des continents imaginaires dont ils se débarrassaient par l'hypothèse de cataclysmes terribles. D'autres ont cherché successivement l'origine de ces colosses en Egypte, aux Indes, en Corée et en Mélanésie. Des romans historiques ont été échafaudés pour raconter l'invasion de peuples guerriers venus anéantir la civilisation pascuane. Ces rapprochements lointains et cette vision dramatique du passé exercent un tel charme sur l'esprit qu'aucune preuve scientifique — je le crains, — ne dérobera les mystères de l'île de Pâques aux rêveurs, qu'ils soient spécialistes ou non de l'archéologie !

L'âge relatif des statues ne constitue pas une énigme. Elles surmontaient des mausolées (*ahu*) que les Pascuans ont continué à bâtir jusqu'au milieu du siècle passé. Elles ne sauraient donc être considérées indépendamment des sépultures qui étaient encore en usage il y a moins de cent ans.

Quiconque observe les statues d'un œil impartial est frappé par

la netteté des angles, le poli des surfaces et la précision des détails. Les tempêtes qui ont battu ces colosses, les pluies innombrables qui les ont lavés, les vents qui se sont acharnés contre eux auraient dû altérer la surface du tuf dans lequel elles ont été taillées, si l'action de tous ces agents atmosphériques était aussi ancienné qu'on l'a supposé.

Cet argument géologique est amplement confirmé par d'autres observations d'ordre archéologique. La dalle qui supporte une des statues de l'*ahu* Te-Peu repose sur des assises en pierre identiques, à tout égard, à celles qui formaient la base des maisons de l'époque moderne.

Les hommes qui édifièrent cet *ahu* vivaient donc dans des huttes qui ne différaient en rien de celles que les visiteurs de l'île ont pu voir jusqu'en 1870.

Les analogies de style et de détail entre les statues de pierre et les images de bois attestent qu'un seul et même peuple a produit ces œuvres d'art. Comme jusqu'à nos jours, les Pascuans continuent à sculpter des images en bois en respectant leur forme traditionnelle, on ne saurait d'une part, admettre que les statuettes sont plus ou moins récentes et de l'autre, affirmer que les statues en tuf appartiennent à la plus haute antiquité.

Le buste en basalte qui se trouve aujourd'hui au British Museum est, à n'en pas douter, le plus beau spécimen de la sculpture pascuane. Il provient du village d'Orongo où il recevait un culte spécial lors de la fête de l'homme-oiseau. Loin d'être pour les indigènes le vestige d'une civilisation inconnue, cette statue représentait pour eux un dieu qui participait à des cérémonies célébrées encore par les grands-parents de nos informateurs.

Si les grandes statues remontaient effectivement à un passé très lointain, on aurait peine à s'expliquer l'uniformité de leur style. Une évolution n'aurait pas manqué de se produire au cours des âges et aurait introduit des variations, bases d'une classification chronologique. Au contraire, tout semble indiquer que cette floraison de statues a été courte.

#### LE TRANSPORT DES STATUES.

Le tuf volcanique est une sorte de terre rendue compacte par la présence de fragments et de nodules de pierre. Il est friable et se prête aisément à la taille. Les sculpteurs modernes considèrent cette matière comme plus facile à travailler que le bois. Avec une simple hache, ils dégagent en une journée un gros bloc de tuf et en quelques heures le transforment en répliques des grandes statues. Mrs. Rout-

ledge va peut-être trop loin quand elle estime à quinze jours le temps nécessaire à une équipe de sculpteurs pour tailler l'une des statues du Rano-raraku. Son calcul est tout à fait hypothétique, mais il représente une réaction salubre contre ceux qui ont exagéré la durée de ce labeur. Que l'on n'oublie pas que les ouvriers de la carrière devaient non seulement façonner la statue, mais extraire de la falaise le bloc auquel ils allaient donner forme humaine. La profondeur des cryptes et des cavernes qu'ils ont ouvertes au flanc du Rano-raraku témoigne d'efforts considérables, accrus encore par la nature rudimentaire des outils qu'ils employaient. Ils se servaient de grands maillets, rappelant vaguement les coups de poing chelléens, qui étaient taillés à gros éclats et appointis aux extrémités. C'est avec ces pics qu'ils attaquaient les parois de tuf, mais pour parfaire les statues, ils avaient besoin d'instruments plus délicats, de burins en pierre, de trente centimètres de longueur environ, que l'on trouve en grand nombre à la surface de l'île. Ces outils sont d'un maniement si aisé qu'un manche était superflu. Alors que les pics abondent dans la carrière, les ciseaux y sont plus rares. Ils étaient probablement trop précieux pour être laissés auprès des statues.

On a souvent répété que le transport des statues était une œuvre surhumaine, supposant une population plus dense que celle que l'île pouvait nourrir. On a parlé de poids de cent tonnes, de cinq cents tonnes même. Lorsqu'on aborde ce problème, le premier point à établir est le poids réel des statues. Il a été fortement grossi, comme tout ce qui concerne l'île de Pâques. L'énorme tête rapportée par Loti et qui se trouve aujourd'hui au Musée de l'Homme, à Paris, ne pèse que 1.200 kg. En prenant pour base le poids spécifique du tuf volcanique du Rano-raraku, nous avons essayé de déterminer le poids de celles qui ont été transportées sur les *ahu* de la côte ouest : cinq à six tonnes, tel est le résultat de nos calculs. Les statues du volcan étaient certainement trois, quatre, voire cinq fois plus lourdes, mais même ainsi leur transport ne dépassait pas les limites des capacités humaines, d'autant moins que le trajet qu'elles avaient à parcourir était relativement court. Quand aux monstres inachevés de la carrière, ils n'ont peut-être été que d'immenses pétroglyphes en relief, de vrais « gisants » de cathédrale. S'ils avaient été destinés à être transportés ailleurs, les sculpteurs n'auraient pas choisi pour les tailler des endroits presque inaccessibles.

Nous ignorerons toujours les moyens mis en œuvre par les anciens Pascuans pour effectuer le transport de ces masses volumineuses et friables. Le problème se complique du fait que l'île de Pâques a toujours été pauvre en bois. On hésite à admettre que les troncs tordus du *toro-miro* ou des autres arbustes qui s'accrochaient aux pentes des volcans aient pu être convertis en rouleaux ou en traîneaux. Cependant les indigènes ne dépendaient pas uniquement



de la maigre flore locale et ils avaient à leur disposition les bois flottés que la mer leur apportait. Les pièces de bois dont ils faisaient leurs rames de danse et leurs grandes massues étaient de taille suffisante pour leur fournir des leviers ou des patins de traîneaux.

De solides cordes étaient nécessaires pour haler les statues. Les Pascuans les fabriquaient avec les fibres du mûrier à papier qu'ils cultivaient probablement sur une grande échelle.

En admettant que les Pascuans aient eu du bois pour construire des traîneaux et des cordes pour tirer les statues, le mystère se réduit à une question de main-d'œuvre et d'énergie. Nos insulaires n'ont pas été les seuls Polynésiens à soulever et charrier de lourdes masses. Les Marquisiens ont inclus dans la maçonnerie de leurs sanctuaires des blocs pesant plus de dix tonnes. Ils étaient traînés sur des plans inclinés en terre ou en cailloux, ou simplement portés sur des brancards à la force du poignet. Les pentes raides des vallées rendaient ces transports plus pénibles que les plaines ondulées de l'Île de Pâques.

Il est dans l'archipel de Tonga une porte monumentale, le trilithe, dont la popularité rivalise avec celle des statues de l'Île de Pâques. Les mêmes fantaisies pseudo-scientifiques entourent ce monument qui, lui aussi, a été attribué à des civilisations englouties. Cependant on connaît et la date à laquelle cette porte a été dressée, et le nom du chef qui présida aux travaux et la technique mise en œuvre pour sa construction. Le linteau reposant sur les deux piliers pèse quinze tonnes. Il provient d'une île voisine d'où il fut amené en bateau, puis poussé le long d'un tertre, au niveau du sommet des deux montants. A la hauteur voulue on le fit culbuter entre les deux mortaises prêtes à le recevoir.

Les billes de bois que les Maoris allaient chercher dans la forêt pour creuser leurs longues pirogues pesaient souvent beaucoup plus que les statues pascuanes. Les explications, malheureusement assez vagues, que les Pascuans donnèrent à un lieutenant allemand pour lui faire entendre la façon dont les statues étaient transportées le long des pentes de la carrière, rappellent de manière frappante le système employé par les Maoris.

La difficulté ne consistait pas à remuer la statue, mais à ne pas la briser au cours de l'opération. C'est cette considération qui poussa le capitaine Vandesande, du *Mercator*, à faire choix, pour le Musée du cinquantenaire, d'une statue en basalte de préférence à un buste en tuf.

Pour nos informateurs, le déplacement des statues se serait fait en l'espace d'un rêve grâce au pouvoir magique de *Tuu\_ko-ihu*. Ici encore le merveilleux exprime le désir secret de ceux qui, attelés aux statues, les ont tirées sur le sol pierreux de leur île. Il ne faudrait pas cependant projeter au milieu du Pacifique le tableau familier

de la construction des Pyramides d'Égypte. Les statues n'ont pas été mises en place par des grappes d'esclaves, mais par des hommes libres, heureux de participer à une entreprise menée pour la plus grande gloire de la tribu ou de la famille. C'est le tumulte joyeux des fêtes qu'il nous faut imaginer lorsque nous pensons à cet effort. Les chefs des grandes familles qui souhaitaient dresser un nouveau buste sur leur *ahu* organisaient sans doute des festins qu'ils préparaient longtemps à l'avance. A cette fin, ils étendaient la surface de leurs champs, accumulaient des réserves en plaçant sous un tabou les produits de la terre ou de la mer ; en un mot, ils capitalisaient toutes leurs ressources pour récompenser l'aide escomptée. Au jour convenu, on voyait des groupes de parents et d'amis se diriger vers le volcan. Les feux brûlaient dans les fours, la hutte de fête était pleine de monde. Les invités s'attelaient à la statue et leurs muscles se tendaient au milieu des cris et des charmes que les prêtres récitaient pour faciliter leur tâche. Un esprit de rivalité mi-sérieux, mi-comique, faisait de cette entreprise une immense partie de plaisir. Ces géants en tuf n'ont pas été déplacés en une seule fois ; des mois, peut-être des années, devaient séparer les étapes de leur voyage, de la carrière aux mausolées de la côte ouest.

Il est cependant étrange que les Pascuans aient été incapables de donner aux missionnaires les renseignements qui eussent dissipé tout le mystère. Pourquoi les indigènes ont-ils expliqué par des mythes le transport des statues au lieu de nous fournir les détails techniques que l'on attendait d'eux ? Le fait est vraiment singulier et l'on ne peut s'empêcher de soupçonner les premiers missionnaires d'incuriosité et d'indifférence. Les traditions ne sont pas cependant entièrement dénuées de détails concrets. Elles font allusion aux remblais et aux chaussées qui mettaient les statues au niveau de la plate-forme où elles devaient être placées. Un informateur nous a aussi parlé de leviers en bois, de patates écrasées et de pierres rondes qui facilitaient le glissement de ces lourdes masses. Il nous a aussi montré derrière l'*ahu* Te-Pito te-kura une colline qui fut reliée à l'*ahu* par une levée de terre sur laquelle on avait fait passer la statue *Paro*. Les cylindres en tuf rouge étaient roulés le long d'une pente artificielle faite de pierres et de blocs accumulés. C'est par une méthode à peu près semblable que les grandes statues du volcan étaient dressées. Mrs. Routledge trouva derrière quelques-unes d'entre elles le lit de pierre qui les avait soutenues pendant leur ascension vers la verticale.

Si les traditions pascuanes sont vagues et confuses à l'égard du transport des statues, il en est de même au sujet d'autres aspects de l'ancienne civilisation. Bien que leurs grands-pères vécussent encore à l'âge de la pierre, aucun des Pascuans modernes ne veut admettre que les lames d'herminette en pierre qu'ils trouvent à

chaque pas aient été utilisées pour tailler les images en bois. Ces insulaires, dans leur zèle à assimiler une nouvelle culture, ont rejeté jusqu'au souvenir du passé.

Notre soif d'explications plausibles ne doit pas nous faire perdre de vue les difficultés incroyables que les Pascuans ont surmontées pour transporter leurs statues. On comprend leurs interprétations magiques lorsqu'on voit l'*ahu* Rikiriki perché entre une pente abrupte et une falaise vertigineuse !

La présence d'un tuf tendre, facile à tailler, mais qui, exposé à l'air a tendance à durcir, a certainement favorisé le développement de cette statuaire. Par contre, la coutume de dresser sur les mausolées l'image des morts est antérieure à la découverte et à la colonisation de l'Île. Lorsque les Pascuans y émigrèrent, ils possédaient déjà une tradition artistique limitée peut-être à la sculpture sur bois. Le dénuement de la terre où le hasard les jeta, les contraignit à adapter leurs techniques traditionnelles à une autre matière qui était d'un travail plus facile. Après quelques tâtonnements, ils ont su créer un style nouveau qui s'est figé peu après sa naissance. Il s'est imposé à eux au point de faire partie du mélancolique paysage de l'Île.

#### LA FIN DES STATUES.

L'aspect de la carrière suggère, de prime abord, une interruption brusque des travaux. Près de cent statues sont restées inachevées et d'autres ont été abandonnées au moment où elles allaient sortir du chantier. Ces signes de l'arrêt subit d'une grande activité font penser à un cataclysme ou à une tragédie qui aurait bouleversé de fond en comble la vie de l'Île. Les indigènes ont encore conscience d'un événement très grave qui a dû frapper de paralysie l'armée des sculpteurs. Ils le racontent dans les termes suivants :

« Les sculpteurs de la carrière étaient nourris par des hommes qui allaient pêcher pour eux. Un jour, ceux-ci se rendirent à Kikirimariu où ils plongèrent dans une cavité sous-marine pour attraper une langouste, car c'était là qu'elle se tenait avec son corps, sa queue et ses pattes. Les plongeurs retournèrent à la surface et dirent : « Cette langouste ne peut être prise, elle est beaucoup trop grande ». D'autres hommes plongèrent à leur tour, mais ne revinrent pas. Ceux qui avaient découvert cette grande langouste s'en retournèrent et se rendirent à l'endroit où ils pêchaient d'habitude, attrapèrent des langoustes et les distribuèrent aux sculpteurs. Ils se mirent ensuite à tresser un grand filet pour l'énorme langouste qu'ils avaient trouvée.

Six hommes et encore six hommes périrent à cause de cette langouste, de cette langouste à la longue queue. Les pêcheurs retour-

nèrent où elle était. Les gens qu'ils rencontraient sur leur chemin leur disaient : « Six hommes, puis six autres hommes sont allés en quête de cette langouste et sont morts ». Les pêcheurs répondaient : « Oui, mais nous, nous tuerons la langouste ». Les trois jeunes gens entrèrent dans la mer, ils nagèrent jusqu'au-dessus de la cavité où se tenait la langouste. Ils étendirent leur filet et le plus jeune dit : « Je vais plonger le premier, vous me suivrez et rabattrez la langouste dans le filet ». Le jeune homme ouvrit son filet dans lequel les autres rabattirent la langouste. Ils saisirent fortement le filet, le tirèrent à la surface de l'eau. Ils étaient trois et, avec la langouste, quatre. En abordant sur la plage, ils poussèrent un grand cri : « Eeeee, *ko tetu, ko te ura rarape nui* ». (Eeee, comme elle est longue, la langouste à la grande queue). Ils prirent la langouste et tous vinrent l'admirer. Ensuite ils la chargèrent sur leur dos et l'apportèrent aux sculpteurs.

Les sculpteurs appelèrent une vieille magicienne et lui dirent : « Allume le four pour cuire la langouste, comme elle est grande la langouste à la longue queue ! » La vieille alluma le feu et mit aussi à cuire des patates qui sont bonnes à manger avec de la langouste. Elle dit ensuite aux hommes : « Quand tout sera cuit, retirez la nourriture du four, mais laissez-moi un morceau ». « C'est bien », dirent les sculpteurs.

La vieille magicienne se rendit chez son frère où elle resta à parler pendant que la langouste cuisait dans le four. Lorsqu'elle fut à point, les sculpteurs ouvrirent le four et la mangèrent en entier. Ils ne pensaient plus à la vieille et l'oublièrent complètement. Ils dévorèrent la langouste, distribuèrent ses restes et s'en retournèrent travailler. La statue qu'ils taillaient s'appelait Tokanga. Ils avaient déjà fini les mains, le visage et le cou et ils allaient la détacher de la gangue pour l'emporter sur l'*ahu* Matairai, à Vinapu.

La femme revint vers le four d'où l'on avait retiré la grande langouste. Il ne restait plus que la carapace. Elle s'écria : « Ma langouste, où est-elle ? » Les hommes répondirent : « Il n'y en a plus, elle est finie. On t'a oubliée et voilà pourquoi il ne reste plus rien ». La vieille femme récita un charme. Elle dit : « Statues qui êtes debout, tombez ! C'est la faute de la grande langouste, de la langouste à la longue queue dont vous ne m'avez pas laissé un morceau. Plus jamais vous ne volerez ma nourriture. Statues, immobilisez-vous à jamais ». Toutes les statues tombèrent, car le sein de la magicienne était plein de colère ».

La carrière, frappée d'interdit, est restée sous le charme de la magicienne.

Si, comme nous avons tout lieu de le supposer, la fabrication des statues était le fait d'une corporation de sculpteurs, il aura suffi d'une guerre d'extermination ou même d'une épidémie apportée par quelque bateau européen pour expliquer la désertion des chantiers,

Un autre mythe explique le renversement des statues de l'*ahu* Tonga-riki. Un magicien, lui aussi exclu d'un banquet, les fit tomber, en poussant du pied la poutre centrale de la hutte où il avait reçu l'hospitalité. Si la cause de l'arrêt du travail dans la carrière est oubliée, les événements qui amenèrent la destruction des statues d'*ahu* sont encore vivants dans le souvenir des indigènes. Ils savent que la plupart d'entre elles furent renversées lors d'une série de guerres entre tribus qui eurent lieu à la fin du XVIII<sup>e</sup> ou au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les *ahu* de la côte ouest étaient encore surmontés de leurs statues, mais Forster, et deux ans plus tard, M. de Langle de l'expédition de La Pérouse constatèrent que dans le sud de l'Île plusieurs statues avaient été renversées et que d'autres se dressaient sur des plates-formes à moitié ruinées. Les bustes de la baie d'Hanga-roa furent culbutés avant 1815. Les statues de la baie voisine de Tahai étaient encore debout en 1837, car l'amiral Du Petit-Thouars aperçut, en passant au large, « une plate-forme sur laquelle étaient posées quatre statues rouges, également espacées entre elles, dont les sommets étaient recouverts de pierres blanches ou de chapiteaux de cette couleur ». En 1866, lorsque les missionnaires s'établirent dans l'Île, il n'y avait plus une seule statue en place sur aucun mausolée. Que s'était-il passé au cours de ces trente années ?

Le texte folklorique qui me fut dicté est plein du souvenir des luttes que les tribus se livrèrent avant l'arrivée des blancs. Le vainqueur satisfaisait sa joie de destruction et humiliait le vaincu en abattant les statues de son mausolée ancestral. Une telle profanation appelait des représailles. Chaque retour de la fortune entraînait de nouveaux attentats contre les grandes images muettes. Les vieillards, morts au début de ce siècle, racontèrent à leurs petits-enfants que, du temps de leurs pères, l'Île était pleine du fracas des statues renversées. L'un d'eux, qui mourut en 1915, se souvenait que la statue Paro avait été jetée à terre lorsqu'il était enfant, à la suite de l'incident suivant : une femme Tupa-hotu avait été tuée, puis mangée par les gens de Tuu. Son fils se vengea en traquant dans une caverne une trentaine de personnes appartenant au district où l'outrage avait été commis. Paro fut victime de cette vendetta. Des cordes furent passées à son cou, une bande de guerriers s'y attelèrent et l'énorme statue s'abattit face contre terre. Tepano connaissait le nom de l'individu qui décapita l'*ahu* Papara et la nature du mal dont il fut affligé à cause de ce sacrilège. Ces conflits furent appelés « les guerres du renversement des statues ».

Quelque violente que fût la fureur iconoclaste de cette période, elle ne fit cependant que compléter l'œuvre du temps et des générations antérieures.

## CHAPITRE X

### LES FÊTES

Jadis deux sortes d'événements brisaient la monotonie de l'existence : les guerres et les fêtes. Celles-ci se répétaient à de courts intervalles et chaque village ou chaque maisonnée avait à cœur d'inviter ceux qui les avaient reçus en une autre occasion. Une fête n'avait pas pris fin dans un endroit qu'une autre était célébrée ailleurs.

Le nom générique pour ces fêtes est *horo*, mot qui signifie « père » et qui se rapporte de préférence aux fêtes célébrées en l'honneur d'un père ou d'une mère. Il s'applique aussi aux réjouissances qui avaient lieu après les moissons et qui étaient organisées par un riche propriétaire terrien en faveur des parents ou amis qui lui avaient prêté main-forte.

Le caractère commun à toutes ces fêtes est un vaste déploiement de nourriture qui, comme en Nouvelle-Zélande, était exhibée sur des tréteaux en bois. Selon leur nature, leur but et l'époque de l'année, ces fêtes étaient désignées différemment.

Les *paina* étaient des cérémonies célébrées en l'honneur d'un parent quelques années après son décès. Le défunt était représenté par une énorme image dont la carcasse en baguettes et en joncs était recouverte de pièces d'écorce battue, peintes de façon à figurer les détails de la face et les tatouages caractéristiques du sexe. Des plumes de frégate piquées sur la tête lui faisaient un somptueux diadème. Les yeux étaient figurés par des rondelles découpées dans un crâne humain. Quant aux membres ils étaient modelés aussi fidèlement que possible. Ces géants que l'expédition de Gonzalez et de La Pérouse virent près des *ahu* mesuraient de 3 à 4 mètres. Ils étaient parfois accompagnés d'images plus petites.

L'organisateur de la fête étalait au pied de l'image les poulets et la nourriture qu'il offrait à ses hôtes, puis il grimpait à l'intérieur de la figure et de là adressait un long discours à la foule, exaltant la mémoire du mort et vantant sa propre générosité. Émue par ce panégyrique, la foule éclatait en pleurs et entonnait les lamentations funéraires d'usage. A un moment donné, l'orateur passait son bras à

travers l'ouverture correspondant à la bouche et exhibait un poulet qu'il tenait à la main.

Ces images étaient dressées sur des cercles en pierre que l'on voit encore près de quelques grands *ahu* côtiers.

On les élevait aussi lorsqu'un meurtre avait été commis, d'où peut-être la méprise du lieutenant de Gonzalez qui, dans son journal, appelle ces statues *kopeka*, mot qui signifie « vengeance ».

Tout fils respectueux se devait d'honorer son père ou sa mère par une fête appelée *koro*. Ces fêtes ont été continuées jusqu'à une date récente, comme le prouve l'incident suivant : Victoria Rapahango, à qui nous demandions des détails sur ce sujet, se mit à pleurer. Quand elle se fut remise, elle nous expliqua que nos questions avaient subitement rappelé à sa mémoire le *koro* que son frère avait célébré, quelque vingt ans auparavant. Ce frère aimé, dont elle avait vu l'image passer devant ses yeux, était mort en mer.

Quiconque avait l'intention de célébrer un *koro* s'y prenait plusieurs années à l'avance et tâchait d'augmenter sa basse-cour de façon à pouvoir offrir 200 ou 300 poulets. Ses frères ou ses cousins l'aidaient généralement en apportant leur quote-part. Il devait ensuite doubler la surface de ses cultures pour en tirer de quoi régaler ses hôtes.

Le jour de la fête, la nourriture était empilée sur des échafaudages et les poulets attachés par groupes de dix en face de la foule des invités. Le fils s'approchait de son père et lui remettait cérémonieusement un poulet. Le père le recevait pour le passer immédiatement à un de ses parents. Il s'approchait ensuite de la longue rangée de poulets et les partageait entre ses parents. Les oiseaux qui restaient après ces libéralités étaient donnés au frère du héros de la fête, qui les portait symboliquement sur son dos.

Le *motuha* (bénéficiaire des cadeaux) ne gardait pas ces présents. Il en faisait généralement don à sa femme qui les passait à son frère et ainsi de suite. Pour être consommés sans danger, les poulets devaient avoir changé cinq fois de main.

L'organisateur d'un *koro* ne perdait pas le fruit de ses générosités. Si l'un de ses obligés recevait des poulets au cours d'un autre *koro*, ceux-ci lui étaient retransmis en suivant la même chaîne, mais à rebours.

Ces échanges de dons cérémonieux s'accompagnaient de banquets. Le *motuha*, notamment, était tenu d'offrir une fournée de patates et de viande à ceux qui l'avaient honoré.

Danses et chants apportaient un autre élément de joie. Le fragment d'un texte psalmodié en cette occasion me fut dicté par Victoria :

*I o te korongo mai nei*  
*I Moana-veravera-ra-tahai-a*  
*Rima turu, turu.*

On chante la fête  
Moana-veravera-ra-tahai  
Les mains se lèvent, les mains  
se lèvent.

La célébration d'un *koro* flattait la vanité aussi bien de l'organisateur de la fête que du bénéficiaire. Ce dernier en était le héros, mais le premier manifestait sa générosité et sa richesse.

Si le père était satisfait de l'hommage qui lui était rendu, il remerciait son fils en récitant à satiété sur un ton de cantilène, le vers suivant :

*O mon fils, toi qui donnes un grand koro pour ton père.*

Les dernières patates mangées, les invités se dispersaient, en célébrant les mérites et la piété filiale de leur hôte.

### LES AREAUTI.

Les fêtes appelées *areauti* avaient lieu en hiver et en automne. Leur caractère était essentiellement profane, à en croire nos sources car elles étaient organisées par des individus qui, poussés par l'ambition ou la vanité, désiraient accroître leur prestige en faisant étalage de générosité.

Quelque temps avant le jour solennel, on devait élever sur un terrain adéquat une hutte qui servait de club, de hall de danse et de salon de réception. Les pièces de bois qui formaient l'ossature de ces constructions étaient soigneusement conservées après usage.

Les jeunes gens et les jeunes filles, dont les danses et les chants formaient, avec un substantiel banquet, le principal attrait de ces fêtes, s'installaient dans ces longues maisons plusieurs semaines à l'avance, pour des répétitions générales.

En parlant des années d'adolescence, il a été fait allusion à ces séjours dans les maisons de fête ou *koro*, et aux agréables instants passés par leurs occupants. On y jouait, on y chantait et on y connaissait pour la première fois les joies de l'amour.

Cette intimité était interrompue lorsque les invités arrivaient à la date convenue et venaient s'asseoir dans la maison qu'on avait préparée pour eux. On attachait naturellement une grande importance à la présence d'un chef qui ajoutait à l'éclat de la fête et lui donnait une consécration mystique. Les tabous qui entouraient les *ariki* obligeaient l'hôte et ses invités à observer quelques règles d'étiquette. Rien d'impur ne devait souiller l'intérieur de la hutte. On se racontait jadis l'indignation de Tuu-ko-ihu qui, découvrant dans un *koro* les excréments d'un enfant, refusa de manger les bananes qui lui étaient offertes et quitta immédiatement un lieu où sa personne sacrée eût été polluée.

Laissons au Frère Eyraud, témoin oculaire, le soin de nous décrire



l'accoutrement de la foule qui assistait à un *koro*. « Chacun s'y rend, écrit-il, avec ce qu'il a de plus précieux. Alors apparaissent les toilettes les plus excentriques... Ils se mettent sur eux tout ce qu'ils peuvent se procurer. On se peint avec plus de soin, on recherche les services d'une main exercée dans l'art de fixer les couleurs et de tracer sur le visage des lignes capricieuses... Les jours de fête, on introduit dans le lobe de l'oreille un énorme rouleau d'écorce ». Les coiffures n'étaient pas moins pittoresques. Outre les diadèmes de plumes, le missionnaire énumère des chapeaux ornés de boutons, de Calebasses, d'une demi-citrouille, et même d'un oiseau de mer dont on avait plus ou moins proprement ouvert la carcasse.

« Dans leurs grands jours, écrit Eyraud dans la même lettre, ils s'habillent, ils se parent et ils se chargent de tout ce qui peut s'accrocher de quelque manière. L'homme qui a pu se procurer une robe se met une robe ; s'il en a deux, il en passe deux. La femme qui a sous la main un pantalon, une veste, une redingote, agence tout cela avec le plus d'élégance possible. »

Cette parade grotesque est un des fruits de la décadence de l'île. Jadis cette même foule, drapée dans ses capes en tapa peintes en jaune et en rouge et le corps parfumé au Curcuma ne devait pas manquer d'élégance.

« On se place sur deux lignes et on chante ». Telle est la description sommaire donnée par un témoin d'un de ces *areauti*.

Nous sommes tout aussi mal renseignés sur les autres fêtes. Celle appelée *puke* était à la fois un jeu et une épreuve magique. Les enfants allaient recueillir des poignées d'algues. Ils les remettaient aux adultes, qui les leur lançaient, tandis qu'ils cherchaient à les éviter en s'enfuyant. Ceux qui étaient atteints par une touffe d'herbe marine étaient menacés de mort prématurée.

*Kaunga* est le nom d'une danse associée à une fête particulière sur laquelle nous ne savons presque rien. Jeunes gens et jeunes filles, en file indienne, dansaient le long d'un couloir étroit pavé de galets. Les danseurs tenaient en main de petites rames de danse qu'ils faisaient mouvoir en cadence en avançant et en reculant. Les parents ne prenaient part à la cérémonie qu'en simples spectateurs. On nous a assuré qu'en cette occasion de nombreux mariages avaient lieu, car jeunes gens et jeunes filles rivalisaient alors d'élégance.

#### LA FÊTE DU BATEAU.

Les bateaux à voile qui, à de longs intervalles, abordèrent à l'île de Pâques au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles causèrent une vive impression aux indigènes. Preuve en sont les nombreuses images

de voiliers peintes sur les dalles des maisons d'Orongo et dans la caverne d'Ana-kai-tangata.

Les manœuvres que les indigènes observèrent au cours de ces visites devinrent le thème d'une pantomime ou ballet qui était exécutée chaque année sur un monticule de terre (*miro-oone*) (bois en terre) représentant le bateau des étrangers. Lors de la dernière célébration de cette fête, il y a quelque vingt ans, une bande de *mataroa* (matelots) tirait en cadence sur des cordages fictifs alors que le capitaine, en la personne du catéchiste Timoteo Pakarati, donnait des ordres en sacrant et en crachant sa chique.

Voici l'une des chansons composées à cette occasion.

<i>E Too-rangi-a-ea-paea-e,</i>	O Too-rangi-a-ea-paea,
<i>A te ka pu mai hiva e,</i>	Il arrive d'au delà des mers
<i>Ka haka ava ro</i>	Elle pousse avant
<i>I te kaukau hakarava</i>	Ses hunes,
<i>E Too-rangi-a-ea-paea e,</i>	O Too-rangi-a-ea-paea,
<i>Ka haka tata haro</i>	Elles inclinent
<i>I te kaukau haka rava</i>	Les hunes
<i>O Too-rangi o te miro,</i>	O Too-rangi, ton bateau.
<i>Kahu aava.</i>	Les voiles sont pleines.

L'on ne saurait décider si cette fête perpétue le souvenir de la visite de l'un des grands navigateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle ou n'est qu'un amusement inspiré par le contact avec les blancs.

Notre informateur affirmait d'abord que la fête était la reconstitution historique des actes de piraterie commis par Poie, puis changeant d'avis, il nous assura que l'on commémorait ainsi le passage du Capitaine Cook. Cette dernière interprétation, acceptée par Mrs. Routledge, est bien douteuse. Pourquoi les indigènes auraient-ils commémoré la visite du capitaine Cook plutôt que celle des navigateurs qui l'ont précédé ou suivi? Cette pantomime ne remonte peut-être qu'au temps des baleiniers.

Quoi qu'il en soit, le jeu du bateau n'est pas exclusif de l'Île de Pâques. Lemont, au cours de sa captivité à Penrhyn, assista en spectateur à une sorte de pièce de théâtre où l'on mit en scène le naufrage de son propre bateau.

## CHAPITRE XI

### POÉSIE, MUSIQUE ET DANSE

La vie ne devait pas manquer de douceur lorsque les tribus étaient en paix. Les travaux des champs, la pêche alternaient avec les menues activités journalières et créaient une atmosphère calme et heureuse. Les ancêtres des Pascuans, venus des îles fortunées de la Polynésie centrale, leur avaient laissé une tradition d'insouciance et de gaieté qui s'est transmise à leurs descendants abâtardis. Ces émigrants leur ont aussi légué l'amour de la musique et un goût très vif pour la sonorité des mots et leur beauté spécifique. Ici encore, la civilisation polynésienne rejoint la Grèce antique.

L'alternance des syllabes, leur disposition imprévue ont un charme particulier pour une oreille polynésienne. Les Pascuans aiment à répéter un mot dont les éléments leur semblent nouveaux et agréablement combinés. Cette sensibilité aux nuances phonétiques se manifestait parfois sous une forme imprévue. A la suite d'un raid contre l'îlot de Marotiri, les gens de Tuu avaient ramené une vingtaine de cadavres qu'ils avaient alignés sur la plage où ils les distribuaient comme viande de boucherie à leurs parents et amis. Un chef du nom de Ohotakatore ayant reconnu parmi les morts un ennemi appelé Hangamaihi-tokerau, dit : « Je veux que l'on me donne le corps de l'homme qui porte un si beau nom. » Cette faveur lui ayant été refusée, Ohotakatore trahit sa propre tribu.

Les moindres récifs, les plus faibles dépressions de terrain, les rochers les plus insignifiants et même certains objets de prix étaient individualisés par un nom propre. Cet usage permettait à un conteur d'émailler son récit de longues nomenclatures qui peuvent nous paraître monotones, mais qui charmaient son auditoire. Chaque déplacement d'un héros dans l'île fournissait l'occasion d'interminables récitations de noms propres, car son itinéraire était décrit avec minutie. Si le héros revenait sur ses pas, on répétait la liste des sites qu'il traversait.

Dans ces petits mondes clos de la Polynésie, tout événement devenait significatif et pouvait prêter à une composition poétique. Les moutons du Frère Eyraud, volés peu après son arrivée et cuits à la première occasion, furent célébrés dans un bref poème chanté

sur tous les tons pendant des mois. La petite vérole qui décimait la population devint le sujet d'une composition poétique destinée à égayer les banquets et à faire danser les jeunes gens.

Ce genre musical et littéraire ne s'est pas entièrement perdu. Nous avons recueilli un impromptu satirique qui jouit encore de quelque popularité :

<i>Rahi toke vie a Arumanuvie</i>	Rahi a volé la femme de Arumanuvie
<i>Maitetu'uapai toke mai ai</i>	C'est Maitetu'uapai qui a volé
<i>I te vie a Arumanuvie</i>	La femme de Arumanuvie

Le bateau chilien l'*Araucano* s'étant montré moins généreux que la *Baquedano*, les indigènes traduisirent leur ressentiment par ce chant :

<i>E rakerake te Araukano</i>	L' <i>Araucano</i> est mauvais
<i>Te nehenehe te Pakedano</i>	La <i>Baquedano</i> est bon.

Les anciens bardes avaient établi une classification savante des poèmes chantés, selon leur caractère. Les chants sacrés étaient des *hare atua*, les péans guerriers, des *a te haka-kakai*, c'est-à-dire les poèmes « qui incitent au combat ». Les chants dits *hei* comportaient généralement une intention satirique et visaient surtout les femmes infidèles ou les jeunes filles trop farouches. Ils étaient composés par des spécialistes et appris en secret par un chœur pour être récités aux jours de fête, à la grande confusion de ceux qui en faisaient les frais. Les amoureux improvisaient aussi des chants en l'honneur de l'aimée et, si l'air ou les paroles avaient plu, ils étaient incorporés au folklore de l'île : quelques poésies psalmodiées, peu anciennes malheureusement, sont parvenues jusqu'à nous. Grâce aux efforts combinés de nos informateurs, elles ont pu être traduites, tâche qui n'est pas toujours aisée à cause des allusions obscures qu'elles contiennent.

Voici tout d'abord une complainte funéraire :

<i>E hata tae kava</i>	Les vers puants
<i>E kaikai koe ia Tau-mahani</i>	Te rongent, o Tau-mahani,
<i>I te vie honui e.</i>	Femme de haute lignée.

Une femme de la tribu des Tupa-hotu a été abandonnée par son époux qui, repentant, gratte à sa porte :

<i>Tupa-hotu rakerake</i>	Ce Tupa-hotu est méchant
<i>Tae tangitangi rikiriki</i>	Je ne verserai certes pas une larme sur lui.
<i>Hove e kioe e nekuku mai nei</i>	C'est peut-être un rat qui gratte
<i>A koia o ku tata hakahou mai a.</i>	Oh, c'est lui qui est revenu...

Une jeune fille quitte les bras de son amant à l'aube. Il chante :

*E Miru, a ivi vari i te hupee.* Fille Miru, tu es trempée jusqu'aux os.  
*I te hupe, hau a Rano-aroi.* La rosée du Rano-aroi t'a mouillée.  
*Kae pakapaka i topa ro ai* Tu ne seras pas encore sèche lorsque tu descendras vers le rivage  
*Ki te roto tautau mahute.* Pour mouiller l'écorce à mûrier.  
*Mo te nua hute puka.* Dont tu feras un ruban pour tes cheveux.

Un poème chanté décrit la passion de deux femmes pour le même homme, Mea ; l'une est plus âgée que l'autre :

*E Mea, a tino mamahi rua e ki* Mea, la grande et la petite se disputent ta personne.  
*te iti ki te nui.* C'est l'hiver, ô mon ami, la fleur dégage son parfum.  
*He tonga, te pua, repa hoa.* La fleur est parfumée.  
*Ka eo, ka eo, ka kava noi.* C'est l'été, mon ami, la fleur est fanée.  
*He ora te pua, repa hoa* Hélas, hélas, elle s'est fanée sur mon sein.  
*Ka mariri mai to'oku aro nei,* L'aînée a peur.  
*aue, aue.* Cet ornement est ton visage.  
*Ku matakū mai a i te vie honuie,* O toi mon frère, ô Mea!  
*He te kotaki mo haroa o te rei*  
*He tou taina, e Mea e.*

Quelques vers décrivent les efforts d'une femme mariée, enfermée par son mari jaloux et creusant avec ses mains un passage pour rejoindre son amant :

*E manu e, ka pari mai toto.* O Manu, mon sang coule.  
*Hare kerī ena aaku i te po,* Lorsque je creuse sous la maison  
*e Manu e.* ô Manu !  
*E tau tae kai i te kumara* Je n'ai pas mangé les patates douces  
*O tau korohua nei ko Mea-te-renga.* De ce vieillard, Maea-te-renga.

L'ancienne musique de l'Ile de Pâques a presque entièrement disparu et a été remplacée par des mélodies tahitiennes ou chiliennes. Il ne nous en est resté que des descriptions dont l'une par Pierre Loti dans *Reflets sur la sombre route*.

« Ils chantent, les Maoris ; ils chantent tous, en battant des mains comme pour marquer un rythme de danse. Les femmes donnent des notes aussi douces et flûtées que des notes d'oiseaux. Les

hommes, tantôt se font de petites voix de fausset toutes chevrotantes et grêles, tantôt produisent des sons caverneux, comme des rauquements de fauves qui s'ennuient. Leur musique se compose de phrases courtes et saccadées, qu'ils terminent par de lugubres vocalises descendantes, en mode mineur ; on dirait qu'ils expriment l'étonnement de vivre, la tristesse de vivre, et pourtant c'est dans la joie qu'ils chantent, dans l'enfantine joie de nous voir, dans l'amusement des petits objets nouveaux par nous apportés. »

Loti n'est pas le seul à avoir été ému par ces chants. D'autres voyageurs ont essayé de traduire l'impression qu'ils leur avaient causée. Ils ont été frappés par les tons de basse, par l'unisson et la portée des voix. Comme aujourd'hui à l'église, les femmes qui entonnaient un chœur étaient agenouillées et accompagnaient le rythme de leur chant par des oscillations du corps et par des mouvements de mains. Un chef de chœur donnait le ton auquel tous les exécutants accordaient leurs voix. Sur ce, le chant éclatait, pur et sonore, et sa cadence entraînant déclenchait les mouvements des danseurs.

Il n'est société polynésienne où la danse ne soit le passe-temps favori. Il l'est encore à l'Ile de Pâques, mais les modes ont changé et personne ne se soucie des anciennes danses. Ce que les jeunes gens désirent est un bon phonographe avec des tangos, des cuecas et des fox-trots. On peut alors voir les yeux briller et l'énergie de ces corps souples se réveiller. Si l'on insiste pour connaître les danses du passé, une jeune fille ou un jeune homme exécutera une danse à cloche-pied sans beaucoup d'art ou même d'entrain. Cependant ce sautillerment est bien une des danses autochtones de l'Ile. En 1838, quand la *Vénus*, sous le commandement de l'amiral Du Petit-Thouars, s'arrêta à l'Ile de Pâques, quelques indigènes, dont une femme, montèrent à bord. Ils y dansèrent une sorte de menuet en sautillant sur une jambe et en se livrant à une mimique obscène fort expressive. Tout en se tenant en équilibre instable, ils imprimaient à l'autre jambe des saccades qui soulignaient la cadence du chant.

Les danses sacrées avaient un caractère tout différent. Elles s'accompagnaient de chants, qui célébraient les héros anciens, les dieux, les travaux des champs et les expéditions guerrières. Le rythme en était marqué par un danseur qui bondissait sur une mince dalle de pierre recouvrant une fosse dans laquelle on avait placé une grosse cale-basse en guise de caisse de résonance. C'était là, avec la conque marine, le seul instrument musical des anciens Pascuans. La danse elle-même consistait en mouvements gracieux et mesurés que le spectateur à qui nous devons cette évocation compare aux évolutions des geishas. Aucun geste brusque, aucun saut, aucune pirouette extravagante.

Ces danses étaient dans la plus pure tradition polynésienne, tra-

dition venue de l'Asie orientale. Ni ce calme, ni cette grâce, ni ces mouvements ondulants ne se manifestaient cependant dans les danses religieuses dont notre informateur Tepano nous donna la démonstration. Se tenant debout, les jarrets pliés, il faisait tourner une rame de danse à deux palettes, en se dandinant de droite et de gauche comme un ours. Il nous raconta qu'à défaut de rame de cérémonie, les danseurs brandissaient des statuettes de bois ou des *moko* (figures de lézard). Les uns les portaient à la bouche, d'autres les dressaient sur leur tête ou faisaient avec elles des gestes obscènes en les passant entre leurs jambes ou en les appliquant contre leur postérieur. Dans l'excitation générale, certains faisaient semblant de cracher sur ces objets sacrés.

## CHAPITRE XII

### LE MYSTÈRE DES TABLETTES

Les anciens habitants de l'Île de Pâques ont-ils eu aussi une écriture hiéroglyphique dont le déchiffrement nous dévoilerait les mystères de son passé? Le premier à saisir toute l'importance de la question fut Mgr Jaussen, évêque de Tahiti. Les indigènes de l'Île, nouvellement convertis, lui avaient envoyé en preuve de leur dévotion une longue cordelette tressée avec leurs cheveux et enroulée autour d'un vieux morceau de bois. Quelle ne fut pas la surprise de l'évêque quand, examinant d'un œil distrait la bobine improvisée, il s'aperçut qu'elle était couverte de petites figures de même hauteur et soigneusement alignées. Sans aucun doute, il s'agissait d'hiéroglyphes!

L'existence de signes gravés sur bois qui pouvaient être interprétés comme des hiéroglyphes n'avait pas entièrement échappé à l'attention des missionnaires établis dans l'île. Le Frère Eyraud, dans sa première lettre, dit avoir vu dans toutes les maisons des tablettes et des bâtons couverts de dessins étranges, mais il ajoute que les indigènes n'en faisaient aucun cas.

Deux années plus tard, le Père Zumbohm recueillit au cours d'une promenade un fragment de tablette vermoulue qu'un petit garçon avait trouvée sur un rocher. Le jour suivant un indigène, ayant appris l'intérêt avec lequel le Père avait examiné ces caractères, lui vendit une grande tablette en parfait état de conservation.

Telles furent les circonstances accompagnant la découverte d'objets qui allaient constituer la plus impénétrable énigme de l'Île de Pâques.

Vingt et une tablettes, conservées pour la plupart chez les Pères de Picpus, à Braïne-le-Comte (Belgique), un bâton et trois ou quatre *rei-miro* (pectoraux) couverts de ces signes forment le corpus complet de ces soi-disant textes hiéroglyphiques recueillis à l'Île de Pâques. Les symboles gravés sont, à peu d'exceptions près, identiques sur chaque planchette. Ils comportent des représentations d'oiseaux, de poissons, de crustacés, de plantes, d'objets variés et enfin des dessins purement géométriques. Tous ces signes, fortement stylisés,



ne peuvent être que le produit d'une longue tradition artistique. Un étrange symbolisme se manifeste dans de nombreuses figures qui combinent les éléments les plus disparates : des corps humains se terminant par des motifs géométriques, des triangles ou des losanges agrémentés d'oreilles, des mains accolées à des barres, des hommes pourvus d'attributs animaux. Tout un monde fantastique grouille sous nos yeux alors que nous suivons ces rangées de « glyphes ». La qualité du tracé est excellente. Les contours, réduits à l'essentiel, sont vifs et vigoureux. Ils ont quelque chose de hardi et de léger qui fait oublier la forte pression que l'artiste devait exercer pour ouvrir son sillon avec une dent de requin ou avec un poinçon d'obsidienne. L'art graphique des primitifs a rarement atteint une telle perfection.

Les tablettes elles-mêmes sont de simples planchettes auxquelles on n'a presque jamais donné une forme précise pour ne pas en réduire la surface. Les deux faces ont été équarries avec une herminette en pierre qui a laissé des sillons réguliers séparés par une très légère arête. Les symboles, tous de la même taille, sont disposés en ordre régulier le long de ces cannelures. Les signes de chaque rangée sont renversés par rapport à ceux qui se trouvent au-dessus ou au-dessous. A la fin de chaque ligne la tablette doit être retournée si l'on veut avoir les images de la rangée suivante dans leur position normale.

Ces tablettes sont des pièces de grand prix par leur rareté, leur valeur artistique et le mystère qui les entoure. Comme tout se sait à l'Île de Pâques, la valeur des tablettes y est même surfaite. Depuis longtemps les indigènes de notre époque se sont essayés à les imiter. En comparant ces faux aux pièces originales, on réalise toute la maîtrise des anciens graveurs, car c'est en vain que les imitateurs modernes ont cherché à reproduire la régularité et l'élégance des modèles anciens. L'imperfection de leurs œuvres ne les a pas empêchés d'en faire un commerce profitable. Quelques tablettes, évidemment récentes, figurent en bonne place dans plusieurs musées — au British Museum entre autres. Au cours de ces dernières années, les faussaires ont considérablement amélioré leurs techniques et s'ils n'avaient conçu la fâcheuse idée de graver leurs signes sur des pierres, ils pourraient aisément induire en erreur les personnes les plus averties.

Au moment de quitter la France, nous avons reçu mission d'essayer, par tous les moyens, de nous procurer au moins une tablette. La tâche s'avérait sans grand espoir, mais, néanmoins, nous offrîmes une prime de 1.000 pesos à qui nous signalerait l'existence d'un spécimen authentique ; une somme dont le montant restait indéfini devait être le prix de l'objet lui-même. Une telle promesse provoqua une émotion profonde dans la population indigène. De nombreux individus se mirent à rêver de grottes et de tablettes. Chaque jour,

quelqu'un venait nous trouver pour nous annoncer qu'il avait eu pendant la nuit la révélation surnaturelle d'une cachette contenant un ou plusieurs de ces objets. Généralement ces trésors se trouvaient dans des cavernes inaccessibles où personne, si grande que fût sa cupidité, ne se serait risqué à aller les chercher. Nous fîmes cependant une tentative d'exploration dans une de ces grottes. Tepano nous avait assuré qu'il avait reçu dans sa jeunesse les confidences d'un vieillard lui révélant l'emplacement d'une caverne où des objets précieux avaient été dissimulés. Comme en dépit de notre scepticisme, il se montrait décidé à entreprendre l'aventure, nous décidâmes d'y coopérer. L'endroit fut soigneusement repéré : il se trouvait au-dessous de l'*ahu* Tepeu, à mi-hauteur de la falaise. La descente, le long des rochers friables et glissants, ne fut pas sans dangers. Le récif noirâtre hérissé d'aspérités tranchantes, s'offrait à notre vue comme une menace très directe alors que nous essayions de gagner la cavité, qui devait contenir les objets de notre convoitise. La grotte était basse et peu profonde et il fallait s'accroupir pour s'y tenir. De tablettes, point, mais par contre, nous y découvrîmes des fragments d'os et des hameçons laissés par les pêcheurs qui jadis étaient venus y chercher abri. L'échec ne découragea pas Tepano. Une grotte située encore plus haut devint aussitôt le point précis dont on lui avait parlé. Le danger de l'escalade accrut encore notre scepticisme et nous confiâmes au fils de Tepano le soin d'ôter toute illusion à son père. Ce fut la seule occasion qui nous fût donnée de vérifier les informations soi-disant précises que les indigènes ne cessaient de nous apporter sur l'emplacement de trésors. L'expérience était trop décourageante pour exposer la vie de nos hommes dans d'autres entreprises du même ordre.

A défaut de tablettes, nous recueillîmes quelques traditions sur ceux qui les gravaient et en faisaient usage. La plupart de ces renseignements nous furent donnés par Charli Teao. Il n'était pas un « ancien » et n'avait d'autre autorité que celle d'être le neveu de Te Haha, vieillard qui mourut à la Léproserie en 1914 et avait étudié dans sa jeunesse à l'école de la classe sacerdotale.

La connaissance des tablettes, nous dit Teao, était l'apanage d'un groupe de chantres ou récitateurs appelés *rongorongos*. Ils appartenaient à des familles nobles et beaucoup d'entre eux étaient apparentés au roi. Ils connaissaient les généalogies, les hymnes et les traditions orales de l'île qu'ils enseignaient à leurs élèves dans des huttes spéciales. Ils leur apprenaient à graver les signes des tablettes, d'abord sur des feuilles et des troncs de bananier, ensuite sur des planchettes. Le bois si rare ne pouvait être confié qu'à ceux qui avaient acquis suffisamment d'expérience. Le système de l'écriture n'était expliqué que lorsque la mémoire des étudiants était parfaitement entraînée. Pendant les premières années d'école, ils devaient apprendre

par cœur des psalmodies qu'ils récitaient tout en exécutant des jeux de ficelle : chaque figure correspondait à un chant-récitatif. Ces poèmes scandés se rapportaient à toutes les circonstances de la vie, à l'amour, à la mort. Un grand nombre étaient des charmes qui avaient le pouvoir de sauver les gens en danger, de multiplier les plantes et les animaux. D'autres enfin étaient des panégyriques que l'on adressait aux chefs en des circonstances solennelles.

Les disciples des *rongorongo* étaient souvent leurs propres fils ou les enfants de familles riches particulièrement bien doués. Ils arrivaient le matin à l'école, répondant au salut de leur professeur, par un joyeux *ko koe a*. Ils allaient ensuite s'accroupir derrière une pierre plate qui leur servait de pupitre et aiguisaient la pointe de leurs stylets en os de frégate. Un assistant comptait les enfants pour s'assurer qu'aucun n'avait fait l'école buissonnière.

Le roi Nga-ara s'intéressait à ces écoles. Il venait souvent en faire l'inspection et lui-même prenait plaisir à réciter des poèmes en se balançant de gauche à droite. Il se montrait sévère aux examens, mais seuls les maîtres étaient blâmés en cas d'échec des enfants.

Chaque année avait lieu une sorte de concours général où s'affrontaient les plus fameux *rongorongo*. Ces réunions de bardes étaient l'occasion, entre tribus, de grandes fêtes dont l'attrait était tel, qu'en temps de guerre il provoquait une trêve générale. Le roi était l'organisateur du concours et contribuait à l'éclat de la fête par de généreuses distributions de nourriture. Les Miru et les tribus qui leur étaient apparentées aidaient le roi à accumuler la quantité d'aliments nécessaires. Les bardes ou leurs élèves arrivaient, chacun muni d'une ou deux tablettes. Ceux qui étaient encore trop jeunes pour participer au concours se portaient au devant du roi avec des guirlandes de plumes.

Chaque barde venait réciter à son tour et ceux qui commettaient des erreurs étaient tournés en dérision par la foule. Les quolibets froissaient quelques vanités et il s'ensuivait des querelles que le roi était prompt à apaiser. La fête se terminait par une harangue du roi qui exhortait les *rongorongo* à une plus grande perfection et les invitait à conserver fidèlement les hymnes sacrés pour les transmettre aux générations futures.

Les souvenirs de Te Haha transmis par son neveu se rapportent au règne du roi Nga-ara qui fut, à ce qu'il semble, un érudit et un lettré. On ne saurait en conclure que tous les rois se soient montrés aussi curieux de littérature. Lorsque Nga-ara mourut, il fut porté jusqu'à sa dernière demeure sur un brancard fait de tablettes que l'on ensevelit avec lui.

Dans le récit de Charli, plusieurs détails correspondent sans doute à un fond de réalité. Son exactitude nous est garantie par les propos de Te Haha lui-même, recueillis par Mrs. Routledge. Il est

à craindre cependant que ses souvenirs ne contiennent quelques réminiscences de l'école missionnaire.

Cet accent européen ne doit pas nous faire rejeter entièrement ces traditions. Le collège des *rongorongo*, leur enseignement, leurs concours se retrouvent chez les Polynésiens de Mangareva et des Marquises. Les *tuhuna o'ono* (le marquisien ne possède ni la lettre *r* ni le son *ng*) étaient les bardes de la tribu et ses chantres professionnels. Ils participaient, tout comme leurs collègues pascuans, à des assemblées où les psalmodistes de tous les groupes accouraient pour exhiber la puissance de leur mémoire. Ceux chez qui elle était chancelante perdaient droit à leur titre, au milieu des huées et des sarcasmes de leurs confrères. A Mangareva, les *tanga-ta-rongorongo* constituaient une sorte d'orchestre ou de chœur qui fournissait l'élément « musical » de toutes les fêtes sacrées ou profanes.

La seule originalité dont les bardes de l'Ile de Pâques pouvaient se prévaloir était leurs tablettes couvertes de signes. Si ces signes étaient réellement les symboles d'une écriture, les Pascuans auraient donc franchi la frontière qui, dans l'opinion de beaucoup, sépare le monde primitif de l'univers des civilisés. Mais ces tablettes portaient-elles réellement des textes ? Le Frère Eyraud, dans la lettre dont il a déjà été question, parle de tablettes et de bâtons couverts de signes hiéroglyphiques. Le nom même des tablettes, *kohau rongorongo*, suggère que les bâtons étaient la forme première de ces accessoires employés par les chantres. Ce mot a été traduit à tort par « bois intelligent », « bois parlant » ; en fait *kohau* ne signifie pas « bois », mais « bâton, tige, canne ». La traduction exacte de ce terme est donc « canne de chantre ». Tel est bien le nom qui convient au bâton cylindrique, conservé au Musée d'histoire naturelle de Santiago du Chili, qui mesure 1 m. 25 de longueur et 6 cm. de diamètre et est entièrement couvert de signes. Si les tablettes étaient, à l'origine, de véritables *kohau* ou bâtons, la ressemblance entre nos *rongorongo* pascuans et ceux de Mangareva et des Marquises s'en trouve accrue, car ces derniers ne récitaient jamais leurs chants sans leurs bâtons de cérémonie qu'ils employaient pour marquer la mesure. Mais le parallèle s'arrête à ce point, car aucune tradition ne mentionne des signes gravés sur les cannes en dehors de l'Ile de Pâques.

Te Haha et d'autres vieillards affirmaient qu'il existait différentes espèces de tablettes. Les unes, *kohau o te ranga*, étaient des charmes de guerre et aidaient à chasser l'ennemi ; mais ce nom est peut-être celui d'une tablette particulière contenant des prières adressées au dieu Rorai-hova.

Les tablettes étaient des objets hautement sacrés entourés de tabous. Teao était convaincu que les signes pouvaient tuer à distance. Le magicien n'avait qu'à prononcer une incantation sur une tablette

pour en faire sortir l'un ou l'autre des animaux représentés. Le signe libéré de la matière pénétrait dans la victime et causait sa mort. Il est resté quelque chose de la peur que les tablettes inspiraient : un indigène, du nom de Riroroko, avait trouvé, il y a quelques années, un fragment de tablette ; à partir de cet instant il perdit successivement tous ses enfants et d'autres membres de sa famille. Il n'échappa, me dit-il, aux effluves malfaisants dégagés par la tablette, qu'en la brûlant.

Certaines tablettes pouvaient devenir des instruments de vengeance aux mains de prêtres qui assistaient les familles dont un membre avait été assassiné. D'autres assuraient la fertilité des champs et étaient exposées pendant les fêtes.

Ce caractère sacré ne s'étendait pas à un type inférieur de tablettes que l'on appelait *tau*. La nature en est difficile à comprendre à travers les maigres informations que nous possédons. On nous dit, comme à Mrs. Routledge, que ces *tau* contenaient la liste des exploits accomplis par un individu dont le fils célébrait la mémoire dans une fête solennelle. Mais en dehors de cette donnée, rien de positif n'a pu être appris à ce sujet et mieux vaut admettre notre ignorance que de répéter des propos sans suite.

Ceux qui se sont occupés des tablettes ont généralement voulu voir en elles des listes généalogiques. Rien ne justifie une telle interprétation, car, en aucune occasion, les indigènes n'ont établi de rapprochements entre les tablettes et leurs généalogies. Rien aussi dans l'aspect et l'ordonnance des signes, ne suggère une énumération de noms.

Tels sont à peu près les renseignements que nous avons pu obtenir de nos informateurs. Ils ne nous aident guère à résoudre le problème.

La découverte d'un système d'écriture dans une île déjà fameuse par ses monuments aurait dû soulever, semble-t-il, une curiosité générale. Quoi de plus étonnant que l'indifférence des savants en face de cette révélation ? On ne saurait leur reprocher d'avoir été à court d'hypothèses ; mais le soin d'interpréter ces documents avec l'aide des indigènes a été laissé à des amateurs pressés ou mal préparés à cette tâche. Une lumière complète eût été jetée sur toute la question si l'on avait su conduire ces enquêtes avec patience et sans idées préconçues. Néanmoins des indices importants nous sont fournis par l'attitude des indigènes qui furent invités à « lire » les tablettes.

Les efforts tentés auprès des Pascuans pour obtenir d'eux une explication des tablettes furent considérés comme infructueux par ceux-là mêmes qui les entreprirent. Cependant un fait de la plus haute importance se dégage de ces tentatives avortées : le mécanisme de la lecture était étranger à tous les individus qui s'offrirent à déchiffrer les signes. Mis en présence d'une tablette, ils psalmodièrent des chants récitatifs sans même essayer d'en épeler les caractères. Le

premier essai de déchiffrement fut entrepris par le Père Zumbohm. Il avait réuni plusieurs savants indigènes pour les interroger sur la signification des symboles. A la vue de la tablette, ils se mirent aussitôt à psalmodier un hymne jusqu'au moment où ils furent interrompus par d'autres qui leur crièrent : « Non, ce n'est pas comme cela ». Le désaccord entre les *rongorongo* fut si grand que le missionnaire, découragé, renonça à en savoir plus long.

Mgr Jaussen se montra plus persévérant. Il avait appris que parmi les Pascuans émigrés à Tahiti qui travaillaient sur les plantations de Brander, il s'en trouvait un, Metoro, qui avait étudié sous la direction d'un maître célèbre. On sent encore passer dans le récit de l'évêque l'émotion qui le pénétra lorsque Metoro prenant la tablette entre ses mains, la tourna et la retourna et puis soudain se mit à psalmodier. Metoro « lisait » sa tablette de gauche à droite, puis de droite à gauche, car il ne se donnait pas la peine de la retourner pour avoir les signes dans leur position normale. Jaussen prit en dictée le texte qui lui était récité et le manuscrit fut publié récemment. Si on le traduit, se rapportant après chaque membre de phrase aux signes qui lui correspondent, on constate que ce que Mgr Jaussen avait pris pour un hymne n'est qu'une succession incohérente de courtes descriptions des signes que son informateur avait sous les yeux. « C'est un oiseau, une main ouverte, un épieu, etc. », telle est à peu près la teneur de ce texte mystérieux. Metoro s'était tiré de la difficulté en psalmodiant la description des signes. La tentative de Mgr Jaussen fut menée avec patience et dans un esprit systématique. Elle aurait peut-être abouti si l'évêque, comme d'ailleurs tous ceux qui après lui s'adressèrent aux indigènes, n'avait eu l'idée préconçue que les tablettes étaient l'équivalent de nos livres.

Querelles, propos aigres et traitement injuste ont été en d'autres occasions le résultat de cette obstination à vouloir faire lire les tablettes par des gens qui, sans doute, établissaient un tout autre rapport entre ces objets et la littérature orale. Le cas de Mr. Croft en est un bon exemple. Cet Américain avait trouvé à Papeete, parmi les Pascuans qui travaillaient sur les plantations, un individu qui, lui dit-on, était à même de déchiffrer les tablettes. Il l'invita immédiatement à faire preuve de son savoir et lui mit sous les yeux la photographie d'une de ces tablettes. L'indigène, après y avoir jeté un coup d'œil, récita une psalmodie que Croft transcrivit sous sa dictée. Par la suite Croft perdit ce feuillet et demanda à l'indigène de recommencer la même lecture un autre dimanche. Il obtint une nouvelle version qui lui parut différente de la première sans qu'il pût l'affirmer et le même informateur fut convoqué une troisième fois pour une nouvelle séance. Entre temps, Croft avait retrouvé la page perdue et en comparant les deux textes, s'aperçut qu'ils ne coïncidaient pas. Sans rien dire, il demanda à entendre encore une fois le contenu de

la première tablette. Ses doutes se confirmèrent : le texte dicté n'avait aucun rapport avec les précédents. C'en fut trop pour la patience de Mr. Croft. Il fit observer au pauvre Pascuan que des symboles identiques ne pouvaient changer de signification selon les dimanches. Il en était même si persuadé qu'il lui enjoignit de vider les lieux.

Thomson, commissaire à bord d'un bateau de guerre américain, était un esprit avisé et curieux, mais il fit preuve du même manque de discernement. Lors de sa visite à l'Île de Pâques en 1886, il rencontra un vieillard du nom de Ure Vaeiko qui avait étudié dans sa jeunesse les signes des tablettes et était au courant des traditions orales de ses ancêtres. Thomson venait d'acquérir deux nouvelles tablettes et était fort désireux de profiter de l'occasion pour les faire interpréter. Par malheur, Ure Vaeiko, devenu bon catholique, ne voulait pas compromettre son salut éternel par ce retour momentané au paganisme. Craignant de succomber aux offres alléchantes qui lui étaient faites, il prit la clef des champs. Thomson profita d'une nuit d'orage pour le relancer dans la hutte où il s'était réfugié. Là, il flatta sa vanité, lui fit raconter d'anciennes légendes tout en le stimulant avec de petits verres d'alcool. En pleine euphorie, Ure Vaeiko se sentit rassuré quant à l'autre monde et ne fit guère de difficulté pour « lire » sinon les tablettes elles-mêmes — ç'eût été un grand péché — mais les photographies de celles qui appartenaient au bon évêque de Tahiti, Mgr Jaussen. Il les avait reconnues à certains détails et en récita le contenu d'un bout à l'autre sans la moindre hésitation. Ceux qui l'observaient remarquèrent qu'il ne prenait pas garde au nombre des symboles dans chaque ligne. Bien plus, il ne se rendait même pas compte que la photographie sur laquelle il était censé « lire » lui était subrepticement enlevée et remplacée par une autre. Il allait toujours bon train, récitant hymnes et légendes jusqu'au moment où il fut brutalement accusé de supercherie. Tout décontenancé, il se lança dans des explications que Thomson semble n'avoir pas bien comprises.

Il est quelque chose de pathétique dans ces malentendus qui surgissent au choc de deux mentalités opérant sur un plan différent. Ce serait absurde de croire, à l'instar de ces enquêteurs, que les indigènes aient voulu systématiquement les décevoir. Ils n'étaient pas des ignorants comme le démontrent les brefs renseignements qui nous sont donnés à leur sujet. La responsabilité de ces occasions perdues retombe entièrement sur les Européens.

Lorsqu'en 1914, Mrs. Routledge essaya pour la dernière fois de consulter la tradition orale, il était trop tard. Te Heha qui aurait pu l'éclairer mourait à la léproserie quinze jours après un entretien au cours duquel il avait encore murmuré les dernières strophes d'un chant-récitatif et dessiné quelques symboles d'une main tremblante. La seule observation importante faite en cette occasion fut qu'aucun

des signes ne se rapportait à des mots ou à des groupes de mots particuliers. Les symboles ne semblaient être pour le récitant que des coches ou des points de repère.

Ainsi s'évanouit à jamais notre dernier espoir de connaître la signification réelle des tablettes. Le beau coucher de soleil que Mrs. Routledge dit avoir admiré ce soir-là annonçait bien la nuit profonde qui tombait sur le passé de l'Île.

En 1932, la question d'une écriture polynésienne prit un tour inattendu : aucune clef nouvelle n'avait été proposée pour le déchiffrement des tablettes, mais il semblait que leur origine et leur nature aient été enfin dévoilées. Un linguiste amateur, M. Guillaume de Hevesy, présenta à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une longue liste de symboles de l'Île de Pâques qui avaient leurs équivalents exacts dans une écriture cinq fois millénaire découverte dans la vallée de l'Indus, à Harappa et Mohenjo-daro. A quelques exceptions près, la similitude entre une centaine de signes hiéroglyphiques ou « pictogrammes » relevés sur les sceaux de l'Indus et les tablettes de l'Île de Pâques était complète et indéniable. Seules, les conclusions impliquées par ce rapprochement se heurtaient à l'ensemble de nos connaissances.

Voici brièvement la teneur des principales objections qui se présentaient à l'esprit. La civilisation de l'Indus, contemporaine de celle de Sumer, s'éteignit au début du second millénaire avant notre ère ; la culture de l'Île de Pâques est morte il y a à peine quatre-vingts ans. Plus de vingt mille kilomètres séparent les volcans de l'Île de Pâques des rives limoneuses de l'Indus. Entre eux, s'étalent la masse des Indes, de l'Indonésie et de vastes solitudes marines. Ces deux civilisations n'ont aucun point commun : les gens de l'Indus vivaient dans de grandes cités bâties sur un plan rationnel et pourvues du plus ancien système de voirie connu. Ils savaient tisser, connaissaient la poterie et les métaux et possédaient des animaux domestiques. Ils voyageaient en charrettes et entretenaient des relations commerciales suivies avec les autres états de l'Orient classique. Les citadins de Mohenjo-daro, orgueilleux de leur grande ville, de leurs hautes maisons et de leur art, auraient sans doute hésité à s'affirmer les parents des Polynésiens de l'âge de la pierre polie qui taillaient de grossières images dans le tuf, se logeaient dans des huttes de jonc et s'adonnaient au cannibalisme. Mais, si la théorie de Mr. de Hevesy était exacte, ces barbares auraient partagé avec les peuples raffinés de l'Indus la plus haute expression de la civilisation : une écriture.

Un nouveau mystère naissait de la somme de ces contradictions. Pour les atténuer, Mr. de Hevesy s'est demandé si les tablettes n'étaient pas des reliques millénaires précieusement conservées par les ancêtres des Pascuans modernes depuis le jour où ils quittèrent leur contrée d'origine. L'hypothèse repose sur une vague tradition :



Hotu-matua aurait emporté avec lui 67 tablettes ; Mr. de Hevesy en conclut que celles qui nous sont parvenues faisaient partie de la collection primitive. Selon lui, les tablettes étaient pour les Pascuans des objets tout aussi énigmatiques qu'ils le sont pour nous. Si quelque crédit doit être porté à tous les éléments de la légende de Hotu-matua, pourquoï ne pas accepter aussi cette autre version où il est question de cahiers d'hiéroglyphes et d'une pénurie de papiers qui força les émigrants à transcrire leurs hymnes et leurs chroniques sur des tablettes de bois ? Il n'est technique ou bienfait que la tradition n'attribue à Hotu-matua et à son collègue l'*ariki* Tuu-ko-ihu. L'introduction des tablettes devrait logiquement être portée à son compte.

La haute antiquité que Mr. de Hevesy prête aux tablettes est donc contraire aux faits. Toutes celles qui sont parvenues jusqu'à nous ont sans doute été gravées dans l'Île à une époque récente. Le bois se conserve mal dans ce climat humide et les incendies allumés dans les guerres entre tribus ont probablement épargné fort peu de tablettes vraiment anciennes.

Mr. de Hevesy avait aussi espéré qu'une analyse microscopique du bois des tablettes donnerait quelque poids à ses vues. Il n'en est rien. Certes, parmi les tablettes dont l'authenticité est certaine, il en est plusieurs qui ont été taillées dans des bois ne figurant pas dans la flore de l'Île. Ceci ne suffit pas pour qu'on doive en conclure à l'origine étrangère de ces pièces. Ces tablettes peuvent provenir de bois flottés ou de planches données aux indigènes par l'équipage de quelque bateau européen. De tout temps, les Pascuans ont importé leurs visiteurs pour obtenir du bois. La plus grande tablette de l'Île, appelée la « Rame », est tout simplement la palette d'un aviron européen en peuplier. Elle n'est donc pas antérieure au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pour dissocier les tablettes du reste de la civilisation pascuane, pour voir en elles autre chose que le produit d'un art local, il faut être aveugle aux données du style et sourd aux témoignages traditionnels les plus constants. Les Pascuans n'ont jamais nié que les tablettes leur fussent des objets familiers, gravés et utilisés par les bardes dont les noms ont parfois survécu. Les symboles eux-mêmes reflètent le milieu culturel et géographique de l'Île, car ils représentent des animaux et des plantes qui appartiennent à la faune et à la flore locales. S'ils reproduisent des objets tels que des herminettes, des rames de danse, des pectoraux ou des pendeloques en bois, ceux-ci ont leurs répliques dans n'importe quelle collection faite dans l'Île. Mr. de Hevesy, il est vrai, a cru découvrir parmi ces signes la silhouette de l'éléphant et du singe : ces échantillons de la faune hindoue ne sont qu'un oiseau de mer au long bec et un homme-oiseau. Enfin, pour ceux qui douteraient encore du caractère local des tablettes, il convient d'ajouter que les symboles ont été incisés

sur des ornements en bois conçus dans la plus pure tradition pascuane.

On ne saurait donc faire fi de cette donnée essentielle du problème : quelle qu'en soit l'origine, l'écriture de l'Île de Pâques était encore connue il y a moins de cent ans. Mais comment expliquer ces surprenantes ressemblances avec l'Indus ? Le conservatisme et la force d'inertie des civilisations ont des limites. Deux écritures issues d'une souche commune ne peuvent rester identiques pendant cinq mille ans. Les parallèles de M. de Hevesy pèchent par excès de perfection. Mon malaise s'accrut lorsque je pus consulter les photographies des sceaux de Mohenjo-daro. Ces courtes inscriptions ne rappellent à aucun degré le style des tablettes. Les symboles de l'Indus et de l'Île de Pâques n'ont pas toujours cet air de famille que l'on serait en droit d'attendre si l'on considère les tableaux comparatifs dressés par M. de Hevesy. Les seuls rapports frappants entre les deux « écritures » consistent surtout en quelques motifs géométriques figurant dans un très grand nombre de systèmes pictographiques. Celui des Indiens Cuna, de Panama, contient aussi toute une série de symboles identiques à ceux de l'Île de Pâques ; mais qui oserait faire un rapprochement entre ces Indiens et les anciens Pascuans ?

Faut-il renoncer, après tant d'échecs, à en savoir plus long sur les tablettes ? Non pas, bien que les données du problème soient peu nombreuses.

Si ces symboles constituent un système d'écriture phonétique, leur déchiffrement est simplifié du fait que la langue qu'ils sont censés transcrire nous est parfaitement connue. De plus, nous avons plusieurs échantillons des textes qui auraient été « écrits » sur ces tablettes.

Les langues polynésiennes font grand usage de la duplication des racines pour donner à l'idée une valeur d'intensité. Les fameux chants récitatifs sont généralement d'interminables poèmes psalmodiés dans lesquels les répétitions et les énumérations abondent. En outre, chaque phrase contient un grand nombre de particules indiquant le mouvement, le lieu et autres nuances. Si les symboles des tablettes avaient une valeur phonétique, nous devrions nous attendre à retrouver à tout instant les mêmes groupes de signes correspondant à des mots ou à des phrases identiques. La première tâche du déchiffreur est donc de dégager ces séquences du contexte.

Un examen serré de plusieurs grandes tablettes m'a conduit à cet égard à des résultats négatifs. Très rares sont les séries de symboles se suivant dans le même ordre. Ces cas sont même si peu fréquents qu'ils sont dénués de signification, se trouvant dans une même rangée. Le scribe semble avoir répété mécaniquement quelques signes qui lui étaient venus à l'esprit.

Un catalogue des symboles qui apparaissent sur les tablettes

montre que leur multiplicité est plus apparente que réelle. Chaque signe a un grand nombre de variantes, qui ne sauraient être considérées comme des symboles indépendants. D'autre part, les mêmes symboles se combinent fréquemment en un dessin unique. Ces fusions sont souvent de purs accidents, produits par le manque de place ou pour économiser un effort. Lorsque certaines associations semblent intentionnelles, elles ont été comptées à part.

L'uniformité et la stylisation des symboles sur toutes les tablettes excluent l'hypothèse d'une pictographie primitive. Lorsque les idées sont rendues par des dessins, leur diversité est beaucoup plus grande que sur les tablettes.

Calculons maintenant le pourcentage des symboles employés sur une tablette — par exemple la tablette Aruku kurenga. Sur un total de 960 signes, l'image de l'hirondelle de mer, qui incarnait le dieu Makemake, est répétée 183 fois. Près d'un sixième de la tablette est couvert par ce seul symbole. Un personnage dont la tête est figurée par un losange est reproduit 94 fois. Les figures d'hommes et d'oiseaux forment à peu près le tiers de la somme de tous les signes. Cette proportion entre le nombre des symboles selon leur nature ne témoigne guère en faveur d'un système d'écriture.

En dépit de ces objections, les tablettes participent du caractère des pictographies primitives : elles combinent les représentations naturalistes avec des figures géométriques qui peuvent être des symboles stylisés. *A priori*, il n'y aurait rien d'impossible à ce que les strophes ou les vers d'un poème polynésien fussent transcrits sous cette forme. On pourrait logiquement en inférer que les tablettes constituent un système mnémonique à l'usage des prêtres ou bardes de la tribu. Des analogies tirées d'autres civilisations tendraient à confirmer cette interprétation : les Indiens Obibway, par exemple, transcrivent leurs charmes sur des pièces d'écorce à l'aide de figures qui rappellent parfois les symboles des tablettes. Le shaman ne lit pas un texte, mais associe chaque figure avec une strophe du poème qu'il connaît par cœur ; on ne saurait décider si ce procédé est appelé à aider sa mémoire ou simplement à accroître l'efficacité du charme. Les Indiens Cuna de Panama gravaient jadis sur des planchettes les symboles qui matérialisaient des incantations ou des mythes.

Mrs. Routledge a présenté des arguments fort convaincants pour démontrer que les tablettes étaient des aide-mémoire. Une constatation doit cependant nous inviter à la prudence. Quelles que soient la configuration et la dimension des tablettes, leurs deux faces sont invariablement couvertes de signes, sans que le moindre espace soit perdu. Ces planchettes ont des formes capricieuses qui paraissent avoir été choisies au hasard. Si ces symboles correspondaient à un texte défini, ils ne s'étendraient pas *invariablement* sur tout l'ensemble de la planchette sans en excepter les rebords biseautés. Peut-on

prêter au scribe un instinct miraculeux qui lui faisait toujours choisir une pièce de bois dont les dimensions coïncidaient exactement avec la longueur de son texte? Lorsque les signes ont été incisés sur un bâton cylindrique, ils sont rangés tout autour de sa circonférence sans que rien vienne marquer le début de l'inscription. C'est comme si le scribe avait eu avant tout l'intention de multiplier jusqu'aux limites du possible le nombre des symboles qu'il gravait sur sa tablette. Une telle préoccupation s'harmonise fort peu avec l'idée d'une écriture.

Le nombre des symboles sur les grandes tablettes dépasse de beaucoup la longueur des chants récitatifs polynésiens ordinaires, en admettant que chaque signe corresponde à une strophe ou à une mesure. On peut objecter, il est vrai, que chaque tablette contient plusieurs chants récitatifs; mais alors, pourquoi ne sont-ils pas séparés par un espace ou un signe conventionnel? Pourquoi le texte apparaît-il continu, au point même que les défauts du bois ont été recouverts de signes?

L'hypothèse d'une écriture s'avère donc inopérante. Toutefois, à moins de nier l'autorité et l'unanimité des traditions, les tablettes étaient associées à des pièces littéraires. Ce lien entre les chants-récitatifs et les tablettes, quel était-il?

Les orateurs ou récitateurs Maoris ajoutaient une certaine emphase à leurs discours ou à leurs récitations par le jeu d'une massue finement gravée qu'ils tenaient à la main. Les généalogistes se servaient d'un bâton garni de coches représentant les ancêtres. Cet aide-mémoire était en réalité un accessoire inutile puisque le récuteur connaissait par cœur sa liste d'ancêtres; mais le bâton lui permettait de donner à l'audience une image concrète des générations d'ancêtres. Les prêtres de Tahiti et des Tuamotu symbolisaient les poèmes liturgiques par un bâton ou par un objet en paille tressée qu'ils déposaient sur l'autel chaque fois qu'ils avaient terminé leur récitation. Ces quelques exemples révèlent une tendance à représenter sous une forme concrète les poèmes sacrés et autres pièces littéraires. Les bardes (*onoono*) des Marquises associaient leurs poèmes liturgiques à des objets qui, bien que d'aspect fort différent, étaient du même ordre que les autres: c'étaient de petites poches de fibres de coco tressées d'où se détachaient des cordelettes à nœuds. L'exacte signification de ces sacs n'est pas claire, mais les nœuds, dit-on, remplissaient la même fonction que les coches des bâtons maoris et étaient des aide-mémoire pour les récitateurs de généalogies. La récitation d'une liste d'ancêtres est généralement précédée d'une longue énumération de notions abstraites de dieux et d'éléments qui, en s'unissant, produisent le monde et finalement les premiers hommes. Cette partie de la généalogie — le *rumu*, ou racine — était symboliquement représentée par le « paquet » ou poche en fibres.

Ces écheveaux n'auraient rien eu d'énigmatique s'ils n'étaient que des aide-mémoire, mais ils représentaient matériellement les chants récitatifs se rapportant aux généalogies. En quoi cet étrange jeu de ficelle pouvait-il être utile au barde ? Certains informateurs nous laissent entendre que chaque strophe des poèmes correspondait à un nœud, mais ceci est loin d'avoir été le cas de tous ces paquets. L'un d'eux nous est décrit comme un « récipient » contenant le chant-récitatif. Le barde le prenait dans la main et demandait à l'audience de lui désigner l'hymne qu'elle désirait l'entendre psalmodier. Sans lâcher le paquet, il récitait la pièce demandée. Ces objets étaient si bien la forme concrète des récitatifs qu'ils étaient solennellement remis aux jeunes gens après leur initiation au folklore tribal. Les Marquises, dont la civilisation a de si nombreuses analogies avec celle de l'Île de Pâques, apportent un ensemble de faits et de notions qui nous donnent peut-être la clef de l'énigme des tablettes.

A titre provisoire, nous proposerons l'interprétation suivante au mystère des tablettes : les *rongorongo* ou bardes de l'Île de Pâques usaient de bâtons (*kohau*) dont ils se servaient pour souligner les effets de leurs récitations. Sur ces bâtons ils représentèrent des symboles sacrés. A l'origine, ces symboles, tout comme les coches sur les bâtons d'orateurs maoris, ont pu jouer le rôle d'aide-mémoire ; plus tard, l'élément décoratif ou mystique des symboles prit le pas sur leur signification pictographique. On tendit à les multiplier au hasard sur les bâtons ou sur les planchettes que les bardes tenaient à la main. On peut aussi supposer que les signes furent mis arbitrairement en rapport avec les récitatifs, chaque signe représentant une strophe. La coutume de psalmodier un poème à la vue d'une figure ne s'est pas entièrement perdue à l'Île de Pâques. Lorsqu'on produit une figure d'un jeu de ficelle, on récite un court poème qui est souvent intercalé dans un conte. Il est possible que la solution du problème nous soit suggérée par la remarque d'un informateur : « Nos ancêtres récitaient des poèmes pour des tablettes couvertes d'images ; nous, dans notre ignorance, nous psalmodions pour les figures des jeux de ficelle ».

Cette interprétation n'a qu'un mérite, celui d'être fondée sur les rares données transmises par la tradition et d'être conforme aux tendances profondes de la civilisation polynésienne.

### CHAPITRE XIII

## MYTHES ET LÉGENDES DE L'ILE DE PAQUES

Pendant notre séjour à Anakena, Tepano nous dicta l'histoire légendaire de son peuple. Il se sentait inspiré par les mausolées royaux et il lui était agréable de n'avoir qu'à étendre le bras pour nous montrer l'endroit où s'étaient produits les événements dont il nous faisait le récit. Sa mémoire n'était pas toujours fidèle. Il hésitait sur quelques noms propres ; il oubliait même quelques détails, mais il avait conservé de façon surprenante la mémoire des principaux faits. Il s'excusait de ses défaillances et, le soir, lorsque nos séances d'enquête étaient finies, il s'éloignait pensif et tout triste de ne nous avoir laissé qu'une image imparfaite des exploits de ses ancêtres. Tepano aimait ces récits légendaires ; il y croyait et rien ne lui paraissait trop merveilleux ou exagéré. Devant le scepticisme qu'il prévoyait, il s'écriait souvent : « Les gens d'autrefois en savaient plus que nous et ils avaient beaucoup de *mana* ».

Puissent ces pages en français conserver un peu de la saveur simple du texte original, dépouillé de ses longueurs et de ses interminables répétitions. Le lecteur doit aussi voir dans son imagination des grands champs de pierre, un rivage charbonneux, des collines verdoyantes dans le lointain, et la mer, cette vieille amie des Polynésiens, dont les vagues et les vents apportèrent les premiers hommes sur le rivage où nous écoutions leur histoire. La voici :

« Le pays de nos ancêtres est une grande île située vers le couchant, appelée Maraë-renga. Le climat y était chaud et il y poussait beaucoup d'arbres, dont nos pères faisaient de grands bateaux ou qu'ils assemblaient pour se construire des maisons. Malgré l'ombre, il arrivait que des gens fussent tués par le soleil.

« Hotu-matua était un chef de cette île, mais il fut obligé de la quitter à la suite d'une querelle avec son frère Te Ira-ka-tea. Nous ne nous souvenons plus de la cause de cette dispute, qui provoqua une guerre entre les deux chefs. On raconte aussi une autre histoire. Le frère de Hotu-matua était amoureux d'une femme que l'*ariki* Oroï désirait épouser. La jeune femme hésitant entre les deux, promit à Oroï d'être à lui s'il marchait tout autour de l'île sans s'arrêter pour

se reposer ou pour dormir. Oroï se soumit à cette épreuve, mais pendant ce temps, la jeune fille s'était enfuie avec le frère de Hotu-matua. Il y eut guerre entre la tribu d'Oroï et celle de Hotu-matua. Oroï étant le plus fort, Hotu-matua fut obligé d'aller à la découverte de terres nouvelles pour échapper à la mort et au déshonneur.

Il y avait dans l'île un certain Hau-maka qui avait tatoué jadis le roi Hotu-matua. Hau-maka eut un rêve : son âme était partie à travers la mer jusque sur une île où il y avait des trous (cratères) et de belles plages. Six hommes y avaient abordé en même temps.

Hotu-matua comprit que le songe de Hau-maka'était'une promesse. Il choisit six hommes, leur donna un bateau et leur dit de voguer droit devant eux jusqu'au moment où ils arriveraient à la terre que l'âme de Hau-maka avait vue. Au moment où ils s'éloignaient du rivage, le roi leur cria : « Allez et cherchez une belle plage où le roi puisse s'établir ».

« La traversée fut rapide et heureuse. Les six arrivèrent en vue de l'île de Pâques et lorsqu'ils aperçurent le cratère du Rano-kao, ils s'écrièrent : « Voici le trou de Hau-maka ». Tel fut le premier nom du volcan. Ils firent le tour de l'île, cherchant la plage que le roi leur avait demandé de découvrir.

Nos plages sont petites et encombrées de rochers ; néanmoins, chaque fois qu'ils en apercevaient une, l'un des six hommes s'écriait : « Arrêtons-nous là, car voici la plage pour le roi Hotu-matua », mais le pilote disait : « Non, cette plage n'est pas digne d'un roi ». Ils tournèrent la pointe de Poike et arrivèrent à Anakena, là où nous sommes. Quand ils eurent devant eux ce beau sable, ces eaux calmes et vertes, tous se levèrent et dirent : « Voici la plage dont Hau-maka a rêvé et où notre roi vivra ». Ils tournèrent vers elle la proue de leur pirogue et débarquèrent.

« Sur la plage se trouvait une grande tortue endormie. Ils voulurent la retourner sur le dos, mais avec une de ses pattes, elle blessa grièvement l'un des jeunes gens. Ses camarades le ramassèrent et le portèrent dans la grotte Ihu-arero. Ils y restèrent trois jours pour le soigner. Ils se rappelaient l'ordre du roi Hotu-matua et voulaient se rendre sur la côte ouest de l'île pour le recevoir. Ils ne savaient trop que faire de ce blessé, mais ils avaient honte de le laisser tout seul. Ils dressèrent cinq tas de pierres en face de la grotte et leur ordonnèrent de parler pour eux chaque fois que leur camarade les appellerait. Ils partirent.

« Ils avaient à peine atteint Mataveri qu'ils virent, s'approchant de la côte, la double pirogue de Hotu-matua. Le roi leur cria : « Comment est cette terre ? » « C'est une mauvaise terre, répondirent les jeunes gens ; des herbes folles recouvrent les ignames et, tu as beau les enlever, elles repoussent ». Hotu-matua alors lança une imprécation : « Mauvaise terre, tu seras bonne à la marée basse, mais la

marée haute vous tuera tous ». Nous ne savons pas ce que Hotu-matua voulut dire par ces mots. Certains pensent que cette malédiction s'adressait à Marae-renga, qui disparut dans la mer. En tout cas les jeunes gens, effrayés par ces paroles, s'écrièrent : « Pourquoi as-tu dit ces choses, Hotu-matua, ne crains-tu pas que tes propos nous portent malheur ? »

« Hotu-matua coupa alors les amarres qui unissaient les deux bateaux. Il dit à Tuu-ko-ihu de longer la côte nord et lui-même se dirigea vers le sud. Les deux bateaux arrivèrent ensemble en face d'Anakena. Hotu-matua, voyant que le bateau de Tuu-ko-ihu le gagnait de vitesse, se dressa à la proue de sa pirogue et s'écria : « Rames, ne poussez pas ». Telle était la force de son *mana* que le bateau de Tuu-ko-ihu fut arrêté et Hotu-matua débarqua le premier sur le sable d'Anakena. A ce moment, il entendit une plainte : sa femme était prise des douleurs de l'enfantement. Il appela immédiatement le chef Tuu-ko-ihu, qui vint recevoir un enfant mâle dont il coupa le nombril selon les rites et pour qui il récita un charme : le charme qui exalte la puissance des jeunes chefs lorsqu'ils viennent au monde pour continuer la lignée des dieux. Pendant que Tuu-ko-ihu recevait le jeune prince, sa propre femme mettait au monde une fille, la princesse Avareipua.

« Ce même jour, tous les gens qui étaient venus sur les canots débarquèrent. Ils déchargèrent les plantes et les animaux qu'ils avaient avec eux. Ces plantes étaient les taros, les ignames, les cannes à sucre, les bananes, le ti et puis tous les arbres qui ont disparu : les hibiscus, les toro-miro. Quant aux animaux, seuls avaient survécu les poules et les rats. *Hotu-matua avait emporté plusieurs autres espèces, mais celles-ci ne vinrent que plus tard, avec les blancs.*

« Oroi, celui-là même qui avait fait la guerre à Hotu-matua et l'avait vaincu, fut parmi ceux qui débarquèrent. Il sortit du bateau de nuit, car il avait voyagé secrètement pour prendre sa vengeance. Oroi erra longtemps dans l'Ile jusqu'au jour où il vit les fils de Hotu-matua qui reposaient au soleil, couchés sur le ventre. Comme ils avaient beaucoup nagé pour leur plaisir, ils dormaient. Oroi s'avança vers eux et les tua en leur enfonçant dans le séant une queue de langouste.

« Le soir, Hotu-matua, ne voyant pas revenir ses fils, se mit à leur recherche. Il trouva leurs cadavres sur la plage. Il les examina longuement et dit : « O Oroi, tu es venu d'au delà des mers pour continuer ta guerre, car je reconnais là ta main ! » Et le roi pleura amèrement sur ses enfants.

« Un an s'écoula. Hotu-matua avait parcouru toute l'Ile, inspectant les nouveaux villages, prenant part aux fêtes et enseignant aux gens les chants sacrés des ancêtres. Oroi le suivait partout, cherchant une occasion de le tuer. Il avait tressé une corde et l'avait tendue sur le



sentier suivi par le roi, mais Hotu-matua la vit et l'enjamba. Oroi tira sur la corde, mais il ne réussit pas à faire tomber le roi. Hotu-matua se dit à lui-même : « O Oroi, le jour viendra où tu périras de ma main ! »

« Alors que Hotu-matua passait près de Hanga-te-tenga, Oroi tendit sa corde comme il avait coutume de le faire. Le roi fit semblant de se laisser prendre et tomba dans l'herbe. Oroi se précipita sur lui pour le tuer, mais au moment où il se penchait, Hotu-matua se redressa et lui fendit le crâne avec sa massue. C'est ainsi que périt Oroi, qui était chef à Maraë-renga. Son corps fut placé dans un four, mais sa chair, qui était celle d'un chef, ne put être cuite. On la transporta dans l'*ahu* qui porte encore son nom.

« Devenu vieux, Hotu-matua partagea l'île entre ses enfants. Chacun d'eux devint l'ancêtre d'une tribu. Après avoir opéré ce partage, Hotu-matua se dirigea vers le volcan Rano-kaō. Il monta jusqu'au sommet du cratère et s'assit sur les rochers qui font face à l'ouest, à sa patrie de Maraë-renga. Il invoqua quatre dieux qui vivaient dans sa terre d'origine : « Kuihi, Kuaha, Tongau, Opapako, dit-il, le temps est venu de faire chanter le coq ». Le coq de Maraë-renga chanta et son cri fut entendu à travers la mer. L'heure de sa mort était venue. Hotu-matua, se tournant vers ses fils, leur dit : « Ramez-moi ». Ils le portèrent dans sa maison, où il expira. Son corps fut enterré dans un *ahu* d'Akahanga ».

#### LA GUERRE DES LONGUES-OREILLES ET DES PETITES-OREILLES.

« De nombreuses années passèrent. L'île était dominée par des gens aux longues oreilles pendantes. Ils étaient intelligents ; et ce sont eux qui construisirent tous les *ahu* dressés sur la plage. Ces travaux étaient exécutés par les gens aux petites oreilles, qu'ils avaient réduits en esclavage.

« Un jour, les Grandes-Oreilles dirent aux Petites-Oreilles : « Allez et jetez dans la mer toutes ces pierres qui encombrant le sol ». Les Petites-Oreilles répondirent : « Nous n'en ferons rien, car nous avons besoin de ces pierres pour notre nourriture. Elles nous sont nécessaires pour cuire nos aliments et aussi pour faire « souffrir » les patates, les cannes à sucre, les taros. Car lorsque les plantes souffrent, elles croissent et deviennent plus fortes et plus grosses ». Les Grandes-Oreilles s'indignèrent de pareille désobéissance et complotèrent la destruction des Petites-Oreilles.

« Ils creusèrent au pied de la péninsule de Poike un fossé qui s'étendait de la côte nord à la côte sud. Ils le remplirent de branches et d'herbes, car ils avaient l'intention d'y faire rôtir les Petites-Oreilles. Or, il se trouvait qu'une femme Petite-Oreille vivait à Potu-te-rangi,

où elle était mariée à un homme-aux-longues-oreilles. Ses parents et ses amis de la tribu des Petites-Oreilles ne savaient pas pourquoi on avait creusé une si grande fosse et ils se demandaient à quoi devait servir le bois et les herbes qu'on y entassait. La femme Petite-Oreille importuna son mari de ses questions jusqu'au moment où il lui dit que cette fosse était un four pour y cuire les Petites-Oreilles. Cette même nuit, la femme alla raconter la chose à ses parents : « Regardez ma maison, dit-elle, et quand les Grandes-Oreilles mettront le feu à leur four, passez derrière et prenez-les à revers, puis poussez-les contre le feu. Et, au lieu d'un festin de Petites-Oreilles, ce sera un festin de Grandes-Oreilles ».

« La femme retourna dans sa maison et dit : « Maintenant agissez vite ». Elle s'installa devant la porte de sa hutte avec un panier qu'elle faisait semblant de tresser, mais en réalité pour avertir les siens du danger. Quand elle vit les Grandes-Oreilles s'apprêter à l'attaque, elle fit un signal, et les Petites-Oreilles se dirigèrent vers sa maison et tombèrent sur les Grandes-Oreilles, qui venaient d'allumer les bois et les herbes au fond de la grande fosse. Surpris par cette brusque attaque, ils n'offrirent aucune résistance, mais s'enfuirent droit devant eux. Où pouvaient-ils aller ? Ils tombèrent dans le feu, où tous, hommes, femmes et enfants périrent, à l'exception de deux guerriers qui réussirent à franchir l'obstacle en marchant sur des monceaux de cadavres. Ils coururent vers Anakena et se réfugièrent dans la caverne de Ana-vai. Les Petites-Oreilles les y avaient suivis et, avec des bâtons pointus, les piquaient pour les faire sortir. Ces deux hommes couraient d'un bout à l'autre de la caverne, faisant entendre un bruit étrange dont le son nous a toujours fait rire : « Ororoin ». Finalement un *mata-to'a* s'avança vers la troupe des Petites-Oreilles qui tourmentaient les deux hommes et leur dit : « Guerriers, épargnez ces hommes. Pourquoi les tuer ? Laissons-leur la vie sauve ». Les Petites-Oreilles s'en retournèrent vers le fossé où les Longues-Oreilles finissaient de brûler. Ils le couvrirent de terre et, dès lors seuls maîtres de l'Ile, rentrèrent chez eux.

« Les deux Longues-Oreilles furent adoptés par les Petites-Oreilles et je connais leurs fils : l'un vit à Hanga-roa et l'autre est à la léproserie ».

#### LA GRANDE GUERRE DE LA CONFÉDÉRATION DE TUU CONTRE CELLE DE HOTU-ITI.

« Les gens de Hotu-iti n'ont jamais aimé ceux de l'ouest. Il y eut entre eux de nombreuses guerres au cours desquelles tantôt les uns, tantôt les autres, furent vainqueurs.

« Je vais te raconter la plus cruelle de ces guerres. Je ne pourrais te dire quand elle eut lieu. Était-ce longtemps après Hotu-matua ou seulement quelques années avant le capitaine Cook, je ne saurais le dire. Beaucoup de gens périrent et lorsqu'on se promène dans l'île on trouve leurs os éparpillés parmi les pierres.

« Cette guerre commença ainsi : deux jeunes gens, Makita et Rokehaua, étaient venus à Hotu-iti pour rendre visite à Kainga. Celui-ci était un grand guerrier qui avait une belle hutte et se montrait généreux envers ses hôtes. Il leur dit : « Jeunes gens, entrez chez moi ». Quand ils passèrent le seuil, ils frottèrent leurs nez en signe d'amitié. Kainga fit rôtir une poule et envoya un enfant adoptif pour leur apporter les tripes qu'il avait grillées sur les pierres du four. Lorsque le petit entra et lui offrit ce mets de choix, Rokehaua demanda : « Que me donnes-tu là ? » — Ce sont des tripes de poulet », répondit l'enfant. Rokehaua les repoussa et dit : « Des tripes de poulet... sache que je n'en veux pas, car j'ai coutume de me nourrir d'intestins d'homme ».

« L'enfant rapporta ces propos à Kainga. « Des entrailles humaines, voilà ce qu'ils veulent, fit Kainga, eh bien ! ils en auront ». Il appela l'enfant et lui ordonna de se coucher par terre. Le petit orphelin comprit ce qui l'attendait : il pleura et chanta une chanson : *Hélas, hélas, adieu pays où j'ai vécu...* Kainga l'égorgea, ouvrit son ventre, en retira les entrailles qu'il fit griller sur les pierres du four. Il les apporta lui-même à ses hôtes. Quand Rokehaua vit le plat qui lui était tendu, il réveilla Makita et lui dit : « Regarde, voici les entrailles d'un homme ». Makita, qui n'avait pas entendu les paroles imprudentes de son ami, comprit que la vengeance de Kainga ne se ferait pas attendre. Il s'enfuit de la maison par un trou dans la paroi et Rokehaua le suivit. Ils s'enfuyaient, car ils avaient causé la mort du fils adoptif de Kainga par leurs propos. De loin Kainga leur cria : « Vous avez rejeté la nourriture que votre hôte Kainga vous a offerte. Il y aura bientôt un bateau dont la quille sera à Pepe et dont le calfatage se trouvera sur le Rano-aroi ».

« Kainga fit réunir ses gens et leur dit d'assembler du bois pour en faire un grand bateau. Il envoya des équipes d'ouvriers sur le Rano-aroi afin d'obtenir de la mousse pour calfater les planches.

## SECOND ÉPISODE DE LA GUERRE.

« Il y a bien longtemps, mais quand ? je ne saurais le dire, les Tupahotu et les Miru étaient en guerre. Ce fut une longue guerre. Voici comment elle commença. Kainga, chef Tupahotu des tribus de l'est, avait querelle avec Toari, guerrier des tribus de l'ouest. Dans

toutes les batailles où il l'avait rencontré, il n'avait jamais réussi à le tuer.

« Kainga avait un fils, Huriavai, qui était encore un enfant. Celui-ci eut un rêve : son âme avait quitté son corps et, après avoir erré dans la plaine, s'était trouvée en face d'un coq. L'âme prit une pierre, la jeta au coq, qui tomba mort. Quand Kainga entendit le récit du rêve il fut saisi d'une grande joie : le songe présageait la mort du coq des Tuu, le guerrier Toari.

« Il réunit ses guerriers, prit l'enfant avec lui et marcha contre les bandes de Toari. Quand ils furent en présence de l'ennemi, il donna deux javelines à son fils et lui dit de les lancer contre Toari. Le rêve de son fils n'avait pas été vain : Toari s'écroula comme le coq, mort. Sa vengeance assouvie, Kainga quitta le champ de bataille, mais les gens de Tuu, rendus furieux par la mort de leur chef, chargèrent les Tupahotu qui se dispersèrent de tous les côtés. Parmi les fuyards se trouvait un autre fils de Kainga, Rau-hiva-aringa-erua (Rau-hiva-à-la-double-face). La face qu'il avait par derrière lui disait : « Je vois venir Pau-aure-vere, il tient une javeline dans sa main, il va me tuer. Face qui est devant, regarde ! » Mais la face antérieure répondit : « Que m'importe, face postérieure, je ne veux pas voir ». Alors que les deux faces se disputaient, Rau-hiva fut tué. Il mourut à cause de ses deux faces et de leur dispute.

« Les Tupa-hotu vaincus se réfugièrent, qui sur l'îlot de Marotiri, qui dans la grotte de Ana-te-ava-nui, au flanc de la falaise de Poike.

« Les Miru envoyaient des canots vers l'île de Marotiri pour tuer les ennemis à leur portée. Ils en revenaient chargés de morts qu'on alignait sur le rivage et qu'on distribuait aux guerriers de la tribu pour leur repas du soir. Chaque jour les canots miru retournaient à Marotiri et en rapportaient de la chair humaine fraîche.

« Un guerrier Miru, du nom de Oho-taka-tore, vint de son village à la baie de Ana-havea où chaque jour se faisait une distribution de cadavres. Au moment où il arrivait sur la plage, les canots revenus de Marotiri étaient en train de décharger les ennemis tués pendant la journée. Parmi les morts, Oho-taka-tore reconnut un guerrier Tupahotu du nom de Hanga-maihi-tokerau. Se tournant vers la troupe de guerriers Miru, il leur dit : « Compagnons, donnez-moi le corps du guerrier au nom si beau. Je voudrais le manger, car son nom est doux à mes oreilles ». Poie, chef de l'équipage de l'un des canots, lui dit : « Oho-taka-tore, le cadavre du guerrier au beau nom ne sera pas pour toi. Pourquoi es-tu venu à la tombée du soir ? » Oho-taka-tore, sans un mot, enleva son diadème de plumes, le remit à l'envers et s'éloigna. Les gens dirent : « Oho-taka-tore est certainement irrité. Que va-t-il faire ? »

« Oho-taka-tore avait une fille mariée à un homme de Tupahotu, appelé Moa. Il la fit appeler et lui demanda : « Ton époux pense-t-il

aux gens de Tupahotu ? — Père, pourquoi me poses-tu de telles questions, tu sais fort bien. Crois-tu que ton gendre me fait part des pensées qu'il nourrit à l'égard de son peuple ? — Va le trouver, ma fille, et dis-lui de penser à sa tribu, qui est durement pressée par les Miru ». Et il s'ouvrit à sa fille d'un projet qui allait faire beaucoup de tort aux Miru et apporter joie et vie aux Tupahotu.

« Cette même nuit, voici ce qu'il advint sur l'île de Marotiri : Un guerrier Miru s'y tenait aux aguets, tuant les Tupahotu qui se risquaient au pied du rocher. Kainga, un guerrier Tupahotu, l'observait au sommet de l'îlot. Or le fils de Kainga, Uri-avai, avait profité de cette nuit sans lune pour nager vers l'îlot où son père l'attendait. Il y aborda sans méfiance. Vaha, qui l'avait entendu nager, lui demanda : « Qui es-tu ? — Uri-avai, répondit-il, je suis Uri-avai. — Et moi, rétorqua Vaha, je suis l'ennemi de Uri-avai ». Et ce disant, il lui enfonça sa javeline d'obsidienne dans la gorge. Kainga avait reconnu la voix de son fils, et il avait entendu son corps tomber. Vaha nagea vers le rivage, traînant le cadavre avec lui. Kainga le suivit. Il le vit qui marchait sur le rivage : « S'il parvient à gagner l'intérieur des terres, il est sauvé, mais s'il passe près de moi, malheur à lui ». En ce même instant, Vaha s'approcha de lui, Kainga lui cria : « Qui es-tu ? — Vaha, l'ennemi de Uri-avai », fut la réponse. « Moi, je suis Kainga, l'ennemi de Vaha », lui dit Kainga en le transperçant de sa javeline. Kainga prit son enfant sur ses épaules, pleura sa mort et l'enterra dans un petit *ahu* appelé Ainini. Puis, tirant derrière lui le cadavre de Vaha, il retourna sur l'îlot de Marotiri. Les Tupahotu qui y étaient restés, mouraient de faim. Aussi grande fut leur joie quand ils virent le cadavre de Vaha. Hélas, ils n'avaient point de feu ! Pour le manger, ils chauffèrent cette chair humaine sous leurs aisselles et entre leurs jambes. Ils la dévorèrent avec joie.

« La fille de Oho-taka-tore avait rapporté à Moa les propos de son père. Moa ne dit rien, mais alla cueillir des patates dans un champ. Il les fit cuire, alla chercher un filet de pêche, dont il enveloppa les patates et partit cette nuit même dans le plus grand secret. Il se dirigea vers Poike où se trouve la grotte Ana-te-ava-nui. Les Tupahotu, qui s'y étaient réfugiés, étaient en grand danger d'extermination. Du haut de la falaise, les ennemis descendaient en filet dans lequel des guerriers prenaient place. Ils étaient armés de javelines qu'ils lançaient dans l'intérieur de la caverne, tuant ceux qui se trouvaient près de l'ouverture. Pour pouvoir résister plus longtemps, les guerriers, dans la grotte, avaient mis en avant les femmes, les enfants et tous les individus qui ne pouvaient être d'aucune utilité à la guerre. Quand ceux-ci furent tous tués par les javelines, il restait dans la grotte trente guerriers qui refusaient de se rendre. Moa ne descendit pas tout de suite le long de la falaise. Il s'arrêta près d'un arbre *niu*. Il en coupa huit branches qu'il ajouta au fardreau qu'il portait sur

ses épaules. Il suivit d'abord la crête et constata que les Miru y avaient creusé des trous dans lesquels ils dormaient. Il se laissa glisser le long de la falaise et arriva à l'entrée de la caverne. Les sentinelles demandèrent : « Qui es-tu ? » Il répondit : « Je suis Moa ». Alors ils pleurèrent, disant : « Hélas, jeune homme, viens ici ». Mais Moa leur dit de cesser leurs pleurs et de le débarrasser de son fardeau avant que l'aube ne vînt. Moa distribua les vivres qu'il avait avec lui et les obligea à manger pour qu'ils reprissent des forces. Il leur demanda ensuite : « Où sont les os de Pere-roki-roki ? » On lui montra au pied de la falaise un tas d'ossements dont la chair achevait de pourrir. Il ordonna qu'on allât les chercher. Avec des os, il fit des crochets qu'il attacha à l'extrémité des huit perches. Il expliqua alors aux guerriers de la caverne le projet qu'il avait en tête : « Lorsque les ennemis descendront les filets avec des guerriers pour lancer des javelines dans la caverne, saisissez avec ces crochets le filet ; tuez ceux qui s'y trouvent, mettez-vous à leur place et faites-vous hisser jusque sur la crête. Là, chargez l'ennemi, exterminiez les Miru, mais épargnez les membres de ma famille ». Sur ces mots Moa se mit à pleurer, car il compatissait aux souffrances des siens. « Adieu, leur dit-il, je reviendrai, à moins que les ennemis ne s'emparent de moi ».

« Moa réussit à regagner le haut de la falaise sans être vu. Il alla mouiller son filet, le couvrit d'algues et d'autres détritiques et rentra dans le village de sa femme comme s'il était simplement parti à la pêche. A l'aube, les Miru descendirent comme d'habitude un filet avec deux guerriers à l'intérieur. Huit grappins s'y accrochèrent, il fut tiré jusque dans la caverne, et là, on massacra les deux Miru qui ne purent se dégager. Les Tupahotu, s'aidant des cordes et du filet, atteignirent la corniche et tuèrent les guerriers qui montaient la garde. Les Miru surpris s'enfuirent et les Tupahotu se lancèrent sur leurs pas, tuant tout le monde et n'épargnant que les jeunes femmes, s'encourageant mutuellement par ces mots : « Choisissez vos femmes, moi je ne me gêne pas ». Seuls furent épargnés les parents de Moa. Ils fuyaient comme les autres, mais on leur cria : « Ne fatiguez pas vos genoux ainsi. Restez où vous êtes, aucun mal ne vous sera fait ».

« Les trente Tupahotu arrivèrent à la hauteur de l'île de Marotiri. Sur l'île ce fut une grande joie : « Nous avons couvert notre four, criaient-ils par raillerie, avec les feuilles de la montagne ». Ils faisaient entendre par ces mots qu'ils avaient mangé de la chair crue chauffée sous leurs bras et entre leurs jambes. Ils se lancèrent à la nage, attaquèrent les Miru sur le rivage et, se joignant aux autres, participèrent au grand massacre. Seules les jolies femmes furent épargnées.

« Kainga poursuivait Poie avec acharnement. Ils traversèrent ainsi toute l'île, mais au moment où les Tupahotu allaient se saisir du chef vaincu, Kainga leur cria : « Non, laissez-le pour que ce jeu continue ».

« Les hommes de Tupahotu procréèrent des enfants avec les femmes Miru. Les Miru aussi eurent des enfants. Les années passèrent, les enfants de la veille étaient devenus des adolescents habiles au maniement de la javeline, lorsque la guerre recommença.

« Les jeunes Tupahotu se dirigèrent vers la maison de Poie qui avait été épargnée lors de l'autre guerre. Ils voulaient le tuer. Poie n'était pas chez lui, mais pêchait en mer. Son beau-père était un homme mauvais et sans foi. Il dit aux Tupahotu : « Si je me tiens dehors, ma calvitie exposée au soleil, c'est que Poie est au large ; si je reste dans la maison, venez, car ce sera le signe que Poie est chez lui ».

« Sa fille, épouse de Poie, entendit ses paroles et courut vers le rivage. Lorsqu'elle vit son mari, elle lui cria : « O Poie-nuinui-a-tuki, les ennemis sont là ! Ils sont nombreux et mon père est un homme sans foi ». Poie s'enfuit, mais ses ennemis se lancèrent sur ses traces et ne lui laissèrent pas le temps de se cacher. Il se jeta dans la mer pour gagner un des îlots côtiers ; la troupe ennemie nagea derrière lui. Les frères de Poie s'étaient joints à lui, mais ils furent pris et égor-gés. Poie, voyant couler le sang de ses frères, s'écria : « Le sang de mes quatre frères s'est confondu en une seule flaque ! » On emmena Poie à Orongo. Un jeune garçon, qui se trouvait là, dit : « Qu'on me donne cet homme ». Kainga le lui abandonna. On attacha autour de sa personne des paquets de cannes à sucre sèches et on y mit le feu. Les flammes crépitèrent et Poie mourut au milieu de grandes souffrances. Quand Poie fut mort, les Tupahotu parcoururent pour la seconde fois le pays Miru, tuant tous ceux qu'ils rencontraient.

#### ORIGINE DU TATOUAGE.

« La femme-lézard et la femme-mouette quittèrent la maison à Hakarava pour se rendre à la baie de Hanga-takaure. La femme-lézard demanda : « Quel est le nom de ce sanctuaire ? — Hanga-takaure est le nom de cette terre, répondit la femme-mouette. Que nous importe Hanga-takaure à nous, Femme-lézard et Femme-mouette ! »

« Elles continuèrent leur chemin et, devant chaque village ou chaque sanctuaire, la Femme-lézard posait la même question et chaque fois sa sœur lui donnait le nom du lieu, ajoutant : « Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? » (Le conteur énumère ainsi tous les sites de la côte sud).

« Les deux sœurs nagèrent vers l'îlot Motu-nui. Elles y trouvèrent les deux frères Heru et Patu, dont elles eurent chacune un fils. Les deux femmes étaient tatouées sur les joues, les lèvres, le menton, la gorge, les bras, les cuisses et elles avaient deux cercles sur les

hanches. Les deux frères quittèrent l'île et couchèrent avec deux autres femmes dont ils eurent aussi des enfants.

« Les fils de la Femme-lézard et de la Femme-mouette avaient été tatoués sur les jambes et sur les joues. Devenus grands, ils partirent pour la grande île et abordèrent à Orongo. Là, l'aîné sauta sur une haute pierre et dit : « Je suis la Nouvelle lune ». Le cadet grimpa sur une pierre moins haute et dit : « Regardez, je suis la Pleine lune ».

« Ils se dirigèrent vers une plage où des jeunes gens s'amusaient à se laisser glisser sur les vagues. Ils empruntèrent des flotteurs et, nageant à l'endroit où se brisent les grandes vagues suivies de vagues plates, ils se laissèrent porter par la houle jusqu'au rivage. La foule cria : « Les chevaucheurs de vagues ont abordé ».

« Ils allèrent ensuite se baigner dans un puits d'eau douce. Deux garçons arrivèrent sur ces entrefaites pour y prendre de l'eau. Les fils de la Femme-lézard et de la Femme-mouette prononcèrent un charme et brisèrent leurs calebasses. « Pourquoi avez-vous brisé nos calebasses, leur demandèrent les premiers. — Nous n'en savons rien. Dites-nous qui vous êtes. — Nous sommes les fils de Heru et de Patu », répondirent les garçons. « Comment pouvez-vous être aussi les fils de Heru et de Patu, vous crabes, langoustes et poulpes ? » s'exclamèrent les fils des deux déesses.

« Les garçons retournèrent au village et racontèrent leur rencontre avec les jeunes gens tatoués. On les renvoya pour ramener ces derniers au village.

« Les deux jeunes gens s'installèrent dans une hutte où il y avait deux jeunes filles Hangu-arai qui leur donnèrent à manger du poulet et des patates. Ils essayèrent de coucher avec elles, mais elles s'y refusèrent. Ce n'est qu'au matin que les jeunes filles se rendirent compte de la beauté des deux jeunes gens et qu'elles en devinrent amoureuses. Elles se jetèrent sur eux avec violence, mais les jeunes gens ne voulurent pas se laisser faire et ils s'enfuirent vers un autre village. Les jeunes filles les y suivirent. Dans le village de Vai-karanga, il y avait une grande maison de fête. Deux jeunes filles fort laides, Angu, s'éprirent à leur tour des jeunes gens au beau tatouage et elles complotèrent la mort de leurs rivales. Elles les invitèrent à se baigner dans un endroit rocailleux. Une des deux Hangu-arai dit à l'une des Angu : « Saute la première ». La jeune fille sauta, mais les deux Hangu-arai récitèrent un charme et elle s'écrasa sur un rocher. La seconde Angu prit peur, mais les deux Hangu-arai lui dirent : « Ta sœur dort, saute sans crainte ». Elle obéit et se tua. Les deux filles épousèrent les fils de Heru et de Patu.

« Quant à la Femme-lézard et à la Femme-mouette, elles restèrent quelque temps sur l'île de Motu-nui. L'aînée monta sur une pierre et cria : « Vous, ô démons Vivi et Vaovao, venez et emportez-moi ! » Ils accoururent pour la tuer, elle et sa sœur.



## CONCLUSION

La plupart des tentatives d'explication des « mystères » de l'Île de Pâques présupposent que les indigènes qui y vivaient au moment de sa découverte n'étaient pas les artisans de la civilisation dont les vestiges nous étonnent. On les attribue communément à un peuple puissant possédant des ressources et des moyens techniques supérieurs à ceux des Pascuans de l'époque historique. La fin soudaine de cette civilisation apparaît comme l'effet d'un cataclysme naturel ou de l'invasion d'une race barbare.

Or, il est aujourd'hui prouvé que la surface de l'Île au moment où elle a été occupée par l'homme était sensiblement la même qu'aujourd'hui. Nulle part les géologues n'ont trouvé de signes d'une éruption volcanique récente qui, selon l'hypothèse de Forster, le naturaliste de l'expédition de Cook, aurait mis un terme à la prospérité de cette terre et laissé derrière elle une population appauvrie et décadente. Les géographes modernes se refusent à voir dans cette île volcanique le fragment d'un continent englouti par le Pacifique.

Quelques ethnographes considèrent la civilisation de l'Île de Pâques comme trop évoluée pour être entièrement rattachée à la culture polynésienne. Ceux qui adoptent ce point de vue ne s'embarrassent guère du fait que les habitants de l'île étaient au XVIII<sup>e</sup> siècle de purs Polynésiens parlant un dialecte voisin de celui des Maoris ou des Mangaréviens. Les Pascuans, selon eux, ne représenteraient que la dernière ou tout au moins la seconde vague d'émigrants ayant pris possession de l'île d'où ils auraient évincé ou absorbé d'autres habitants, d'une culture plus élevée. Parmi les diverses théories qui ont été avancées pour dégager un élément non polynésien dans la culture de l'Île de Pâques, seule celle relative à l'origine mélanésienne d'une partie de sa population mérite quelque attention. Les soi-disant caractères mélanésiens de certains crânes pascuans se sont révélés fallacieux et l'argument anthropologique doit être éliminé. Par contre, les considérations ethnographiques demandent à être examinées avec plus de soin. La thèse « mélanésienne » a été présentée surtout par l'ethnographe anglais Balfour, qui l'étaye des preuves suivantes : 1) des pointes d'obsidienne identiques aux têtes de javelines pascuanes ont été trouvées dans la

vallée de Yoda en Nouvelle-Guinée ; 2) le nez aquilin des statuette en bois de l'Île de Pâques rappelle le nez des Papous ; 3) la déformation du lobe de l'oreille chez les Pascuans est typique de diverses tribus mélanésiennes. De même la bouche saillante des grandes statues rappelle le traitement des lèvres sur certaines figurines de proue des bateaux des Salomon ; 4) des hommes-oiseaux sont communs à l'Île de Pâques et aux Salomon ; 5) l'oiseau-frégate est un motif que l'on retrouve également à l'Île de Pâques et aux Salomon ; 5) les « chapeaux » en tuf rouge qui coiffaient les statues suggèrent les chevelures mélanésiennes décolorées artificiellement.

Ces parallèles sont vagues et un tant soit peu inconsistants. Quelle importance faut-il donner à quelques pointes d'obsidienne trouvées en un point isolé de la Nouvelle-Guinée ? La ressemblance entre les spécimens mélanésien et ceux de l'Île de Pâques tient surtout à l'identité de la matière. Il n'existe aucun gisement d'obsidienne en Polynésie, à l'exception de la Nouvelle-Zélande, de Pitcairn et de l'Île de Pâques. On n'échappe pas au dilemme : ou les émigrants polynésien qui s'établirent à l'Île de Pâques venaient de la vallée de Yoda en Nouvelle-Guinée, ou ils ont découvert l'usage qu'ils pouvaient faire de l'obsidienne à l'Île de Pâques même, où il en existe une véritable carrière. En Nouvelle-Guinée l'emploi de l'obsidienne était restreint, car seuls les indigènes des Îles de l'Amirauté se sont spécialisés dans cette industrie. Or, il n'y a presque aucune analogie entre les lames d'obsidienne des Îles de l'Amirauté et celles de l'Île de Pâques. Il semble à peu près certain que l'utilisation de l'obsidienne constitue un développement particulier du travail de la pierre à l'Île de Pâques.

Aucun anthropologue sérieux ne songerait à établir des rapports raciaux fondés sur des ressemblances entre statues d'un style conventionnel. Balfour lui-même admet toute la fragilité de son hypothèse et reconnaît que la forme particulière du nez des statuette pascuane est due à un effort pour représenter la face d'un cadavre.

C'est à juste titre que l'on a signalé la ressemblance entre les statuette des Moriori des Îles Chatham de la Nouvelle-Zélande avec celles de l'Île de Pâques. Bien que de style différent, ces images représentent des personnages décharnés, aux côtes saillantes. Partant de la supposition que les Moriori étaient des Polynésien mâtinés de Mélanésien, on a voulu conclure encore une fois au caractère mélanésien des statuette de l'Île de Pâques. Une telle déduction pêche par la base puisqu'il n'est pas prouvé que les Moriori soient autre chose qu'une tribu Maori. De quel droit qualifierait-on de « mélanésien » un type de statuette qui n'existe pas en Mélanésie ? Quant aux ressemblances que Balfour voit entre la bouche des statues de l'Île de Pâques et celle des figures de proue des Îles Salomon, elles ont un caractère purement subjectif.

Pascuans et indigènes des Salomon ayant voulu représenter la frégate aux ailes déployées d'une façon aussi réaliste que possible, les ressemblances entre leurs dessins n'ont absolument rien d'anormal.

Les analogies entre quelques traits choisis au hasard dans de vastes régions connues pour la diversité de leurs cultures locales ne peuvent être que superficielles et peu convaincantes. L'Île de Pâques et la Mélanésie. n'offrent dans aucun aspect fondamental de leur art, de leur religion ou de leur organisation sociale, des caractères communs justifiant l'hypothèse d'un lien spécifique entre cet îlot polynésien et les nombreuses cultures de la Mélanésie. En admettant que la Mélanésie ait été le centre d'une civilisation supérieure à celle qui s'est développée en Polynésie, on aurait pu comprendre le désir de lui rattacher l'Île de Pâques, mais rien, chez les Papous ou les Mélanésiens proprement dits, n'indique qu'ils aient été les initiateurs ou les précurseurs de la culture pascuane.

L'hypothèse mélanésienne écartée, il n'en est pas moins théoriquement possible que les vrais créateurs et modeleurs de la culture de l'Île de Pâques aient été quelque peuple établi dans l'Île avant ou après le débarquement des Polynésiens. L'examen des monuments de l'Île m'a convaincu, ainsi que mes prédécesseurs, qu'ils ont tous été produits par une seule population. C'est en vain que l'on cherche le moindre signe de différentes couches de civilisation. Les instruments de pierre qui y ont été découverts présentent une remarquable unité et, typologiquement, se rattachent aux spécimens de la Polynésie centrale et orientale.

Les dalles de maison qui ont servi à caler les grandes statues, et qui par conséquent leur sont contemporaines, sont identiques aux assises de pierre sur lesquelles reposait la charpente des huttes pascuanes encore habitées en plein XIX<sup>e</sup> siècle.

Les grandes statues se dressent sur des structures qui ne sont qu'une variation locale des *marae* de la Polynésie orientale dont la plate-forme portait aussi le nom de *ahu*. Il n'est pas dans le vocabulaire pascuan un mot qui ne soit d'origine polynésienne. Si un peuple étranger s'était établi dans l'Île, il aurait laissé quelques traces de son existence dans le langage. En outre, toute la toponymie de l'Île est purement polynésienne.

On objectera que le mythe des « Petites et des Longues-Oreilles » semble être le souvenir d'une époque où deux peuples différents coexistaient sur l'Île. Comme les Pascuans du siècle passé se déformaient le lobe de l'oreille et étaient par conséquent des « Grandes-Oreilles », la conclusion du mythe est fautive puisqu'il proclame la destruction de ceux-ci par le peuple des « Petites-Oreilles » dont les indigènes modernes seraient issus. La fosse de Poike, dans laquelle les « Grandes-Oreilles » auraient été enterrés, n'est qu'une dépression

naturelle et les monuments de l'Île ne peuvent être attribués au peuple hypothétique que les « Petites-Oreilles » auraient exterminé. Ce mythe est sans doute ancien, mais la distinction entre les deux groupes, fondée sur la déformation du lobe de l'oreille, est probablement une adjonction moderne puisque cette mode disparut avec les vieilles générations qui l'avaient observée.

On a voulu faire de l'Île de Pâques une civilisation du type matriarcal qui aurait été différente des cultures polynésiennes, fondamentalement patrilinéaires et patriarcales. Les faits cités en faveur de cette thèse ne résistent pas à la critique. Il n'est pas exact que le sol fût cultivé exclusivement par les femmes ou que la possession des champs fût transmise de mère à fille. L'héritage suivait la lignée paternelle comme ailleurs en Polynésie. La prédominance de l'alimentation végétale n'est pas l'indice d'un type de civilisation à base essentiellement agricole, car ce régime était imposé aux insulaires par les ressources limitées de leur habitat. La pêche même ne pouvait être développée autant que sur les autres îles, pour les raisons dont nous avons déjà parlé.

On a aussi essayé d'établir des parallèles entre la civilisation de l'Île de Pâques et les arts et techniques de l'Amérique du Sud, en particulier de l'ancien Pérou. Ces rapprochements sont le plus souvent fantaisistes ou très superficiels. Il est exact que les murs cyclopéens du Cuzco offrent à la vue les mêmes angles saillants et rentrants que la façade de certains *ahu* de l'Île de Pâques, mais, alors qu'au Pérou ces structures sont faites de blocs immenses, dans notre île ce ne sont que des dalles qui dissimulent un gravois grossier.

Il faut beaucoup de bonne volonté et de naïveté pour établir une relation quelconque entre les oiseaux des tablettes pascuanes et les représentations d'oiseaux marins dans l'art péruvien.

A propos des relations entre l'Île de Pâques et l'Amérique, il convient de signaler les pointes en obsidienne qui auraient été découvertes dans une sépulture indienne du Chili. L'origine pascuane de ces spécimens est indéniable, mais les circonstances dans lesquelles elles ont été trouvées sont plutôt confuses et il serait dangereux d'en tenir compte pour bâtir une thèse aussi audacieuse et fragile que les rapports entre l'Île de Pâques et la côte sud-américaine. Le Chili, ne l'oublions pas, est inondé depuis cinquante ans de pointes d'obsidienne rapportées par les marins ou autres visiteurs annuels de l'Île de Pâques.

Si l'homogénéité et le caractère nettement pascuan de la culture pascuane semblent être hors de question, il reste néanmoins à établir le lieu d'origine des colons qui peuplèrent l'Île et la date de leur migration. Avant d'entreprendre cette recherche, il convient de garder présent à l'esprit un fait établi de longue date. Si les cultures indigènes de la Polynésie tout entière reposent sur une base commune,

chacune cependant a développé dans son isolement des particularités qui lui confèrent une originalité propre.

Tous les aspects fondamentaux des cultures polynésiennes se retrouvent à l'Île de Pâques. Comme on pouvait s'y attendre du fait de sa position géographique, la culture Pascuane se rattache au groupe oriental de la Polynésie. Aucun des éléments distinctifs de la Polynésie occidentale ne figure à l'Île de Pâques alors que la plupart des techniques et des traditions qui caractérisent les Polynésiens orientaux faisaient partie de l'héritage des Pascuans.

Les analogies culturelles entre l'Île de Pâques et les Gambier (Mangareva), les plus voisines des îles polynésiennes, sont très remarquables. Citons, par exemple, les *ahu* ou plates-formes en pierres avec des caveaux funéraires, les surfaces pavées en face de l'entrée des maisons, les canots à proue et poupe élevées, la réclusion des enfants de chef, le tatouage du corps entier, l'usage du mot *ivi-atua* pour désigner les prêtres et du mot *hurumanu* pour « homme du commun » et enfin la présence de chantes appelés *rongorongo*.

Par contre, l'hypothèse d'une origine mangaréviennne des Pascuans se heurte à deux difficultés. Tout d'abord, les Pascuans n'ont pu obtenir leurs volailles de Mangareva, où les poules n'existaient pas. En second lieu, les Pascuans n'employaient pas le mot *marae* pour leurs sanctuaires, mais conservaient le terme *ahu*, qui signifie uniquement « plate-forme ». Ce fait insignifiant n'en indique pas moins qu'ils n'avaient pas encore réalisé la fusion de la cour sacrée (*marae*) avec la plate-forme (*ahu*) qui est un développement tardif dans la Polynésie centrale.

Si les Îles Gambier (Mangareva) ne peuvent être considérées comme le lieu d'où sont venus les Pascuans, seules les Marquises nous apparaissent comme étant la terre de Maraerenga, dont selon leurs mythes, ils seraient originaires. Les îles basses des Tuamotu n'entrent pas en ligne de compte, car les plantes cultivées par les Pascuans sont celles propres aux îles volcaniques.

La civilisation marquisienne telle que nous la connaissons diffère à beaucoup d'égards de celle de l'Île de Pâques, mais les caractères qui l'en séparent sont précisément ceux qui distinguent les Marquises des autres cultures polynésiennes. Il est tout aussi illégitime de projeter dans le passé les aspects aberrants de cette civilisation que de considérer l'art et les techniques des Maoris du XIX<sup>e</sup> siècle comme étant ceux de leurs ancêtres au moment où ils émigrèrent de Tahiti.

Les *ahu* et *mea're* des Marquises ne sont pas aussi différents des *ahu* pascuans qu'il ne le paraît à première vue. Leur disposition irrégulière dérive de la difficulté qu'éprouvèrent les architectes lorsqu'ils voulurent combiner plate-forme et cour le long des pentes abruptes de leurs montagnes. D'autre part les sanctuaires marquisiens présentent comme les mausolées de l'Île de Pâques, la plate-

forme où les morts étaient enterrés et les rangées de statues figurant les ancêtres. A vrai dire, le style des statues marquisiennes n'est pas celui des *moai* pascuans, mais elles reflètent des traditions artistiques qui se sont probablement constituées après la période migratoire. Il en est de même du tatouage marquisien qui, comme celui de l'île de Pâques, couvrait tout l'individu, mais qui exprime deux styles différents. Le *tiki*, ou personnage aux grands yeux, qui est un des motifs fondamentaux de l'art des Marquises n'était pas étranger à celui de l'île de Pâques où nous l'avons retrouvé gravé sur de nombreux pétroglyphes.

On peut également regarder comme un parallèle entre les deux civilisations le lien qui existait entre les chants-récitatifs et certains objets qui les symbolisaient. A notre sens, les cordelettes à nœuds des Marquises correspondent aux tablettes gravées de l'île de Pâques.

Si les Pascuans sont venus des îles Marquises, leur migration remonte à une date ancienne, probablement à une époque où la civilisation marquisienne était encore indifférenciée et semblable à celle des Mangareviens et des Maoris du XIII<sup>e</sup> siècle. Ceci nous amène à formuler les hypothèses suivantes : les nombreuses analogies que la civilisation de l'île de Pâques offre avec les différentes cultures de la Polynésie centrale et marginale ne peuvent s'interpréter comme preuves de migrations différentes et d'influences diverses. Ces parallèles ne s'expliquent que si les ancêtres des habitants de l'île de Pâques ont quitté la Polynésie centrale à une date ancienne — probablement le XII<sup>e</sup> siècle — avant que ces différents peuples n'aient eu le temps de développer des cultures aberrantes. Tuamotu, Mangareviens, Marquisiens et Maoris, à un moment donné de leur histoire, ont dû habiter une patrie commune et posséder une civilisation homogène. Après des siècles d'isolement dans les différentes îles qu'ils découvrirent et occupèrent à la suite de leurs migrations, ils modifièrent leur héritage culturel, en développant certains de ses aspects et en abandonnant d'autres. Les nombreuses analogies entre les Maoris et les Pascuans tendent à prouver qu'ils quittèrent la Polynésie centrale à la même époque, c'est-à-dire avant que ne s'opérât la fusion entre l'*ahu* et le *marae* et avant que Tangaroa ne devînt le dieu principal de leur mythologie.

Les Pascuans ont fait partie des vagues migratoires qui se sont dirigées vers l'est et qui ont occupé les Marquises, les Gambier et les Tuamotu. Après avoir séjourné aux Marquises pendant quelques générations, une ou deux tribus appartenant à cette ancienne population s'en est détachée pour aller à la découverte de nouvelles îles à l'est. Le hasard les conduisit à l'île de Pâques, où ils s'établirent. Faute de bois, l'art de la navigation dégénéra à l'île de Pâques. La rareté de cette matière la rendit précieuse et explique en partie l'importance que prit la sculpture sur bois. Ses produits eurent pour

les Pascuans la valeur du jade ou de l'ivoire de baleine en Nouvelle-Zélande et aux Marquises.

Chaque région de la Polynésie s'est spécialisée dans quelque forme d'art à laquelle elle a cherché à donner une expression parfaite. Les Marquisiens ont poussé plus loin que tout autre peuple l'art du tatouage. Les Maoris se sont consacrés à la sculpture sur bois, au travail du jade et aux tatouages complexes. Si, à la lumière des faits polynésiens, nous cherchons à expliquer le développement de la statuaire à l'Ile de Pâques, elle nous paraît moins exceptionnelle et moins contraire aux traditions des peuples de cette famille linguistique. Les grandes statues représentent aussi une spécialisation de la civilisation pascuane, spécialisation favorisée par des conditions locales particulières. C'est ainsi que sur cet îlot, le plus isolé du monde, un groupe de Polynésiens, venus sans doute des Marquises, ont réussi à donner une forme nouvelle et originale à la culture qu'ils tenaient de leurs ancêtres de la Polynésie centrale.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour les ouvrages parus antérieurement à 1907, consulter aussi les bibliographies de WALTER LEHMANN et de R. R. SCHULLER, parues respectivement dans *Anthropos* et dans *Globus* en 1907.

Les ouvrages précédés d'un astérisque se trouvent à la Bibliothèque du *Musée de l'Homme*, à Paris.

AGASSIZ, Alexander. General report of the expedition to the Eastern tropical Pacific, by the U.S. Fish commission steamer *Albatros*. (*Memoirs of the Museum of comparative zoology. Harvard college, Cambridge*, v. 33, 1906, p. 53-62).

\*AHNNE, E. Les hiéroglyphes de l'Île de Pâques. (*Bulletin de la Société des études océaniques, Papete*, t. 5, n° 6, juin 1933, p. 185-195, ill.; n° 14, nov. 1935, p. 537-542; n° 15, avr. 1936, p. 583-588).

\*AICHEL, Otto. Oesterinselpalacolithen in prähistorischen Gräbern Chiles. (*Congrès international des américanistes, compte rendu de la 21<sup>e</sup> session, Göteborg, 1924*, p. 267-269, ill.).

ALAZARD, Ildelfonse. Voir JAUSSEN, Mgr TEPANO.

\*ANDREE, Richard. Bilderschriften aus der Südsee. (*Globus, Braunschweig*, v. 40, 1881, p. 375-376).

\*— Ein Moi Toromiro (Hausgötze) von der Osterinsel. (*Globus, Braunschweig*, v. 76, 1899, p. 389-390, ill.).

ARMANDY, André. Rapa-Nui, 4<sup>e</sup> éd., Paris, Calmann-Lévy, 1923. 370 p.

BALFOUR, Henry. Some ethnological suggestions in regard to Easter Island of Rapanui. (*Folklore, London*, v. 28, 1917, p. 356-381).

\*— Some specimens from the Chatham Islands. (*Man, London*, v. 18, 1918, n° 80, p. 145-148, ill.).

BANDY, Mark C. Geology and petrology of Easter Island. (*Bulletin of the Geological society of America, Washington*, v. 48, nov. 1937, p. 1589-1609, ill.).

\*BARCLAY, H. Vere. Mission à l'Île de Pâques... (Communication faite par M. Jules Garnier). (*Comptes rendus des séances de la Société de géographie, Paris*, 1899, p. 169-176, carte).

BARTHEL, Thomas S. Grundlagen zur Entzifferung der Osterinselschrift, Universität de Hambourg, 1958.

— Female Stone Figures on Easter Island (*Journal of the Polynesian Society, Wellington*, 1958).

BASTIAN, Adolf. Bemerkungen zu den Holztafeln von Rapa-Nui. (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, t. 7, 1872, p. 81-89).

\*BEASLEY, Harry G. Rapa-Nui, a stone image. (*Man, London*, v. 23, 1923, n° 71, p. 113, ill.).

BEAUGENCY. El viaje de la Abtao á la isla de Pascua. (*Heraldo, Valparaiso* 9-10 déc. 1892).

\*BÉDAULT DE GRÉSIGNY, Léonce. Pièces préhistoriques de l'Île de Pâques (Australie). (*Congrès préhistorique de France, Lons-le-Saunier, 1913*, p. 268-270, ill.).



- BEECHEY, Frederick William. Narrative of a voyage to the Pacific and Beering's Strait, to co-operate with the Polar Expeditions..., in the years 1825, 26, 27, 28. London, H. Colburn & R. Bentley, 1831, XXI, 742 p., ill., cartes.
- BEHRENS, Carl Friedrich de. Voir ROGGEVEEN, Jacob.
- BELTRAN Y RÓZPIDE, Ricardo. La Isla de Pascua. (*Boletín de la Sociedad geográfica de Madrid*, t. 15, 1883, p. 153-167).
- \*BENNET, Wendell Clark. Archeology of Kauai. Honolulu, pub. by the Museum, 1931, III, 156 p., ill., pl. (*Bernice P. Bishop Museum, Honolulu, Bulletin 80*, 1931).
- \*BERGMAN, Bengt. « Easter Island » in the Ethnographical Museum of Sweden. (*Ethnos, Stockholm*, v. 2, 1937, p. 102-115, ill.).
- \*BEST, Elsdon. Maori religion and mythology... Wellington, N. Z., 1924, 264 p., pl.
- \*BRANCHI, Eugenio Camillo. L'Isola di Pascua, impero degli antipodi. Santiago del Chile, Ed. dell' Istituto di cultura italiana, 1934, 192 p., ill., cartes.
- \*BROWN, John Macmillan. L'Île de Pâques et son mystère. (*La Géographie, Paris*, t. 40, 1923, pp. 335-337).
- \*— A new Pacific Ocean script [Ile d'Oleai]. (*Man, London*, v. 14, 1914, n° 43, p. 89-91).
- The riddle of the Pacific. London, T. F. Unwin, 1924 (2<sup>e</sup> éd., 1925), XII-312 p., ill., cartes.
- \*BUCK, Peter H. An introduction to Polynesian anthropology. (*Bernice P. Bishop Museum, Honolulu, Bulletin 187*, 1945).
- \*— Ethnology of Mangareva. By Te Rangi Hiroa (P. H. Buck). Honolulu, pub. by the Museum, 1938, VII, 519 p., pl. (*Bernice P. Bishop Museum, Honolulu, Bulletin 157*, 1938).
- \*— Ethnology of Tongareva. By Te Rangi Hiroa (P. H. Buck). Honolulu, pub. by the Museum, 1932, IV, 225 p., ill., pl. (*Bernice P. Bishop Museum, Honolulu, Bulletin 92*, 1932).
- BUTAYE, Isidore. Ile de Pâques. Un mot des tablettes et des statues colossales de l'Île de Pâques. (*Annales des Sacrés Cœurs, Paris*, nouv. sér., 8<sup>e</sup> année, n. 1, 1901).
- \*CAPITAN, Louis. Contribution à l'étude des rapports de l'Amérique avec l'Océanie : les bois parlants et les pierres taillées de l'Île de Pâques, (*Journal de la Société des Américanistes, Paris*, nouv. sér., t. 17, 1925, p. 300-304, ill.).
- CARROLL, A. The Easter Island inscriptions and the way in which they are translated or deciphered, and read. (*The Journal of the Polynesian society, London*, v. 1, 1892, p. 102-106, 233-253; v. 6, 1897, p. 91-93).
- CASEY, Robert Joseph. Easter Island, home of the scornful gods. Indianapolis, the Bobbs-Merrill Co., 1931; London, Mathews & Marrot, 1932, IV-337 p., ill., cartes.
- \*CHAUVET, Stephen. [Communication à la Société préhistorique française sur la filiation raciale commune entre les pascuans archaïques et les néo-zélandais]. (*Bulletin de la Société préhistorique française, Paris*, t. 33, 1936, p. 107-108).
- \*— L'Île de Pâques et ses mystères... Paris, éd. « Tel », 1935, 88 p., ill., pl., bibliographie.
- \*— Outils anciens et de formes inédites (en obsidienne éclatée) ressortissant à la civilisation de la pierre polie de l'Île de Pâques. (*Bulletin de la Société préhistorique française, Paris*, v. 32, 1935, p. 406-408, ill.).

- CHORIS, Louis. Voyage pittoresque autour du monde... Paris, impr. de P. Didot, 1822, 9 pt. en 1 vol., pl.
- \*CHUBB, Lawrence John. Geology of Galapagos, Cocos and Easter Islands... Honolulu, pub. by the Museum, 1933, 67 p., ill. (*Bernice P. Bishop Museum, Honolulu, Bulletin 110*, 1933).
- \*CHURCHILL, William. Easter Island. The Rapanui speech and the peopling of Southeast Polynesia. Washington, the Carnegie Institution, 1912, 340 p. (*Carnegie Institution publication*, n. 174).
- \*CONOVER, Helen F. Islands of the Pacific. A selective list of references. Washington, Library of Congress, 1943, 181 p. (Ile de Pâques, pp. 142-143).
- \*— Islands of the Pacific... Supplement, 1945, 68 p. (Ile de Pâques, p. 523).
- \*COOK, James. Voyage dans l'hémisphère austral et autour du monde, fait sur les vaisseaux de roi, l'*Aventure* et la *Résolution*, en 1772, 1773, 1774 et 1775..., 5 vol., Paris, Hôtel de Thou, 1778 (t. 2, pp. 180-234, pl., carte).
- \*COOKE, George Henry. Te Pito te Henua, known as Rapa Nui; commonly called Easter Island, South Pacific Ocean... Washington, Govt. print. office, 1899. (From the *Report of the U. S. National Museum for 1897*, p. 689-723).
- CORNEY, Bolton Glanvill. Voir GONZÁLEZ Y HAEDO, Felipe.
- \*COUTEAUD. Les origines de l'Ile de Pâques. (*Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, mars 1910, p. 86-97).
- \*COWAN, James. The Maori, yesterday and to-day. Auckland, Christchurch [etc.], Whitcombe & Tombs, 1930, XII-266 p., ill.
- DALRYMPLE, Alexander. Voyages dans la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais... Paris, Saillant et Nyon, 1774, XVI-504 p., cartes.
- \*DALTON, O. M. Easter Island : Script [Bibliographie] (*Man, London*, 1904, n. 78, p. 115-116).
- \*— On an inscribed wooden tablet from Easter Island (Rapa Nui) in the British Museum. (*Man, London*, v. 4, 1904, n. 1, p. 1-7, ill.).
- \*DESMEDT, Maurice G. Les funérailles et l'exposition des morts à Mangareva (Gambier) [suivi d'un extrait des Mémoires du P. Honoré Laval]. (*Bulletin de la Société des Américanistes de Belgique, Bruxelles*, déc. 1932, p. 128-147).
- \*DRAPKIN, Israel. Contribución al estudio antropológico y demográfico de los Pascuenses. (*Journal de la Société des Américanistes, Paris*, nouv. sér., t. 27, 1935, p. 265-302, ill.).
- \*— Contribution à l'étude démographique de l'Ile de Pâques. (*Bulletin de la Société des Américanistes de Belgique, Bruxelles*, déc. 1935, p. 137-158).
- DRILHON-COURTOIS, M<sup>me</sup>. Y a-t-il eu d'autres Atlantides? (*Bulletin de la Société d'océanographie de France, Paris*, 1934, n. 76, p. 1332-1340, ill.).
- \*DUMONT D'URVILLE, Jules Sébastien César. Voyage pittoresque autour du monde. Résumé général des voyages de découvertes... Paris, L. Tenré et H. Dupuy, 1834-1835, 2 vol. (t. I, p. 508-512, ill.).
- \*DU PETIT-THOUARS, Abel. Voyage autour du monde sur la frégate *La Vénus*, pendant les années 1836-1839... Paris, Gide, 1840-1843, 4 vol. (t. 2, 1841, p. 221-234).
- EASTER ISLAND. (*Scottish geographical magazine, Edinburgh*, v. 25, 1909, p. 195-201). [Description de l'Ile de Pâques et chronologie des voyages de découvertes et d'exploration].

- \*EDGE-PARTINGTON, James. A « domestic idol » from Easter Island (Rapanui). (*Man, London*, v. 4, 1904, n. 46, p. 73-74, ill.).
- \*EDWARDS, Mgr Rafael. La Isla de Pascua... Santiago de Chile, impr. de San José, 1918, 26 p.
- \*EMORY, Kenneth P. Archeology of the Pacific equatorial islands, Honolulu, pub. by the Museum, 1934, 43 p., ill., pl. (*Bernice P. Bishop Museum, Bulletin* 123, 1934).
- \*ENGLERT, le P. Sebastian. La Tierra de Hotu Matu'a. Historia, etnología y lengua de la Isla de Pascua. Padre Las Casas, impr. y edit. « San Francisco », 1948, 533 p. ill., carte.
- ESTELLA, le P. Bienvenido de. Isla de Pascua. (*Publicaciones del Museo de etnología y antropología de Chile, Santiago*, t. 2, 1920, p. 45-49).
- Los misterios de la isla de Pascua... Santiago de Chile, impr. Cervantes, 1920, 189 p., pl., musique.
- \*— Mis viajes a Pascua... Santiago de Chile, impr. Cervantes, 1921, 132 p., pl.
- \*EYRAUD, le Frère Eugène. [Rapports et lettres sur son séjour à l'île de Pâques]. (*Annales de la Propagation de la Foi, Lyon*, v. 38, 1866, p. 44-71, 124-145; v. 39, 1867, p. 250-259; v. 41, 1869, p. 322-325).
- \*FORSTER, George. A voyage round the world in H. B. M.'s sloop Resolution... during the years 1772, 3, 4 and 5... London, B. White, J. Robson [etc.], 1777, 2 vol. (v. 1, p. 556-602).
- FREUND, Ph. Easter island. New York, Beechhurst press, 1947, 221 p.
- \*GANA, Ignacio L. La Isla de Pascua [por] Ignacio L. Gana, Julián Viaud (Pierre Loti), J. R. Ballesteros. Santiago de Chile, 1903, 161 p., carte. (Biblioteca geográfica é histórica chilena de L. Ignacio Silva A., vol. 1).
- GEISELER, Kapitänlieutenant. Die Oester Insel, eine Stätte prähistorischer Kultur in der Südsee... Berlin, E. S. Mittler & Sohn, 1883, 54 p., pl., carte.
- \*GERBAULT, Alain. Les peuplements de Mangareva, de Pitcairn et de l'île de Pâques. (*Bulletin de la Société des études océaniques, Papeete*, n. 13, juin 1926, p. 59-65.)
- GONZÁLEZ Y HAEDO, Felipe. The voyage of Captain don Felipe González in the ship of the line *San Lorenzo* with the frigate *Santa Rosalía* in company, to Easter Island, in 1770-1, preceded by an extract from Mynheer Jacob Roggeveen's official log of his discovery of and visit to Easter Island in 1722, transcribed, translated and edited by Bolton Glanvill Corney... Cambridge, print. for the Hakluyt Society, 1908, LXXVII-167 p., pl., cartes.
- GOSSET, R. W. G. Easter island, the land of statues. (*Australian geographer, Sydney*, v. 3, 1939, p. 3-13).
- \*GRAY, H. Saint-George. Another type of « domestic idol » from Easter Island. (*Man, London*, t. 4, 1904, n. 96, p. 148).
- GRAY STONE FACES OF EASTER ISLAND... (*National geographic magazine, Washington*, v. 85, feb. 1944, p. 225-232, ill.).
- GUIART, Jean. Océanie, Paris, éd. Gallimard, 1963.
- \*GUSINDE, Martin. Bibliografía de la Isla de Pascua. (*Publicaciones del Museo de etnología y antropología de Chile, Santiago*, t. 2, 1920, p. 133-163; t. 6, 1922, p. 261-383).
- Catálogo de los objetos originarios de la Isla de Pascua conservados en este Museo. (*Publicaciones del Museo de etnología y antropología de Chile, Santiago*, t. 3, 1933, p. 200-244).
- Mutterrechtliche Eigentumsmarken von der Oesterinsel. (*Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, v. 60, 1930, p. 352-355, ill.).

- \*HABERLANDT, M. Die Schrifttafeln der Oesterinsel. (*Globus, Braunschweig*, v. 61, 1892, p. 274-277).
- \*HALL, H. U. A woodcarving from Easter Island. (*The Museum Journal, Philadelphia*, v. 16, 1925, p. 125-131, ill.).
- \*HANDY, E. S. Craighill. The native culture in the Marquesas. Honolulu, pub. by the Museum, 1923, iv-358 p., pl. (*Bernice P. Bishop Museum, Bulletin* 9, 1923).
- \*HARLEZ, Carlos de. L'Île de Pâques et ses monuments graphiques. Louvain, J.-B. Istaș, 1896, 24 p.
- \*HARRISON, J. Park. [Exhibition of photographs and a wooden implement from Easter Island, may 20th 1873]. (*Journal of the R. Anthropological Institute, London*, v. 3, 1874, p. 177-178.).
- \*— The hieroglyphics of Easter Island. (*Journal of the R. Anthropological Institute, London*, v. 3, 1874, p. 370-383, ill.).
- \*— Note on five hieroglyphic tablets from Easter Island. (*Journal of the R. Anthropological Institute, London*, v. 5, 1876, p. 248-250).
- HEINE-GELDERN, Robert von. Die Oesterinselschrift. (*Anthropos, St. Gabriel-Mödling*, t. 33, 1938, p. 815-909).
- HELFRITZ, H. Die Oesterinsel, Zurich, 1953.
- \*HENTZE, Carl. Notes sur l'Île de Pâques. Perruque de la statuette Pinart (Trocadero). (*Bulletin de la Société des Américanistes de Belgique, Bruxelles*, déc. 1932, p. 118-119).
- \*HEVESY, Guillaume de. The Easter Island and the Indus valley scripts... (*Anthropos, St. Gabriel-Mödling*, t. 33-III, 1938, p. 808-814).
- \*— Oesterinselschrift und Indusschrift. (*Orientalistische Literaturzeitung, Berlin*, nov. 1934, p. 665-674, ill.).
- \*— Sur une écriture océanienne paraissant d'origine néolithique... (*Bulletin de la Société préhistorique française, Paris*, n° 7-8, 1933, pp. 29-50, ill.).
- HEYERDAHL, Thor. Aku-Aku, Paris, éd. Albin-Michel.
- HIROA, Te Rangi. Voir BUCK, Peter H.
- HOUGH, W. Notes on the archaeology and ethnology of Easter Island. (*American naturalist*, 1889, p. 882).
- \*IM THURN, Everard. The Island of stone statues [compte rendu de l'expédition Routledge]. (*Nature, London*, v. 105, 1920, p. 583-584, ill.).
- IMBELLONI, José. Los misterios de la Isla de Pascua. Estado actual del problema que plantean las tabletas de Islas de Pascua. (*Revista geografica americana, Buenos Aires*, v. 1, n. 1, oct. 1933, p. 13-37, ill.).
- JAFFUEL, le P. Félix. Voir ROUSSEL, le P. Hippolyte.
- \*JAUSSEN, Mgr Tepano. Les bois parlants de l'Île de Pâques. Ms. de Mgr Tepano Jaussen (1890), La Rame. (*Bulletin de la Société des études océaniques, Papeete*, t. 5, n. 14, 1935, p. 537-542; n. 15, 1936, p. 583-588).
- \*— L'Île de Pâques. (*Cahiers d'art, Paris*, fasc. 2-3, 1929, pp. 109-115, ill.).
- \*— L'Île de Pâques; historique, écriture et répertoire des signes des tablettes ou bois d'hibiscus intelligents... Ouvrage posthume rédigé par le R. P. Ildelfonse Alazard... Paris, E. Leroux, 1893, 32 p., ill.
- \*— Île de Pâques, (Polynésie orientale). Destruction d'une chrétienté. (*Les Missions Catholiques, Lyon*, v. 6, 1874, p. 382-386).
- \*JEFFREYS, M. D. W. Mohenjodaro and Easter island. (*Man, London*, v. 47, 1947, n. 73, p. 67-68).
- KIDNER, Roger W. Easter island culture. (*Discovery, London*, n. sér., v. 2, 1939, p. 190-192, cartes).

- \*KNAPP, C. Deux statuettes de l'Île de Pâques. (*Bulletin de la Société neuchâtoise de géographie*, t. 20, 1909-1910, p. 465-466, 2 pl.).
- KNOCHE, Walter. Algunas observaciones a la geomorfología de la Isla de Pascua. (*Revista chilena de historia y geografía, Santiago de Chile*, 1914, t. 9, n. 13, p. 95-106).
- Die Oesterinsel, eine Zusammenfassung der chilenischen, Oesterinsel-Expedition des Jahres, 1911. Concepcion [Chile] Wiss. Archiv von Chile, 1925, 319 p., ill., pl., cartes.
- \*— Tres notas sobre la Isla de Pascua. (*Revista chilena de historia y geografía, Santiago*, 2<sup>e</sup> trim. de 1912, p. 442-466).
- \*— Vorläufige Bemerkung über die Entstehung der Standbilder auf der Oesterinsel. (*Zeitschrift für Ethnologie, Berlin*, v. 44, 1912, p. 873-877).
- \*— Waren die Toromiro der Oesterinsel Marionetten? (*Zeitschrift für Ethnologie, Berlin*, v. 59, 1928, p. 95-98, ill.).
- KOTZEBUE, Otto von Entdeckungs-Reise in der Süd-See und nach der Bering-Strasse zur Erforschung einer nordöstlichen Durchfahrt. Unternehmen in den Jahren 1815, 1816, 1817 und 1818... Weimar, 1821, 3 vol.
- LACROIX, Alfred. Clipperton, Iles de Pâques et Pitcairn. Esquisse lithologique. (*Annales de l'Institut océanographique, Paris*, t. 18, 1939, fasc. 4).
- \*— Composition minéralogique des roches volcaniques de l'Île de Pâques. (*Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences, Paris*, t. 202, 17 fév. 1936, p. 527-530).
- UN LAÏC, MISSIONNAIRE A L'ÎLE DE PAQUES : LE FRERE E. EYRAUD. (*Le règne des Sacrés-Cœurs, Montgeron*, 1947, p. 176-178).
- \*LANYON-ORGILL, P. A. The Easter island script. (*Journal of the Polynesian Society, Wellington*, v. 51, 1942, p. 187-190, ill.).
- \*LAPÉLIN, T. de. L'Île de Pâques (Rapa-Nui). (*Revue maritime et coloniale, Paris*, t. 35, 1872, p. 105-125, 526-544, ill.).
- LA PÉROUSE, Jean-François de Galaup, C<sup>te</sup> de. Voyage de La Pérouse autour du monde (1785-1788), Paris, impr. de la République, an V (1797) (t. 2).
- LA ROCHE, J. de. Le Moaï de l'Île Vao (Easter island). (*La Nature, Paris*, janv. 1939, v. 67, p. 53-54).
- \*— Souvenirs d'escale pour aider à déchiffrer le mystère de l'Île de Pâques ; glyptique océanienne avant l'histoire. (*Bulletin de la Société des études océaniques, Papeete*, t. 7, 1945, n. 75, p. 155-163, ill.).
- LAUMROTH, Chr. P. Die « sprechenden Tafelchen » von der Oesterinsel. (*Weltausstellung des Katholizismus, Hft. 7*, 1925, p. 220-221).
- LAVACHERY, Henry. — L'art vivant de l'Île de Pâques (*Mélanges, Georges Smets, Bruxelles*, 1952).
- Les bois employés dans l'Île de Pâques. (*Bulletin de la Société des Américanistes de Belgique, Bruxelles*, mars 1934, p. 67-71).
- \*— Coiffure polynésienne monumentale. (*Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles*, 3<sup>e</sup> sér., 13<sup>e</sup> année, 1941, p. 36-48, ill.).
- \*— Contribution à l'étude des statuettes en bois de l'Île de Pâques. (*Bulletin de la Société des Américanistes de Belgique, Bruxelles*, juin 1932, p. 13-47, ill., bibliographie ; août 1932, pp. 86-92).
- \*— Easter Island, Polynesia. (From the *Smithsonian report for 1936, Washington*, 1937, p. 391-396, ill.).
- \*— Une figure en pierre de l'Île de Pâques. (*Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles*, n. 3, mai-juin 1938, p. 55-61, ill.).
- \*— La galerie du « Mercator » [au Musée du Cinquantenaire]. (*Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles*, n. 5, sept.-oct. 1936, p. 98-106, ill.).

- \*— Homme-lézard de l'Île de Pâques. (*Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles*, n. 1-6, janv.-déc. 1946, p. 71-76, ill., bibliographie).
- \*— Île de Pâques. Paris, B. Grasset, 1935, 299 p., ill., pl., cartes, bibliographie.
- L'Île de Pâques, Paris, 1955.
- \*— La mission franco-belge dans l'Île de Pâques (juillet 1934-avril 1935). (*Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles*, mai-juin 1935; juil.-août 1935, ill.).
- \*— Mission scientifique franco-belge à l'Île de Pâques. (*Ethnologischer Anzeiger, Stuttgart*, Bd. 4, Hft. 5, 1939, p. 221-224).
- \*— Notes sur l'Île de Pâques. (*Bulletin de la Société des Américanistes de Belgique, Bruxelles*, mars 1933, p. 51-55).
- \*— Les pétroglyphes de l'Île de Pâques... Anvers, De Sikkel, 1939, 140 p. et un album de pl.; bibliographie.
- \*— Sculpteurs modernes de l'Île de Pâques. (*Outre-Mer, Paris*, v. 9, déc. 1937, p. 352-365).
- \*— Tablette Keiti. (*Bulletin de la Société des Américanistes de Belgique, Bruxelles*, août 1933, p. 101-102, 2 pl., bibliographie).
- \*LAVAL, le P. Honoré. Mangareva, l'histoire ancienne d'un peuple polynésien... Mémoires..., éd. et annotés par le D<sup>r</sup> Alfred Métraux, en coll. avec le R. P. Maurice Desmedt... Braine-le-Comte (Belgique), Maison des Pères des Sacrés-Cœurs; Paris, P. Geuthner, 1938, xxvii-378 p., ill., cartes, bibliographie.
- LEBON, Émile. A travers la Polynésie : Île de Pâques, Tahiti, Îles Hawaïi. Nancy, Association lorraine d'études anthropologiques, 1936, 58 p., ill. (Extrait de *La Revue lorraine d'anthropologie, Nancy*, 1936).
- \*LEHMANN, Walter. Essai d'une monographie bibliographique sur l'Île de Pâques, Tr. en français par le R. P. Théophané Calmes... (*Anthropos, Salzburg*, Bd. 2, 1907, p. 141-151, 257-268).
- \*LESSON, A. Île de Pâques. (Dans son ouvrage : *Les polynésiens...* Paris, E. Leroux, 1880-1884, 4 vol. (t. 2, 1881, p. 275-309).
- \*LINTON, Ralph. Archaeology of the Marquesas islands. Honolulu, pub. by the Museum, 1925, 187 p., pl. (*Bernice P. Bishop Museum, Bulletin* 23, 1925).
- \*LISIANSKIĪ, Iouriĭ. L'Île de Pâques d'après la relation de Lisiansky. Tr. de J. Cottez. (*Bulletin de la Société des études océaniques, Papeete*, t. 6, n. 1, mars 1938, p. 21-28).
- \*— A voyage round the world, in the years 1803, 4, 5 & 6... in the ship Neva, by Urey Lisiansky... London, J. Booth & Longman, Hurst, Rees, Orme & Brown, 1814, XXI-388 p., pl., cartes (pp. 55-60).
- LESSNER, Ivan. Civilisations mystérieuses, Paris, éd. Laffont, 1964.
- \*LOPPÉ, Etienne. Note sur une sculpture en pierre de l'Île de Pâques... (*L'Homme préhistorique, Paris*, juin-août 1928, p. 172-174).
- \*LOTI, Pierre. L'Île de Pâques. (Dans son ouvrage : *Reflets sur la sombre route*. Paris, Calmann-Lévy, 1926, p. 251-338).
- MACLAY, Miclucho von. Voir MIKLUCHO-MACLAY, Nicolas de.
- \*MARTINEZ, Edgardo. Vocabulario de la lengua Rapa-Nui, Isla de Pascua. Santiago de Chile, Sección impr. del Instituto meteorológico, 1913, VIII-47 p.
- MAZIÈRE, Francis. Île de Pâques, Paris, éd. Laffont, 1965.
- MEINICKE, Carl Eduard. Die Holztafeln von Rapanui. (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, t. 6, 1871, p. 548-551).
- \*MÉTRAUX, Alfred. La culture sociale de l'Île de Pâques. (*Anales del Instituto de etnografía americana, Universidad nacional de Cuyo*, t. 3, 1942, p. 119-158).

- \*— Easter island. (From the *Smithsonian report for 1944*, Washington, p. 435-452, ill.).
- \*— Easter Island sanctuaries (analytic and comparative study). (Reprinted from *Ethnological studies, Göteborg*, n. 5, 1937, p. 104-153, ill.).
- \*— Les énigmes de l'Île de Pâques. (*Revue de Paris*, v. 46, n. 17, 1939, p. 195-212).
- \*— Ethnology of Easter Island. Honolulu, pub. by the Museum, 1940, vii-432 p., ill., pl., bibliographie. (*Bernice P. Bishop Museum, Honolulu, Bulletin 160*, 1940).
- L'Île de Pâques, Paris, Gallimard, 1941, 214 p., ill., carte, bibliographie.
- \*— Introduction à la connaissance de l'Île de Pâques... A propos d'une exposition au Musée d'Ethnographie du Trocadéro..., 1935. [Paris, Musée d'Ethnographie du Trocadéro, 1935], 28 p., ill., bibliographie.
- \*— Mohenjodaro and Easter Island again. (*Man, London*, v. 46, 1946, n. 65, p. 70-71).
- Mysteries of Easter island. (*Yale review, New Haven*, v. 28, 1939, p. 758-779).
- \*— Numerals from Easter Island. (*Man, London*, v. 36, 1936, n. 254, p. 190-191).
- \*— Polynesian traditions of voyages to Easter Island. (*Bulletin de la Société des Américanistes de Belgique, Bruxelles*, déc. 1937, p. 129-138, bibliographie).
- \*— The Proto-Indian script and the Easter Island tablets (a critical study). (*Anthropos, St. Gabriel-Mödling*, v. 33, 1938, p. 218-239).
- \*— Relief carving on stone in Polynesia. (*Ethnos, Stockholm*, v. 2, 1937, p. 340-344, ill.).
- Les tablettes de l'Île de Pâques. (*Arts et Métiers graphiques, Paris*, n. 64, 15 sept. 1938, p. 63-65, ill.).
- \*— Two Easter Island tablets in Bernice Pauahi Bishop Museum, Honolulu, (*Man, London*, v. 38, 1938, n. 1, p. 1-4, ill.).
- \*— Voyage autour de l'Île de Pâques. (*La Revue de Paris*, 15 juil. 1935, p. 372-399, ill.).
- MILKUCHO-MACLAY, Nicolas de. Ostrova Rapa-Nui, Pitkarn i Manga-reva. (*Isvestia Imperatorskago russkago geographicheskago obshchestva*, v. 8, n. 2, 1872, p. 42-55).
- Ueber die Rokau-rogo-rogo, oder die Holztafeln von Rapanui. (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, t. 7, 1872, p. 79-81).
- \*MOELLER, Klara von. Die Oesterinsel und Peru. (*Zeitschrift für Ethnologie, Berlin*, v. 69, 1937, p. 7-22, ill.).
- \*MOERENHOUT, J. A. Voyage aux îles du Grand Océan... Paris, A. Bertrand, 1837, 2 vol., pl., carte.
- [Reproduction de l'édition princeps de 1837, Paris, A. Maisonneuve, 1942].
- \*MOULY, le P. Île de Pâques, île de mystère ? Bruges, Libr. de l'Œuvre Saint-Charles, 1935, 168 p., ill., pl., cartes, bibliographie.
- L'Île de Pâques, île de mystère et d'héroïsme, Paris, 1957.
- \*NEUN MONATE AUF DER OESTERINSEL IM GROSSEN OZEAN. [Séjour du Frère Eyraud dans l'île]. (*Globus, Braunschweig*, v. 10, 1866, p. 313-315).
- OETTEKING, B. Anthropologische Beziehungen zwischen der Oesterinsel und Amerika. (*Zeitschrift für Morphologie und Anthropologie, Stuttgart*, t. 34, 1934, p. 303-313, ill.).
- \*O'REILLY, le P. Patrick. Statuette bicéphale masculine de l'Île de Pâques conservée à La Rochelle. (*Journal de la Société des Océanistes, Paris*, t. 3, n. 3, déc. 1947, p. 118-121, ill.).

- \*OYARZUN, Aureliano. Ronas de la Isla de Pascua. (*Congrès international des Américanistes* (25<sup>e</sup>), La Plata, 1932, t. 2, p. 107-111, ill.).
- \*PALMER, J. H. Linton. A visit to Easter Island, or Rapa Nui in 1868. (*The Journal of the R. Geographical Society, London*, v. 40, 1870, p. 167-181).
- PETRI, Helmut. Eine Schädelserie von der Oesterinsel. (*Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. 66, 1936, n. 1-2).
- PHILIPPI, Rudolph Amand. Ein inschriftliches Denkmal von der Oesterinsel. (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, v. 5, 1870, p. 469).
- La Isla de Pascua y sus habitantes. (*Anales de la Universidad, Santiago de Chile*, t. 43, 1873, p. 365-434).
- \*— Ueber die Hieroglyphen der Oesterinsel und über Felseinritzungen in Chile. (*Zeitschrift für Ethnologie, Berlin*, v. 8, 1876, Verhandlungen..., p. 37-38, ill.).
- \*PINART, Alphonse. Exploration de l'Île de Pâques. (*Bulletin de la Société de géographie, Paris*, 6<sup>e</sup> sér., t. 16, 1878, p. 193-213, carte).
- \*— Voyage à l'Île de Pâques (Océan Pacifique). (*Le Tour du monde, Paris*, v. 37, 1878, p. 225-240, ill., carte).
- \*PIOTROWSKI, A. Deux tablettes, avec les marques gravées de l'Île de Pâques, de la collection de N. N. Mikloukho-Maclay... (*Revue d'ethnographie et des traditions populaires, Paris*, n. 23-24, 1925, p. 425-431, ill.).
- PRAT, Augustin. La Isla de Pascua. (*Revista de marina, Valparaiso*, t. 33, 1903, p. 614-631).
- REGELSPERGER, Gustave. L'Île de Pâques. (*L'Océanie française, Paris*, 1923, p. 6-11).
- RIVERS, H. R. The statues of Easter Island. (*Folklore, London*, v. 31, 1920, p. 294-306).
- RÖDER, J. Das Boustrophedon der Oesterinselschrift. (*Ethnologischer Anzeiger, Stuttgart*, v. 4, n. 8, 1944, p. 475-480).
- ROGGEVEEN, Jacob. Dagverhaal der Ontdekkings-Reis van Mr. Jacob Roggeveen met de schepen der Arend, Thienhoven en de Afrikaansche Galei, in den jaren 1721 en 1722. Middelburg, de Gebroeders Abrahams, 1838.
- Histoire de l'expédition de trois vaisseaux envoyés par la Compagnie des Indes orientales des Provinces Unies aux terres australes, par M. de B. [Carl Friedrich de Behrens]. La Haye, 1739, 2 vol.
- Voir aussi GONZÁLEZ Y HAEDO, Felipe. The voyage...
- \*ROPITEAU, André. Une visite au Musée missionnaire des Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus. (*Bulletin de la Société des études océaniques, Papeete*, v. 5, n. 55, 1935, p. 518-527).
- \*ROSS, Alan S. C. The Easter island tablet Atua-Mata-Riri. (*Journal of the Polynesian Society, Wellington*, v. 51, 1942, p. 229-255, ill.).
- \*— Preliminary notice of some late eighteenth century numerals from Easter Island. (*Man, London*, v. 36, 1936, n. 120, p. 94-95).
- ROUSSEL, le P. Hippolyte. Île de Pâques ou Rapanui... Paris, Bureaux des Annales des Sacrés-Cœurs, 1926, 23 p., ill. (Extrait des *Annales des Sacrés-Cœurs, Paris*, févr., avr., juin 1926).
- \*— Vocabulaire de la langue de l'Île de Pâques ou Rapanui. [Édité par F. Ildefonse Alazard]. (*Le Muséon, Louvain*, v. 9, 1908, p. 159-254).
- \*— Vocabulario de la lengua de la Isla de Pascua, o Rapanui... Ordenado con la versión castellana por el P. Félix Jaffuel. Santiago de Chile, impr. de San José, 1917, 189 p.



- ROUTLEDGE, Katherine Scoresby. The bird cult of Easter Island. (*Folklore, London*, v. 28, 1917, p. 337-381).
- \* — The mystery of Easter Island; the story of an expedition... London, Sifton, Praed & Co., 1919, xxiv-404 p., pl., cartes.
- \* — Survey of the village and carved rocks of Orongo, Easter Island, by the Mana expedition. (*Journal of the R. Anthropological Institute, London*, v. 50, 1920, p. 425-451, ill.).
- SCHMIDT, Hans. Die Steinbilder-Typen der Oesterinseln und ihre Chronologie. Borna-Leipzig, Noske, 1927. (Hamburg, Phil. Diss., Ot. 1927).
- \*SCHULLER, Rudolf R. Ergänzungen zur « Monographie bibliographique sur l'Île de Pâques, par le Dr W. Lehmann. » (*Globus, Braunschweig*, v. 92, 1907-08, p. 270-271).
- \*SCHULZE-MAIZIER, Friedrich. Die Oesterinsel. Leipzig, Insel-Verlag [1926], 238 p., pl., cartes.
- \*SEURAT, L. G. Légendes des Paumotu. (*Revue des traditions populaires, Paris*, t. 20, 1905, p. 433-440, 481-488).
- \*SHAPIRO, H. L. Mystery island of the Pacific... (*Natural history, New York*, v. 35, 1935, n. 5, p. 365-377, ill., carte).
- The physical relationships of the Easter islanders. (*Bernice P. Bishop Museum, Honolulu, Bulletin 160*, 1940).
- SKINNER, H. D. The Easter Island figures. (*Folklore, London*, v. 33, 1922, pp. 296-299).
- The Easter Island script. (*Journal of the Polynesian Society, London*, v. 41, 1932, p. 323).
- \*SKOTTSSBERG, Carl. Den engelska expeditionen till Paskön 1913-16 [Mrs. K. Scoresby Routledge]. (*Ymer, Stockholm*, 1921, n. 2, p. 97-107, ill.).
- The natural history of Juan Fernandez and Easter Island. Upsala, ed. by C. Skottsberg, 1920.
- \*DIE STEINBILDER AUF DER OESTERINSEL. [Récit de Palmer sur la visite du H. M. S. « Topaze »]. (*Globus, Braunschweig*, v. 17, 1870, p. 248-250).
- STOLPE, Hjalmar. Pask-ön. (*Ymer, Stockholm*, v. 3, 1883, p. 150-199).
- Ueber die Tätowierung der Oester-Insulaner... Berlin, R. Friedländer und Sohn, 1899, 13 p., ill. (*Abhandlungen und Berichte des K. zoologischen und anthropologisch-ethnographischen Museums zu Dresden*, 1899. Festschrift für A. B. Meyer, n. 6).
- \*THOMSON, William Judah. Te Pito te Henua; or Easter Island... (*Smithsonian Institution. Annual report of the National Museum for 1889*, Washington, 1891, p. 447-552, ill., pl., carte).
- TREGGEAR, Edward. Easter Island. (*Journal of the Polynesian Society, London*, v. 1, 1892, p. 95-102).
- URTEAGA, Horacio. El Peru primitivo y los descubrimientos en la misteriosa isla de Pascua. (*El comercio, Lima*, 10 mai 1931).
- VÉLAIN, Charles. Les roches volcaniques de l'Île de Pâques (Rapa Nui)... (*Bulletin de la Société géologique de France, sér. 3, t. 7*, 1879, p. 415).
- \*VINSKI, Z. Une idole Moai-Kava-Kava de l'Île de Pâques au Musée ethnographique de Zagreb. (*Anthropos, Fribourg*, v. 37-40, n. 1-3, 1942-45, p. 329-331, ill.).
- \*VIVES SOLAR, José Ignacio. Una antigua guerra en la Isla de Pascua. (*Revista chilena de historia y geografía, Santiago*, t. 21, 3<sup>e</sup> trim. de 1919, p. 297-320, carte).

- \*— Orejas grandes y orejas chicas (Leyenda de la Isla de Pascua, Rapa Nui). (*Revista chilena de historia y geografía, Santiago*, t. 24, 2<sup>e</sup> trim. de 1920, p. 116-121).
- \*— Rapa Nui. Cuentos pascuenses. Santiago de Chile, impr. Universitaria, 1920, xv-119 p.
- VOITOUX, C<sup>t</sup>. La mystérieuse Ile de Pâques. (*Revue maritime, Paris*, nouv. sér., févr. 1923, p. 145-188, ill.).
- \*— Te Pito te Henua, ou l'Ile de Pâques. (*La Géographie, Paris*, t. 39, 1923, p. 76-82, carte).
- \*WATELIN, Louis Charles. Note sur l'écriture de l'Ile de Pâques. (*Bulletin de la Société des Américanistes de Belgique, Bruxelles*, mars 1934, p. 63-66, ill.).
- WOLFF, Werner. Island of death ; a new key to Easter Island's culture through an ethno-psychological study. New York, J. J. Augustin [1948], 228 p., ill., cartes, bibliographie.
- YOUNG, J. L. Remarks on phallic stones from Rapanui. (*Bernice P. Bishop Museum, Honolulu, Occasional papers*, v. 2, 1904, n. 25, p. 31).
- ZUMBOHM, le P Gaspard. Lettres... au Directeur des Annales sur la mission de l'île de Pâques. (*Annales de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, Paris*, v. 5, 1879, p. 660-667).



<i>Avant-Propos.</i>	7
Préface.	11
Chapitre I. — L'ÎLE DE PAQUES ET LE CONTINENT PERDU.	21
Chapitre II. — L'ÎLE DE PAQUES, TERRE POLYNÉSIEENNE.	25
Chapitre III. — LA TRAGIQUE HISTOIRE DE L'ÎLE DE PAQUES.	29
Chapitre IV. — COMMENT VIVAIENT LES PASCUANS.	48
Le problème de l'eau. Les animaux domestiques. La pêche. La cuisson des aliments. L'habitation. Le vêtement et la parure. Technique et arts.	
Chapitre V. — UNE SOCIÉTÉ CANNIBALE.	67
Les deux confédérations. La hiérarchie sociale. Le roi. Les prêtres. Les artisans. Les guerriers. Les gens du peuple et les esclaves. Rapports sociaux. Guerre et cannibalisme.	
Chapitre VI. — DE LA NAISSANCE AU TOMBEAU.	85
Naissance et enfance. Jeux et sports. Adolescence. La vie sexuelle et le mariage. Mort et funérailles.	
Chapitre VII. — RELIGION ET MAGIE.	100
Les grands dieux. Les chants de création. Le culte de l'homme-oiseau. Les tabous. La sorcellerie. Traitement des maladies.	
Chapitre VIII. — IMAGES D'ANCÊTRES.	121
Chapitre IX. — LES GRANDES STATUES.	124
La carrière du Rano-raraku. Les statues isolées. La signification des grandes statues. L'âge des statues. Le transport des statues. La fin des statues.	
Chapitre X. — LES FÊTES.	141
Les areauti. La fête du bateau.	
Chapitre XI. — POÉSIE, MUSIQUE ET DANSE.	146
Chapitre XII. — LE MYSTÈRE DES TABLETTES.	151
Chapitre XIII. — MYTHES ET LÉGENDES DE L'ÎLE DE PAQUES.	165
La guerre des longues-oreilles et des petites-oreilles. La grande guerre de la confédération de Tau contre celle de Hotu-iti. Second épisode de la guerre. Origine du tatouage.	
Conclusion.	176
<i>Bibliographie.</i>	183

**Cet ouvrage**  
**reproduit**  
**par procédé photomécanique**  
**a été achevé d'imprimer**  
**dans les ateliers de la S.E.P.C.**  
**à Saint-Amand (Cher), le 9 janvier 1980.**  
**Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1980.**

N° d'édition : 25992.

Imprimé en France.

(1264)